

# Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale n°265

*Langues, littératures et sociétés du monde*

PLIDAM (EA 4515)

## THÈSE

présentée par

**Kévin-Colbert Mba Mbegha**

soutenue le 4 avril 2024

pour obtenir le grade de  
**Docteur de l'INALCO**

Discipline : Littératures et civilisations

## Étude des légendes en fang de Mimbeng dans le Nord du Gabon

### Volume II : Corpus

THÈSE DIRIGÉE PAR :

**Madame Ursula BAUMGARDT**

PU, INALCO, Paris

**Madame Marie-Rose ABOMO-MAURIN**

HDR Créteil, Université Yaoundé 2, co-directrice

RAPPORTEURS :

**Monsieur Alpha BARRY**

PU, Université de Bordeaux Montaigne, Bordeaux

**Madame Héba LE COCQ**

PU, Esit Université Sorbonne Nouvelle, Paris

MEMBRES DU JURY :

**Madame Ursula BAUMGARDT**

PU, INALCO, Paris

**Madame Marie-Rose ABOMO-MAURIN**

HDR Créteil, Université Yaoundé 2, co-directrice

**Monsieur Alpha BARRY**

PU, Université de Bordeaux Montaigne, Bordeaux

**Madame Héba LE COCQ**

PU, Esit Université Sorbonne Nouvelle, Paris

**Madame Frosa BOUCHEREAU-PEJOSKA**

PU, INALCO, Paris

**Monsieur Abdourahmane DIALLO**

PU, INALCO, Paris



# Corpus

## Nláj dzál yè *Mimbeng* par Bibang bi Ndong

1. Bètàrè bá ngáá kèkànèrè náá, èwùlà *Mimbeng*<sup>1</sup> kèrè náá àlúmán ébó, émbá *Bengone*<sup>2</sup>, *Bengone* té àmbá yòmwan dzéé<sup>3</sup>, bəngáálúú *bìkièn* (*L'énonciateur réalise le geste d'éplucher*). Síki ngəl mət èdèngààbògə èsé té, síki ngəl dzéé bəngábògə èsé té, édá bəngáyò dáá dzèè náá èlík *Bengone*. *Bekuène*<sup>4</sup> ébá bəná dzéé té, ébá báá tár zú tòb vúm té (*Des deux main, l'énonciateur réalise le geste de s'asseoir*). Átób bá ngázú tòb véé, dzéé éngàsùm nááén (*L'énonciateur réalise le geste d'agrandir*), bəngálúk bəngó bésísén, àné bəngò bésísèn bázu tòb véé (*L'énonciateur à l'aide de l'index de sa main droite réalise le geste de s'asseoir*). Àyòng *essissène*<sup>5</sup> té édáfáná *minsébé*<sup>6</sup> ét'ó fə *yebimvène*<sup>7</sup>, bésísá bátá bəná èlàtàyòng (*Des deux mains, l'énonciateur forme une boule imaginaire*). Ébór báá tárə zú tòb dzéé *Bengone*, bəná ébót éndé *Nkwa Nang*, ébá bəná édzéé dí (*L'énonciateur pointe son index de la main droite vers le sol*).

---

<sup>1</sup> Village du canton Ellelem dans le nord du Gabon. Le nom Mimbeng vient du fang *mì* « les », préfixe des noms de la deuxième classe, et de *mbəng* « massue ». Mimbeng signifie ainsi « le village des massues ». Selon l'énonciateur, autrefois, Mimbeng était un village de forgerons. On y travaillait le fer pour la fabrication des armes de guerre, dont les massues.

<sup>2</sup> Premier nom du village Mimbeng. Bengone vient du fang *bə* « les », préfixe pluriel de la première classe, et de *ngwán* « gourdin ». Le nom Bengone signifie ainsi « le village des gourdins ». Selon l'énonciateur, le changement de nom du village était lié à l'évolution dans la fabrication du type d'arme en termes de priorité. D'où le passage du nom de Mimbeng « village des massues » à celui de Bengone « village des gourdins ».

<sup>3</sup> Variante de *dzá* et de *dzál* « village ».

<sup>4</sup> Tribu fang. Le nom Bekuène vient du fang *bə* (voir la note 2 du texte), et de *kuène* « escargot » ou « singe ».

<sup>5</sup> Tribu fang. Le nom Essissene vient du fang *ésí*, préfixe des noms de tribus, qui vient de *ésá* « famille », préfixe des noms de la deuxième classe et de *sèn* « arbre à bois tendre et blanc ».

<sup>6</sup> Tribu fang. Le nom Minsebe vient du fang *mì* « les » (voir la note 1 du texte), et de *nsəbə* « bords de rivière pas profonde ».

<sup>7</sup> Tribu fang. Le nom Yebimvene vient du fang *yə*, préfixe pluriel des noms de tribu, de *bì* variante de *bə* (voir la note 2 du texte), et de *mvən* « rat gris rouge que l'on trouve dans les plantations de manioc ».

### Légende du village de Mimbeng par Bibang bi Ndong.

1. Nos pères racontaient que le nom de Mimbeng<sup>1</sup>, avant la bataille, était d'abord Bengone<sup>2</sup>, ce petit village où on travaillait le fer (*L'énonciateur réalise le geste d'éplucher*). Il n'était pas donné à n'importe qui d'exercer ce métier, ce n'était pas [aussi] dans n'importe quel village qu'on l'exerçait, c'est pourquoi on nomma ce lieu le village de Bengone. Ce sont les Bekuene<sup>3</sup> qui sont les propriétaires de ce village ; ce sont eux qui vinrent les premiers s'y installer (*Des deux main, l'énonciateur réalise le geste de s'asseoir*). Dès leur arrivée, le village commença à s'agrandir (*L'énonciateur réalise le geste d'agrandir*), [et] ils (les Bekuène) épousèrent les femmes [de la tribu] éssissène<sup>4</sup>, qui vinrent [aussi] y trouver refuge (*L'énonciateur à l'aide de l'index de sa main droite réalise le geste de s'asseoir*). Cette tribu éssissène est [également] minsebe<sup>5</sup> et yebimvène<sup>6</sup> ; ils forment tous une même unité clanique (*Des deux mains, l'énonciateur forme une boule imaginaire*). Les premières personnes qui vinrent s'installer au village Bengone sont les gens de la maison de Nkwa Nang ; ce sont eux les propriétaires de ce village (*L'énonciateur pointe son index de la main droite vers le sol*).

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>4</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 6 du texte en fang.

<sup>6</sup> Voir la note 7 du texte en fang.



2. C'est ainsi qu'Echen Ebang, femme de la tribu éssissèn, en mariage chez les Bekuène d'Ebwaladzu<sup>1</sup>, demanda à son époux, du temps où les Blancs firent la route [qui passent par le village]<sup>2</sup>, s'il était possible d'aller habiter à Bengone ; c'est comme ça qu'ils s'installèrent à Bengone. Ses frères (les frères d'Echen Ebang) lui demandèrent : « Vraiment ! Ne pouvons-nous pas venir habiter aussi à Mimbeng<sup>3</sup> ? Pourquoi mourrons-nous ici ?<sup>4</sup> (*Le public répond favorablement de la tête, certains répondent aka !*<sup>5</sup>).—Bien sûr ! Sans problème », [répondit-elle] ; c'est ainsi qu'Echen Ebang les invita habiter avec son mari. C'est à ce moment que les membres de la famille Ebang Essele s'installèrent au village. Ils étaient au nombre de trois : Nkwa Ebang, Ndong Ebang et Allogho Ebang ; c'est cette famille qui habite le centre du village. Les Bekuène eux habitent le nord et le sud du village. Nous répartîmes les habitations ainsi, pour leur rappeler que ce village est le nôtre<sup>6</sup>. Les Bekuène d'Ebwaladzu reviennent d'Assokngome<sup>7</sup>, ceux [du village] Nkut<sup>8</sup> reviennent de Sugudzap<sup>9</sup>, tandis que ceux [du village] Nkolabona<sup>10</sup> reviennent d'Abangmedum<sup>11</sup>, tous forment une même famille (*Des deux mains, l'énonciateur forme à nouveau une boule imaginaire*).<sup>12</sup>

---

<sup>1</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « quand les Blancs percèrent la route ».

<sup>3</sup> L'énonciateur se trompe. Il voulait dire Bengone. Un membre du public corrige poliment et l'énonciateur acquiesce avant de continuer.

<sup>4</sup> Littéralement « on meurt comment ici ».

<sup>5</sup> Interjection qui exprime un sentiment de joie, de colère, de tristesse, ou d'amertume, selon les contextes. Dans le contexte de l'énoncé, il est synonyme des locutions adverbiales « bien sûr » ou « tout à fait ».

<sup>6</sup> L'énonciateur s'implique dans le propos, car il est de la tribu bekuène, véritable propriétaire du village de Mimbeng.

<sup>7</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>8</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>9</sup> Voir la note 6 du texte en fang.

<sup>10</sup> Voir la note 7 du texte en fang.

<sup>11</sup> Voir la note 8 du texte en fang.

<sup>12</sup> Littéralement « tous sont une chose ».

3. Évúm ntsímásòη óνά wííí (*L'énonciateur pointe son index en direction du cimetière du village*), éηά mvàm dzàm àmbά tóó véέ. Bí mbά bí vui véέ áálú. Éluά ézìη émbά véέ, mávüenàγàη àνά bìηgáálèè dá bitú'ú bóη, mbά bàlά mbòrà mákièη, éluά té bátúgákífidά yén bήηgàyén áá dá fáá vè Mbounaville<sup>1</sup>, dáγén àbwín éváíááá, màkièη éμά mánáηè éváíá (*L'énonciateur, tout en se grattant la tête avec sa main droite, cherche le nom de la plante, tandis que les membres du public proposent en vain plusieurs nom*), éηè éluά té émbά tàlè ntsímásóη véέ. Mà màkààγém dzám wóη mátóó móη, éγóη bálóm má mákè dáó dzèm mákièη, mvuáá, dzóm kàà màbò, màsóó fá (*D'un air fier, l'énonciateur esquisse un geste des épaules qui traduit l'assurance*). Vèdée éγóη bálóm wá, bávά náá òkówóη. Báγiè ànvál bié :

Ézán wákè níín γè wàγèη dā ?

Ezán wákè níín γè wàγèη dā ?

Ezán wákè níín γè wàγèη dā ?

Ezán wákè níín γè wàγèη dā ?

Ezán wákè níín γè wàγèη dā ?

Ezán wákè níín γè wàγèη dā ?

(L'énonciateur chante en battant les mains et l'assistance avec lui)

---

<sup>1</sup> Village fang dans le nord du Gabon. Le nom Mbounaneville vient du fang *mbùnàn* « mélange de choses » et du français « ville ». Mbounaneville signifie ainsi « la ville où les choses se mélangent » ; en d'autres termes, selon l'énonciateur, Mbounaneville est « la ville cosmopolite ».



3. Là où se trouve le cimetière (*L'énonciateur pointe son index en direction du cimetière du village*), c'est là qu'habitait ma grand-mère. On [y jouait] souvent la nuit. Il y avait une plante à cet endroit, j'oublie comment on l'appelait quand on était enfant, elle avait de grosses feuilles brunes, cette plante se fait de plus en plus rare<sup>1</sup>, on ne la retrouve plus [qu'au village] de Mbounaneville<sup>2</sup>, elle porte une couleur très brune, mais ce sont ses feuilles qui [le sont en réalité] (*L'énonciateur, tout en se grattant la tête avec sa main droite, cherche le nom de la plante, tandis que les membres du public proposent en vain plusieurs nom*), c'est au niveau du cimetière que se trouvait cette plante. Moi je ne connaissais pas la peur lorsque j'étais enfant, quand on m'envoyait cueillir les feuilles de cette plante, j'obéissais rassuré<sup>3</sup>, [et] rien [de mal] ne m'arrivait [en chemin], j'en revenais [toujours saint et sauve] (*D'un air fier, l'énonciateur esquisse un geste des épaules qui traduit l'assurance*). Cependant, lorsqu'on te commissionnait comme ainsi, on te faisait peur en entonnant des chants effrayants :

Cette route où tu vas, là connais-tu ?

Cette route où tu vas la connais-tu ?

Cette route où tu vas la connais-tu ?

Cette route où tu vas la connais-tu ?

Cette route où tu vas, la connais-tu ?

Cette route où tu vas là connais-tu ? »

(L'énonciateur chante en battant les mains et l'assistance avec lui)

---

<sup>1</sup> Littéralement « cette plante on ne la voit plus bien ».

<sup>2</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>3</sup> Littéralement « tranquille ».

4. Έγὼ βáyεnà náá óbè máá wén kèrè túp, γòηtè báβέré kíη, βήηgátú bíγòlà ébót βέwuáη :

*Dzómá áákáá bwèn ánúé,  
Dzómá áákáá bwèn ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé,  
dzómá áákáá bwèn ánúé,  
Dzómá áákáá bwèn ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé,  
Dzómá áákáá bwèn ánúé,  
Dzómá áákáá bwèn ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé,  
àbòmdzáη dákü ηά ánúé*

(Cette fois-ci l'énonciateur chante seul et l'assistance acclame seulement).

5. Έηò ààbò véέ náá, ηgέ wásié wók dzóm dádùη áfàn été, fó'ó vè mbíí ηó! (L'énonciateur claque les doigts des deux mains, et termine le récit dans un éclat de rire avec l'auditoire).

4. Lorsqu'ils constataient que tu mettais du temps sans exprimer la moindre peur, alors ils élevaient la voix en citant les noms des morts:

*« Tel a la pourriture à la bouche,  
tel a la pourriture à la bouche,  
le rhume affreux dégouline de sa bouche,  
un rhum affreux dégouline de sa bouche,  
tel a la pourriture à la bouche,  
tel a la pourriture à la bouche,  
un rhume affreux dégouline de sa bouche,  
un rhume affreux dégouline de sa bouche,  
tel a la pourriture à la bouche,  
tel a la pourriture à la bouche,  
un rhume affreux dégouline de sa bouche,  
un rhume affreux dégouline de sa bouche*

(Cette fois-ci l'énonciateur chante seul et l'assistance acclame seulement).

5. A ce moment, si tu entendais quelque chose bouger dans la brousse, tu fuyais (L'énonciateur claque les doigts des deux mains, et termine le récit dans un éclat de rire avec l'auditoire).

## Nláj Ondo Züè<sup>1</sup> par Bibang bi Ndong

1. Éyòṅ àlúmán yá *Mimbeng* ébòàṅ, bímbá bíbèlè mój ádzéé àtò'ò éyòlà náá *Ondo Züè*. Móté àmbé ṅkíp yè òbáṅgám, àtò'ò fè ṅgùù bísén. Éyòṅ àlúmán éṅgábó, àmbé bèlé mímbú míáwóm niin.
2. Émós álúmán éṅgábó, kíkírité, àṅgákún kè mínyóp, ná àkè kèl bíṅgà. Àṅgàkè fáá wùlù wùlù wùlù wùlù wùlù.<sup>2</sup> Azú kù ófín, náá àṅgàsùmááfáá kèl bíṅgà àná, àṅgá yèwók f'ónvè tuiṅ, tuiṅ, tuiṅ ! « Àkà ! ndzí dábò édùṅ áná ? ánvál éduṅ dzí dákúl vé ? ááá<sup>3</sup> ! » (*L'énonciateur balance sa main droite par l'arrière pour exprimer l'idée que le jeune pêcheur négligea ce bruit*). Ndè àbátè àlúmán ésùmáá f'ú, ṅàné àṅgámàn kèl bíṅgà, àné ààdúgán ádzéé.
3. Azú kù ádzéé, bòt bémànátúp. Áyè dá'á nfáá mýóm (*L'énonciateur étend son bras gauche*), dzán ;<sup>4</sup> áyè dá'á nfáá mýéé (*L'énonciateur étend son bras droit*), dzán. Àné àsílí náá « Akà ! bòt bémànákè vé ábím dzàm dì ? ě<sup>5</sup> ! zàdzó dì ? » (*L'énonciateur met les mains à la tête*). Ndè àbátè bòt bábè máá véé ṅúú ókuá. Àmbé yè ébábátúp áwú, yè ébábátúp náá bázá bè ṅòṅ bízímà. A ṅgàkè fáá à ndéṅ ódzéé dzéé néé<sup>6</sup>.
4. Áyédá'á áná, àṅgàyén bé Ndzámán bázù ókù<sup>7</sup> yè mèṅgée<sup>8</sup>, àné áásób, àné áákúlán bé nvús ót'á ták (*L'énonciateur, en pointant son index vers le bas, trace dans le vide un demi-cercle qui conduit derrière son dos*). ṅàné àṅgáyén náá ésíkífètúp, àné ààbát mbòrà élé áyó<sup>9</sup> (*L'énonciateur trace avec son index une ligne horizontale dans le vide*). Áyém ké tìb wén, antóó fáá wén. ṅàné álú dákü, àsìgí náá ààkààdzéṅ bídzí. ṅàné f'ò'ò ààbélé dzóm yádzí, àbérá élé áyó, àkádzí, àṅgáníṅ néé ṅgwàn ébén<sup>10</sup> (*L'énonciateur indique le chiffre deux avec les doigts de sa main droite*).

---

<sup>1</sup> L'énonciateur réalise la sifflante /z/ comme l'alvéolo-palatale [ʒ] devant /ü/. Ainsi le nom Züé se prononce chez l'énonciateur [ʒyè].

<sup>2</sup> Onomatopée qui traduit l'action de marcher longtemps.

<sup>3</sup> Interjection qui traduit la négligence.

<sup>4</sup> Idéophone qui traduit la disparition. Cette idéophone vient du verbe *ádzáṅ* qui signifie « disparaître ».

<sup>5</sup> Interjection qui traduit l'étonnement et l'inquiétude.

<sup>6</sup> Variante de *nál* « ainsi » ou « comme ça ».

<sup>7</sup> Variante de *óküin* « nord » ou « en amont ».

<sup>8</sup> Variante de *mèṅgǎ* « les armes à feu ».

<sup>9</sup> Variante de *óyóp* « en haut » ou « au-dessus ».

<sup>10</sup> Variante de *bè* « deux ».

## Le récit de Ondo Zuè<sup>1</sup> par Bibang bi Ndong.

1. Du temps de la bataille de Mimbeng, il y avait au village un jeune homme du nom de Ondo Zuè. Un jeune homme robuste, solidaire et bon travailleur. Quand la bataille [de Mimbeng] eut lieu, il était âgé de quatorze ans.
2. Le jour même de bataille, le matin, il alla à la pêche, pour placer ses filets de pêche. Après avoir marché pendant un bon moment [avant d'arriver à la rivière]. Une fois arrivée, à peine commençait-il à placer les filets, qu'il entendit des coups de feu : « Vraiment ! qu'est-ce qui peut bien faire un tel bruit ? d'où peut provenir ce bruit, [se demanda-t-il], en tout cas, cela m'est égal » (*L'énonciateur balance sa main droite par l'arrière pour exprimer l'idée que le jeune pêcheur négligea ce bruit*). Or, [pendant ce temps au village], la bataille avait déjà débuté. Quand il finit de placer ses filets de pêche, il retourna au village.
3. Arrivé au village, [il constata que] tous le villageois avait pris la fuite. Il regarda du côté gauche (*L'énonciateur étend son bras gauche*), [il ne vit personne]<sup>2</sup> ; puis du côté droit (*L'énonciateur étend son bras droit*), [il ne vit également personne]. Il se demanda : « Vraiment ! où sont passés les villageois ? c'est quelle histoire ça ? » (*L'énonciateur met les mains à la tête*). Or, les villageois avaient déjà quitté les lieux depuis longtemps.<sup>3</sup> Il y avait [ d'un côté] ceux qui fuyaient la mort, et [ de l'autre] ceux qui fuyaient parce qu'ils ne voulaient pas être capturés pour servir dans l'armée [aussi bien française que allemande].<sup>4</sup> il se mit à trainer seul dans le village un bon moment<sup>5</sup>.
4. Puis<sup>6</sup>, il aperçut des soldats allemands armés venir vers le nord du village. Il se cacha, et les contourna petit-à-petit. Quand il se rendit compte qu'il n'avait plus les moyens de se dissimuler longtemps, il grimpa sur un arbre gigantesque. Il s'y réfugia, [et] y demeura pendant un bon moment. Les nuits tombées, il descendait de l'arbre, pour chercher de quoi manger. Après, il remontait sur l'arbre pour aller manger, [et] il vécut ainsi pendant deux ans (*L'énonciateur indique le chiffre deux avec les doigts de sa main droite*).

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « rien ».

<sup>3</sup> Littéralement « les villageois avaient enlevé le corps depuis longtemps ».

<sup>4</sup> Selon l'énonciateur et plusieurs autochtones, ce sont les troupes françaises qui avaient le plus besoin des autochtones pour renforcer leur armée. Dans l'armée allemande, des soldats autochtones, ils y en avaient depuis longtemps.

<sup>5</sup> Littéralement « il flottait dans le village ».

<sup>6</sup> Littéralement « en voulant regarder comme ça ».

5. Anó vúmté wábírè mán kè bílóa ósí, bè zè bémán zú dzén véé. *Ondo Züè* kərə fə yəm ánválvé ánə sígì. Alú wàwók fórvə : « Grùùù, grùùù, grùùuè ».<sup>1</sup> Wàyəm náá bè zè bádžəŋ bídzí àlú, bát'ó'ó fə náá bawók bínùm òyáááp.<sup>2</sup> Ané *Ondo Zuè* ààdzíp áyó wén. Òmos kərəyəm ànə ànəsìgì. Aalú kərəyəm<sup>3</sup> ànə ànəsìgì. Antó fáá wén ŋúm ŋwàn kərə dzí.
6. *Ondo Zuè* àmàn tàk. Anǵàsùm bwén. Mìnlo yə bitúm míŋgàsùm ɲə̀b̀ə̀r̀ə̀b̀ə̀ ónúú. Abátə̀ b̀ò̀t̀ b̀á̀ỳə̀ ádzéé bádžóa náá áwuaŋ. Mòt áá mòt kərə fá tsié éédén. Abátə̀ ésié, nié, b̀ò̀b̀á̀d̀z̀àŋ yə̀ b̀ə̀k̀é̀é̀, bə̀ bə̀máá ɲə̀ə̀ mán dzə̀p ókuá.
7. Anéfáá m̀ò̀s̀ éziŋ (L'énonciateur pousse son buste vers l'avant et pose ses avant-bras sur les genoux en croisant ses mains), niéé átòò míyə̀ŋ, anǵàsímán émwán wééééé<sup>4</sup>. M'í'í mə̀ŋgà kü ɲə̀ ómís (L'énonciation dit cela avec un visage triste), anǵàyi : « Ataré zàméé ! Ataré zàméé ! Mwán ààwú má ndzí bóéé ? Ataré zàméé ! Ataré zàméé ! Mwán ààkə̀ mè vééé ? Ataré zàméé ! Ataré zàméé ! Mwán ààkə̀ mè yé kàà ntsié kərə̀ étòméé ? »<sup>5</sup> Dzüéé, dzüéé<sup>6</sup>.
8. Éyòŋ *Ondò Zuè* áámbá bərə̀ élé áyó anǵátúgàbèé áná, anǵawók niéé ébíí, ànə ààyəm niéé kiŋ. Və̀, àbátə̀ ábíriyé mánətək. Kárafə̀ ŋgùù yàné wónán niéé náá : « Mə̀ŋgə̀n mətéé, mébə̀kiwú ». Anə̀ ààdá'á bíbapbíélé bímbə̀ŋə̀ nfə̀ŋ. Anə̀ áátsín fáá bié ósí yə̀ émwán ŋgùù àbátə̀ álígyá ɲə̀. Anə̀ bíbàb bílé bié zù kù ósí ná mwàrgà<sup>7</sup>.

---

<sup>1</sup> Onomatopée qui traduit le cri de la panthère.

<sup>2</sup> *òyáap* signifie littéralement « loin » ou « de loin ». La multiplication du son [á] traduit l'idée de « très loin ».

<sup>3</sup> Variante de *kàà yəm* « sans savoir » ou « ne sachant pas ».

<sup>4</sup> *wen* adjectif possessif « son ». La multiplication du son [é] traduit l'idée qu'elle pleura son fils pendant longtemps.

<sup>5</sup> *kàà ntsiéé kərə̀ ètòm* est une expression très courante chez les Fang du Gabon. Il veut généralement dire « sans raison ».

<sup>6</sup> Onomatopée qui traduit les sanglots d'une personne.

<sup>7</sup> Onomatopée qui traduit les écorces qui tombent.

5. C'est ainsi que les environs de l'arbre furent envahis par des hautes herbes, [au point qu'ils devinrent un repère pour les panthères. Ondo Zuè ne sut plus comment descendre [de l'arbre]. La nuit tombée, [vous entendiez le cri des panthères]. Tu sais que les panthères cherchent de quoi manger la nuit, avec l'avantage d'avoir un odorat très développé. Ondo Zuè se retrouva bloqué sur l'arbre. La journée arrivée, il ne savait comment descendre de l'arbre. La nuit [également arrivée], c'était la même chose. C'est ainsi qu'il passa un mois sur l'arbre sans manger.
6. Ondo Zuè perdit des forces. Son corps petit-à-petit commençait à être en putréfaction. Les mouches et les asticots progressivement se posaient sur lui. Pour les habitants du village, cela ne faisait aucun doute qu'il était déjà mort. Plus personne ne parlait de lui [au village]. Son père, sa mère, ses frères et sœurs même avaient déjà fait son deuil.<sup>1</sup>
7. C'est ainsi qu'un jour (*L'énonciateur pousse son buste vers l'avant et pose ses avant-bras sur les genoux en croisant ses mains*), alors que sa mère était au champ, elle se mit à penser longuement à son fils. Les larmes coulèrent sur son visage (*L'énonciation dit cela avec un visage triste*), elle se mit à sangloter [disant] : « Hoh Dieu<sup>2</sup> ! Hoh Dieu ! De quoi est mort mon enfant ?<sup>3</sup>Hoh Dieu ! Hoh Dieu ! Où va mon enfant ?<sup>4</sup>Hoh Dieu! Hoh Dieu ! Comment est-ce possible que mon enfant soit mort sans qu'on en sache la raison ?<sup>5</sup> ». Elle pleura continuellement.
8. Ondo Zuè, perché sur l'arbre, prêtant bien l'oreille, entendit et reconnut la voix de sa mère. Mais il était déjà extrêmement épuisé. Il ne disposait plus de [suffisamment] de force pour crier à sa mère : « Je suis vivant, je ne suis pas encore mort ». Il regarda les écorces de bois qui était à proximité de lui. Il les poussa au sol avec le peu de force qui lui restait. Les écorces tombèrent du haut de l'arbre et [firent un grand bruit].

---

<sup>1</sup> Littéralement « l'avait déjà enterré depuis longtemps ».

<sup>2</sup> Littéralement « Père Dieu ».

<sup>3</sup> Littéralement « l'enfant est mort moi que s'est-il passé ? »

<sup>4</sup> Selon l'énonciateur, l'esprit d'un homme mort suite à une disparition inexplicable manque de quiétude et ne cesse d'airer dans la nature sans direction fixe.

<sup>5</sup> Littéralement « l'enfant meure-moi comment sans souci sans problème ».

9. Éyòṅ bíbàb bílé bí zuàkù ósí, ndè àbétá niéé nááatóó mbòrà élé té ásí. Ané bíbàb bílélé biézú ná kù ónúú (*L'énonciateur tend les bras vers l'avant en orientant les mains vers le sol puis baisse les bras vers le sol*). « Akà ! bíbàb bílélé bié bó yé ábím dzàm dì ? ». Ayédá'á áyó áná, àṅgàtárèyén éná mót dákèdádáḡ élé áyó wén : « Háááṅ ?<sup>1</sup> éná mót dádázḡ ndzé éduú élè òyò ? ».
10. Yàbòṅ dáábò, àṅgàwók mòr<sup>2</sup> ààtát élé áyó wén : « Záá átát ábím dzàm dì ? émót náá áátát àsó vé ? ». Ayé túgábéé áná, àṅgàwók émwan wén kíṅ. Ané ààbéré mó óyó, ní ná : « Ké émówòm énalé máwók kíṅ, éééé ! ndè Zàm áné ». Ané ǎwónán : « *Ondo Zuè*, èṅgòṅgò<sup>3</sup> yé wálé ? ». Ané *Ondo Zuè* àyóbè òtḡḡtḡk : « Yáá, áná, málé ». Yè nié àṅgàbèràyàn ? fó'ónè mbíí ná, ákáléé ébót ádzéé. Yé dḡfè wábèràtsié ? kḡṅṅṅé véé náá wàbèrè mḡbò mḡbán (*Intervention d'un assistant qui fait rire le public*).
11. ṅḡḡḡ ṅgázùkù ádzéé, ní náá : « Abòréé ! abòréé ! ». Ané básílí ṅé náá : « Antóyé, ndzíbòḡ ? ». Ní náá : « Mḡváké mínyḡḡ ná mḡkè lí tsíí, mḡṅgàyén bíbàbílélé biékù mḡ ónúú. Adá'á mḡváyèdá'á óyó áná, mààwók dzóm dádudḡ élé áyó. Ané fó'ó mḡsímán náá áné bḡ ndé *Ondo Zuè* éṅalé. Awónán mḡváyónán nḡ náá *Ondo Zué* yèwálé ? mḡváyèwók vḡ mḡt ààyàlan náá « Málé ». Fó'ó nḡ mḡkán míné àná ».

---

<sup>1</sup> Interjection qui traduit l'étonnement.

<sup>2</sup> [r] est une variante phonétique de /t/ final devant voyelle initiale du terme suivant.

<sup>3</sup> Variante de èṅgòṅgò « pardon ».



9. Or, quand ces écorces tombèrent, sa mère était assise en-dessous de l'arbre. C'est ainsi que les écorces [de bois] tombèrent sur elle (*L'énonciateur tend les bras vers l'avant en orientant les mains vers le sol puis baisse les bras vers le sol*), [et elle s'étonna] : « Comment ça ? d'où viennent toutes ces écorces de bois qui me tombent dessus ? », <sup>1</sup>[ s'interrogea-t-elle]. Quand leva les yeux, elle remarqua d'abord un bras suspendu au sommet d'un arbre. [Elle s'interrogea à nouveau] : « Comment est-ce possible ? que peut bien faire un bras suspendu sur un arbre ? ».
10. Juste quelques temps après, elle entendit, du sommet de l'arbre, les gémissements d'un homme, [elle s'interrogea] : « Qui gémit autant ? et celui qui gémit d'où vient-il ? ». Quand elle prêta attentivement l'oreille, elle entendit la voix de son fils [jusque-là porté disparu]. Elle leva les mains vers le ciel et cria : « C'est bien la voix de mon enfant que j'écoute !<sup>2</sup>ooh ! donc Dieu est vivant ! ». C'est ainsi qu'elle cria : « Ondo Zuè, s'il te plaît, est-ce toi [que j'entends au sommet de l'arbre ?].– Oui mère, répondit-il d'une voix affaiblie, c'est moi ». Sa mère ne tarda plus<sup>3</sup>, elle courut à toute vitesse en direction du village pour alerter les villageois.<sup>4</sup>À ton avis<sup>5</sup>, en pareil circonstance tu ne peux ne pas prendre la poudre d'escampette<sup>6</sup> (*Intervention d'un assistant qui fait rire le public*).
11. Arrivée au village, elle interpella les villageois : « Habitants du village ! habitants du village<sup>7</sup>.–C'est comment ? que se passe-t-il ? », lui répondirent-ils. Elle dit : « [Ce matin], alors que je me rendais au champ pour le nettoyage, j'aperçus des écorces de bois me tomber dessus. Quand je levai les yeux, j'entendis un bruit [étrange] du sommet de l'arbre. Je me dis il se pourrait que ce soit la voix de mon fils Ondo Zué. Au moment où j'ai crié « Ondo Zuè, est-ce toi ? », j'entendis quelqu'un répondre « C'est moi ». Je vous assure<sup>8</sup> ».

---

<sup>1</sup> Littéralement « les écorces de bois font comment ce niveau de là ».

<sup>2</sup> Littéralement « c'est mon enfant que j'entends le coup ».

<sup>3</sup> Littéralement « sa mère attendit-t-elle encore ? »

<sup>4</sup> Littéralement « est-ce que sa mère a encore attendu ? seulement la course du serpent, elle est allée faire appeler les gens du village ».

<sup>5</sup> Littéralement « est-ce de cela dont tu parles encore ? »

<sup>6</sup> Littéralement « C'est là que tu déposes les pieds sur les épaules ».

<sup>7</sup> Littéralement « les gens ! Les gens ! ».

<sup>8</sup> Littéralement « comme je vous raconte là ».

12. Bòr<sup>1</sup> báýá ádzéé b́ńáá : « ñññ, óngàyièn yáá kwàn é́nám, dzàm déésá b̀ ńéé. Dzàm dáá déésíkí fáá b̀ ńéé ». *Vraiment (intervention d'un membre du public)*. B̀t b́sá báýá dzéé fáávè náá : « Emíníngá ní àngàtónaη ». B́ngàηòη ή ànέ ηkúkwan é́nám. Ané fó'ó mòt àdzó véé náá : « B́é dzímlé ndzé ? Ntámán kádá'á, ηgèη éziη<sup>2</sup> é́nέ fè b̀ é́té ». Ané fáá bádzó míníngáté náá átám b́ákálérá évúm áádzó náá áváyén émwán wén. Ané fó'ó bábèbè báká tóm, tóm, tóm.<sup>3</sup>
13. Akákü évúm mbòrà élé mbá, ádará b́ngádará óyó, b́ngátará yágán é́nám mór é́ndáá. B́ńá : « ñññ, é́nám mó́t dá b̀ ndzé élé àyò ? » (*Rire du public après cette question*). Ené fáá édíbásílí ńéé (*Propos d'un membre du public qui amuse tout le monde y compris l'énonciateur*). Ané fáá mòt àwónán : « Ondo Zuè, γèwálé ? ». B̀r̀k<sup>4</sup> (*L'énonciateur marque une pause, et le silence s'installe dans l'assistance*). B́ngáyè béébéé : « Aã, málé » (*L'énonciateur imite la voix d'un mourant*). Ané bávéeé ή élé óyó wén.
14. Éyóη b́ngázüküüηé ádzéé, ãval mávà ḿté. At'ú náá, b́níngá bádžám álí<sup>5</sup>, b́fám bádžám álí. M̀ràsá<sup>6</sup> mávà é́té náá : « Avál dzám dí, bíbá dè tárá yén é́síηí ». Ànvál mbòrà f́rá té, b̀r̀ b́ngádží yáá ή yè ké kü kíkírí. Aávéeé.

---

<sup>1</sup> [r] est parfois une variante phonétique de /t/ final devant la consonne initiale /b/ du terme suivant.

<sup>2</sup> Variante de *ndéziη* « peut-être ».

<sup>3</sup> Onomatopée qui traduit la marche.

<sup>4</sup> Idéophone qui traduit le silence.

<sup>5</sup> Variante de *ókó* « là-bas ».

<sup>6</sup> Variante de *m̀ràsísá* « tout le monde ».

12. Sur ces propos, les villageois lui répondirent : « Il se pourrait que tu commences à manifester les crises de folie. Ton histoire est trop invraisemblable<sup>1</sup> ». Vraiment ! (*intervention d'un membre du public*). Tous les habitants du village se dirent : « Cette femme est devenue folle ». Ils la prirent pour une malade mentale. Mais un homme [parmi les villageois] dit : « Que perdons-nous [en allant vérifier si ce qu'elle dit est vrai ?] Allons-y d'abord vérifier, il se pourrait qu'elle dise vrai ». C'est ainsi qu'ils dirent à la femme d'aller leur montrer le lieu où elle dit avoir vu son fils. Ils prirent tous [la direction du champ de la femme].
13. Arrivés au lieu où se trouvait le grand arbre, quand ils regardèrent vers la cime de l'arbre, ils remarquèrent d'abord le bras d'un homme suspendu [au sommet d'un arbre]. Ils furent tous étonnés : « Que fait le bras d'un homme suspendu au sommet d'un arbre ? [ se demandèrent-ils] » (*Rire du public après cette question*). Cette question a vraiment lieu d'être posée (*Propos d'un membre du public qui amuse tout le monde y compris l'énonciateur*). « Ondo Zuè ! Est-ce toi sur l'arbre ? [Cria un villageois] ». [Il eut d'abord un silence] (*L'énonciateur marque une pause, et le silence s'installe dans l'assistance*). Puis, ils entendirent : « Oui, c'est moi » (*L'énonciateur imite la voix d'un mourant*). C'est ainsi qu'on l'enleva du sommet de l'arbre.
14. C'est dans l'allégresse qu'on le ramena au village. Les femmes dansaient d'un côté, les hommes de l'autre. [Tout le monde était dans la joie, car disait-il] : « C'est du jamais vu ». Ce fut une grande réjouissance, les gens burent et mangèrent jusqu'au matin. C'est tout<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Littéralement « quelque chose ne peut pas être comme ça ».

<sup>2</sup> Littéralement « à ce niveau ».

## Νιάη *Mba Ndong* par Bibang bi Ndong.

1. Βάτάρ βέγγακάντλέ βιέ άτζό *Mba Ndong* νάά έγγη *Seconde Guerre mondiale* à ηγάβó, έμwάν σόη àμβέ άλúμάνté. Αηγάλúμάν ά Fάλά έγγám βέ Fúlási. Ngóngáyén άmvál ηάmgάλúμάν, minèè, mòřmor ένdzί lúmán nál.
2. Έγγη *bombardement anglo-américain* àηγάβó ά *Marseille*<sup>1</sup>, έηάηγάκävě bòr βέ *décombres* έté. Ambə έkävě bòr βέ *décombres* kərè nă mĩntánán mĩnéyén ηά. Έnbάkiàbèlè ηγγě, ηγγó mákón, nă àlúmán, vèđě àmběyáíá, năčkävě bòr βέ *décombres* έté, yčkă móm bè Ndzámán. Ané βέ Fúlási βέ ηγγáyó ηά nă *Vautour*, άmú ambέέyáíá ná ààvól βέ άlúmánέté. Άηγάνĩ àbwì bòr ά Fάλά wén. Vèđě ηάηγásó wén kərè *medaille* ηγγέ *récompense* mbǔ, atò'w náá mòr à mòr ένdzί lúmán né βέ mbé.
3. *Vautour* àμβέ έébərèbè έlé άγó. Eηάduù vé, έηəfə έémóm mĩné vée. Bè Ndzámán bākàayəm náά έηə ηàmòt ààbó édùù bílé άγó (L'énonciateur parle avec fierté en croisant les doigts et en haussant les épaules, ce qui a le don d'amuser le public).
4. Έηəbó vée náά àlúmánzìη βέηγákè dá. Ané bákè sìm mwán yèè ásí, βέ ntóóóó<sup>2</sup>, βέ kă fè yəm άmváívé βéné bò ná βέ yəm άmvál bèè έbáíá βέ βál βέ ósú. Ané bálée *Vautour* ná άkè móm édzá m bábó. Ané *Vautour* άyélé vííííí<sup>3</sup>, àné áákè küü évúm βέ Ndzámán βέ mbé. Άηγàdzəη kí évúm ánə bərèbèèèèè<sup>4</sup>. Ané f'ú ááyén έlé, àné áábərèbè vèè άmwááj<sup>5</sup>. Αηγàdón bə, àηγàdón βέ. ηένáηγátúgàyəm άnvál vé βέ bóó (L'énonciateur claque des doigts)<sup>6</sup>, anááàkè kər έbót βén fuén.

---

<sup>1</sup> Ville portuaire du sud de la France.

<sup>2</sup> Expression pour signifier une longue attente.

<sup>3</sup> Idéophone traduisant le vol.

<sup>4</sup> L'énonciateur prolonge la dernière voyelle pour dire que Vautour vola longtemps avant de se percher sur un arbre.

<sup>5</sup> Idéophone désignant le bruit d'un animal se posant sur quelque chose.

<sup>6</sup> L'énonciateur gestualise le vol de Vautour vers son camp pour annoncer à ses coéquipiers ce qu'il a vu.

## Le récit de Mba Ndong par Bibang bi Ndong

1. Nos pères racontaient au sujet de Mba Ndong que lors de la Seconde Guerre Mondiale, le fils de notre tante, Mba Ndong, prit part à cette guerre. [Au cours de cette guerre], il participa [à plusieurs batailles en France] du côté des troupes françaises. Si tu savais combien il fit preuve d'héroïsme, sans te mentir, personne d'autre ne combattit avec autant de courage.<sup>1</sup>
2. Quand le bombardement anglo-américain eut lieu à Marseille, c'est lui qui sortit les rescapés des décombres. Il sortait les blessés des décombres sans se faire remarquer.<sup>2</sup> Il ne possédait ni fusil, ni munitions pour combattre, mais avait la capacité mystique de voler pour sortir les blessés des décombres, et pour épier [les soldats allemands]. C'est la raison pour laquelle [les soldats français] le surnommèrent « Vautour », car il volait mystiquement pour leur venir en aide au cours de cette guerre. Il sauva la vie de nombreux blessés en France. Mais à son retour, il ne ramena aucune médaille, ni récompense, tant bien même personne ne combattit comme lui.
3. Vautour se posait sur un arbre. Perché, c'est de là qu'il vous épiait<sup>3</sup>. Les Allemands ne s'en doutaient même pas (L'énonciateur parle avec fierté en croisant les doigts et en haussant les épaules, ce qui a le don d'amuser le public).
4. [C'est ainsi qu'un jour le bataillon de Mba Ndong prit part] à une bataille. [Le bataillon arrêta son avancée un bon moment] dans un cratère pour connaître la position exacte du camp ennemi. C'est ainsi qu'ils firent appeler Vautour, pour qu'il aille épier le camp ennemi. Celui-ci vola [en direction du camp ennemi], jusqu'à ce qu'il arriva finalement au lieu où se trouvaient les Allemands. Il chercha ensuite où se poser [pour mieux épier les troupes allemandes]. Il trouva finalement un arbre sur lequel se percher. Il les épia un bon moment durant.<sup>4</sup> Quand il finit de prendre toutes les informations nécessaires sur leur stratégie (L'énonciateur claque des doigts), il fit demi-tour pour faire le compte rendu à son camp<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> Littéralement « si tu avais vu comment il a combattu, faux, personne à personne n'a combattu comme ça ».

<sup>2</sup> L'énonciateur fait précisément référence ici aux soldats allemands.

<sup>3</sup> L'énonciateur inclut le public dans le récit.

<sup>4</sup> Littéralement « Il les épia, il les épia ».

<sup>5</sup> Littéralement « pour aller annoncer la nouvelle à ses gens ».

5. Akóro bəngákóro wén, àné bázù kùè bə Ndzámán. Vásiàn bə ngáásiàn náá : « Akà ! zá dzám dá bəbòòg ànà ? bə Fùlasi bákúlú bié vé và ? ». Yàbòj dáá bó ? bə Fùlasi bəngà kúb bə ónúú (L'énonciateur mime l'action de verser quelque chose). Kətə Vautour, yə bə Fùlasi bə vá yə yəm évúm bə Ndzámán bəné ? Kààdzóm (réactions du public).
6. Éyòj vǔ, bə Ndzámán bə bərábù fàk náá bázùmán yə bə Fùlasi, àmú bə ngáyəm évúm bə Fùlasi bəsób. Ané bàmàn twáá mǎngéé né : « Evá, bié zù mán bə Fùlasi ! bá ndá'ále bié ». Ndə Vautour ná éédá'á bə túúúúú<sup>1</sup>. Ātó náá, ébá bəkómán náá : « Eǰé bííkì àná, ná bí dzíl bə » ; ébá bə vóó báá béélám náá : « Biézù bə kúlán nvús ». Ndə Vautour àtéé téé bə nfá nfá. Éyóǰ ábàà náá bə tééyá náá bəngàzúá mán bə Fùlasi, àné Vautour ààdzígàkóro évúm ambé, náá àkè dzó bə Fùlasi ná bə Ndzámán ébále bə ngázuan (L'énonciateur mime l'action d'alerter précipitamment).
7. Ané bə Fùlasi bàmàn sòb bílwá éte náá báyan bə Ndzámán (L'énonciateur parle à voix basse), éyòj bə Ndzámán bəsóà náá bázù mán bə Fùlasi, áyé dá'á àná, dzáááǰ<sup>2</sup>. Áyé bə àná, (L'énonciateur fait un jeu de corps), bə ngáyè tém tém, bə Fùlasi bəngàkúlán bə nvús, fáá vè mǎngéé ónúú né tuij tuij tuij<sup>3</sup>. ǰàné bəngámàn yít bə Ndzámán néé, bə ngàkur Vautour mó : « Vautour ! Vautour ! Vautour ! ».

---

<sup>1</sup> Idéophone désignant une observation minitieuse.

<sup>2</sup> Idéophone qui traduit la disparition brutale. Cet idéophone vient du verbe *ádzáǰ* « disparaître ».

<sup>3</sup> Onomatopée traduisant les détonations d'armes à feu.

5. Après cela, les troupes françaises se déplacèrent de là où elles étaient, pour le lieu où se trouvaient les Allemands. Surpris [de voir les troupes françaises dans leur fief, les Allemands dirent]: « Que se passe-t-il ? que viennent faire les Français ici ?<sup>1</sup> d'où viennent-ils ? ». Peu de temps après, les Français les attaquèrent<sup>2</sup>(*L'énonciateur mime l'action de verser quelque chose*). N'eût été [l'intervention] de Vautour, les [troupes] françaises auraient-elles su là où se cachent les Allemands ? Jamais ! (*réactions du public*).
6. Une autrefois, ce sont les Allemands qui décidèrent cette fois-ci de faire un traquenard aux troupes françaises pour en découdre avec elles, [car] ils réussirent à les localiser. Ils prirent les armes à feu [et dirent] : « Cette fois-ci, on va en finir avec les Français une bonne fois pour toute ! ils nous posent [trop] de problèmes ». Or, pendant tout ce temps, Vautour les observait attentivement. Tandis que les uns s'entretenaient [en ces termes] : « C'est ce chemin que nous allons emprunter pour les surprendre » ; les autres dirent : « On va sortir de derrière eux [pour les prendre au piège] ». Or, [pendant tout ce temps qu'ils s'entretenaient], Vautour les observait d'un coin d'œil<sup>3</sup>. Quand les Allemands finirent de se concerter, Vautour se dépêcha d'aller avertir les troupes françaises de l'arrivée des Allemands (*L'énonciateur mime l'action d'alerter précipitamment*).
7. Ainsi, les Français se dissimulèrent dans [les hautes] herbes, pour attendre les Allemands. Quand ces derniers arrivèrent sur le lieu où se trouvaient les soldats français, ils ne virent personne. Au moment où ils songèrent à faire demi-tour, soudainement, les Français surgirent dans leur dos, et les éliminèrent tous à coups de feu.<sup>4</sup>Après ce succès, les Français se mirent à ovationner Vautour, criant : « Vautour ! Vautour ! Vautour ! ».

---

<sup>1</sup> Littéralement « quelle chose fait fait ça comme ça ? ».

<sup>2</sup> Littéralement « les Français se sont versés sur leur corps ».

<sup>3</sup> Littéralement « Vautour les voyait un côté un côté ».

<sup>4</sup> Littéralement « voulant faire comme, ils voulurent être surpris, les Français sortir derrière leur dos, seulement les fusils au corps ».

## Nláj dzál yé *Mimbeng* par Ndong Allogho François.

1. Mènè Ndong Allogho François, mènè mwán *Bekuène* yè *Nkut*, mèmbé á *police*, máámàn wén yè *grade lieutenant-colonel*, ént'ó mímbú miáwóm ébén yè béé àvè màmàn ésén, mèmblé mímbú àwóm zàmbwéé yè mǎm, mènghábiál *en quarante-deux*<sup>1</sup> (*L'énonciateur boit un verre d'eau et se racle la gorge avant de poursuivre*). *Nkut* yè *Mimbeng* biémàná fùlàn (*L'énonciateur effectue les gestes de mélanger et rassembler*), bíná vúm mbóó, bíntóó ndé bòt dzéé. Bímbálé bwán, bèdzíí yè bàwábáŋ.
2. Éyóŋ bè tár bəŋgázù tɔb, éyóŋ bəŋgábò ndzón (Des deux mains, l'énonciateur fait successivement les gestes de s'asseoir et de travailler), bəŋgáká bávéeé bòt mǎfàn éte ná bázù tɔb évúm ndzón ómbá (Des deux mains, l'énonciateur fait successivement les gestes d'enlever et de s'asseoir). Évúm bé tár bəŋgátar zú tɔb, mèsám mé mbá véé, àné bəŋgáyò vúm té ná èlík Messam.<sup>2</sup>
3. Bí bárá kóró véé, bízú tɔb évúm áfàn ómbá, mòrà élé (*L'énonciateur fait un geste des mains pour montrer à quel point l'arbre était gigantesque*), é mbá tál véé àné bíŋgáyó vúm té náá *Akaassi*.<sup>3</sup> Ébót báá bəŋgázù tɔb á *Nkut*, bəŋgáyén ŋkuuuut<sup>4</sup> (*L'énonciateur mime une personne qui ne perçoit que de la brume en face de lui*), àné bá ŋgáyó vúm té náá *Nkut*.
4. Akóró bíŋgákóró véé, àné bíŋgázù tɔb *Bengone* éyòlà *Mimbeng* éndà'ar só, bíŋgàáyèm dá, éná éyòlà bíé yám éné *Bengone*.

---

<sup>1</sup> Comprendre « 1942 ».

<sup>2</sup> *Màsàm* « les raphias ». *Élík mäsàm* signifie ainsi littéralement « le campement des raphias » ou « le village des raphias ». Le raphia étant un genre de palmier, dont certaines espèces produisent des fibres servant à faire des liens, des tresses, des cordages ou des tissus.

<sup>3</sup> *Àkǎsí* « sous l'arbre Akàà ». Selon l'énonciateur, cet arbre, autrefois en pays fang, était reconnu pour son caractère sacré.

<sup>4</sup> *ŋkút* « brouillard ». La multiplication du son [u] traduit l'idée que ceux qui vinrent habiter le village *Nkut* virent le brouillard pendant longtemps.



## La légende du village de Mimbeng par Ndong Allogho François

1. Je suis Ndong Allogho François, je suis [de la tribu] Bekuène de Nkut, je travaillais [comme officier] à la police, j’y ai terminé [ma carrière] avec le grade de lieutenant-colonel, [et] cela fait aujourd’hui vingt-deux ans que j’ai pris ma retraite<sup>1</sup>, j’ai soixante-dix-huit ans, je suis né en quarante-deux (*L’énonciateur boit un verre d’eau et se racle la gorge avant de poursuivre*). Nkut et Mimbeng se mirent ensemble<sup>2</sup>(*L’énonciateur effectue les gestes de mélanger et rassembler*), nous sommes au même endroit, nous formons désormais une même famille<sup>3</sup>, nous avons déjà [ensemble] des enfants, des petit-fils et des arrières petits fils.
2. Quand nos pères vinrent s’installer [à Mimbeng], quand on fit la route [ de la Nationale] (*Des deux mains, l’énonciateur fait successivement les gestes de s’asseoir et de travailler*), [ les Blancs ] sortit les populations des villages afin qu’ils viennent habiter à proximité de la route (*Des deux mains, l’énonciateur fait successivement les gestes d’enlever et de s’asseoir*). Là où nos pères vinrent d’abord habiter, il y avait des raphias à cet endroit, c’est comme ça qu’ils nommèrent cet endroit le village de Messam<sup>4</sup>.
3. Nous quittâmes encore [ ce lieu], nous vînmes rester au niveau de la forêt, il y avait un gros arbre à cet endroit (*L’énonciateur fait un geste des mains pour montrer à quel point l’arbre était gigantesque*), nous nommâmes cet endroit Akaassi<sup>5</sup>. Les gens qui vinrent habiter à Nkut, virent la brume (*L’énonciateur mime une personne qui ne perçoit que de la brume en face de lui*), c’est comme ça qu’ils nommèrent ce village Nkut.
4. Quand nous quittâmes [ce lieu], nous vînmes habiter à Bengone. Le nom de Mimbeng est récent, nous ne le connaissons pas, le vrai nom du village que nous connaissons est celui de Bengone.

---

<sup>1</sup> Littéralement « cela fait vingt- deux ans que j’ai fini le travail ».

<sup>2</sup> Littéralement « Nkut et Mimbeng se sont mélangés ».

<sup>3</sup> Littéralement « nous sommes déjà une même maison des homme »

<sup>4</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

5. Vèdè Bengone èsíki ngál dzéé (L'énonciateur interrompt la narration, appelle son épouse, et d'un geste, lui demande de lui apporter un verre d'eau à boire. Après avoir bu une gorgée, et après s'être raclé la gorge, il poursuit la narration), àmú míntángán béé bién, éyóǵǵ bǵngásó Mimbeng, bá ngáádzòdzòòg nàà dzóp éyó'ó bié óyóó<sup>1</sup> (Des deux mains, l'énonciateur mime le ciel qui s'ouvre) àné triangle des Bermudes.<sup>2</sup>
6. Biám bié kè biédzǵǵ á dzéé été néé miǵǵ<sup>3</sup> (*Des deux mains, l'énonciateur mime les disparitions brusques d'objets*), kèrè ntsié kèrè étòm, fó'órvàná wáyén triangle des Bermudes. Àbwí mà̀m èziǵ mǵnǵ náá mǵsíki kanǵlé (*Plusieurs réactions dans l'auditoire pour soutenir les propos de l'énonciateur*), vèdèé dzóp éyó'ó bié óyó àné triangle de Bermudes.
7. Badzó ná invasion extra-terrestre éngǵbó ibermude<sup>4</sup>, édá biám bié kè bié dzan dá wén àné bàtò yè Rosalie.<sup>5</sup>Érè fè Mimbeng áné néé. Wáá yè mà̀n mbú kèrè ná dzóm dádzǵǵ, kèrè ná dzàm dábbò, ànéànǵ b'extraterrestres bǵnǵ byé ó dzé.
8. Édè bòt bǵngámàn kè tǵb á Nkut, ná bá ngádzó náá : « Bié yè zú tǵb évúm dzóp éyó'ó ó yó, áyá bò mǵnǵ, bíbám fáá kǵ tǵb á Nkut » (*L'énonciateur mime une personne qui prend la décision de quitter précipitamment le lieu où il se trouve*). Ané fó'ó bà̀màn kè á Nkut, ná bátúb dzéé b'extraterrestre yè b'ovni, àmú ébá báká bá vé náá bǵ crépitements d'armes bá kǵ bábò bòt ódzéé èyòǵ ásisé yè àbwin mà̀mǵfǵ.

---

<sup>1</sup> Dzóp éyó'ó bié óyó. Littéralement « le ciel est ouvert nous en haut ». Cette expression traduit l'idée que le village serait connecté à des forces extra-terrestres dans l'au-delà.

<sup>2</sup> L'énonciateur fait référence ici au triangle des Bermudes. Zone géographique de l'océan Atlantique qui aurait été, selon la légende, le théâtre d'un grand nombre de disparitions de navires et d'aéronefs.

<sup>3</sup> Idéophone pour désigner la disparition.

<sup>4</sup> L'énonciateur abrège « triangle de Bermudes ».

<sup>5</sup> Important vaisseau français qui fit route en direction de la Havane en 1840 et dont on ne retrouva pas les membres d'équipage.

5. Mais le village de Bengone n'est pas un village ordinaire (L'énonciateur interrompt la narration, appelle son épouse, et d'un geste, lui demande de lui apporter un verre d'eau à boire. Après avoir bu une gorgée, et après s'être raclé la gorge, il poursuit la narration), car les Blancs eux-mêmes, lorsqu'ils arrivèrent à Mimbeng, dirent que le ciel est ouvert au-dessus de nous comme [dans la zone] du triangle de Bermudes<sup>1</sup>.
6. Les choses disparaissent seules comme ça dans le village (*Des deux mains, l'énonciateur mime les disparitions brusques d'objets*), sans explications<sup>2</sup>, comme dans la zone du triangle de Bermudes<sup>3</sup>. Il y a plusieurs choses que je ne peux raconter (*Plusieurs réactions dans l'auditoire pour soutenir les propos de l'énonciateur*), mais [sache que] le ciel est ouvert au-dessus de nous comme dans le triangle de Bermudes.
7. On dit qu'il y avait eu une invasion extra-terrestre [dans la zone du triangle des Bermudes], c'est pourquoi les choses disparaissent là-bas comme le bateau de Rosalie<sup>4</sup>. Mimbeng aussi est comme ça. Tu ne peux [y] terminer une année sans que quelque chose ne disparaisse, sans qu'un événement [étrange] ne se produise, comme si nous avons des extra-terrestres au village.
8. C'est pourquoi les gens allèrent habiter Nkut, car ils dirent : « Nous ne viendrons pas habiter là où le ciel est ouvert(Mimbeng) (*L'énonciateur mime une personne qui prend la décision de quitter précipitamment le lieu où il se trouve*), à défaut, allons-y habiter à Nkut ». C'est comme ça qu'ils allèrent habiter Nkut, pour fuir le village des extra-terrestres et des ovnis, car ce sont eux qui sont à l'origine des crépitements d'armes au village et de plusieurs autres événements [étranges].

---

<sup>1</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « sans soucis sans problème ».

<sup>3</sup> Littéralement « comme seulement tu vois le triangle de Bermudes ».

<sup>4</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

### Nláj yá álúmán yá *Mimbeng* par Ndong Allogho.

1. Mòr àkànlé náá, ánvál mòr àwúlà kə vuε mǎjótró èkúná kíkírí (L'énonciateur gestualise l'action d'uriner) àṅgáyén ṅkùnà bízímà : bə Camerounais àwóm éníí, yə bə Ndzámán bətán (L'énonciateur se penche brusquement en avant, le regard fixé vers moi). « Àkà ! Máyén bóró vá, bəmànáké vé ? » (L'énonciateur garde le torse immobile, et adopte un visage interrogateur). Ndə àbətə bə Ndzámán yə bə Camerounais bəmàná àsòb mǎfàn été (L'énonciateur baisse le ton de la voix, ralentit le débit de la narration, se penche légèrement vers la droite en posant son bras droit sur la cuisse).
2. ṅàné bá Fùlàsì bəṅgásó, ázúkū ná bəṅgàmáná bərə ṅkóó yá *Mimbeng* (L'énonciateur lève la main droite et tend l'index vers la droite pour indiquer la montagne de Mimbeng) éṅá bízímà bəndzámán yə bə Camerounais bəṅgàmànsòb bəṅgákúl véé. Bəṅgábíí bá mǎṅgée ó ṅúú ná tuiṅ tuiṅ tuiṅ<sup>1</sup> (L'énonciateur mime le bruit des détonations, en claquant simultanément et successivement à trois reprises les doigts de ses mains).
3. Ndzüε bə Fùlàsì bəṅgábíí ṅé átóó ékàmló áyó. Ané ṅkáná *fang* wálig né :« Bâkígán ókaṅ<sup>2</sup> kəṛətərə dzí, ozà'àwú ánə *commandant* àṅgáwú ókaṅ » (L'énonciateur adopte une voix grave, le corps immobile, les bras posés sur les cuisses en position de repos).
4. Bòr bá yádzée bááwú álúmánété àbwín, bə Fùlàsì báá fə bəṅgáwú àbwín (De ses deux mains, l'énonciateur fait deux fois un geste pour signifier le nombre important de morts d'abord côté villageois, puis côté français). Vədəé bə Ndzámán bəndziwú, àmú bəndzi yén mbim Ndzámán mbóó (L'énonciateur lève l'index de la main droite à la hauteur de sa tête pour indiquer que pas un seul cadavre allemand n'a été retrouvé au cours de cette bataille).

---

<sup>1</sup> Onomatopée qui traduit le bruit des coups de feu.

<sup>2</sup> Variante de *òkáj záj* « espace séparant deux villages ». Il est symbolique chez les Fang du Gabon, car c'est le lieu de nombreux événements naturels et surnaturels.

## La légende de la bataille de Mimbeng, par Ndong Allogho.

1. Quelqu'un raconte [qu'il était une fois au village, alors qu'] un homme sortit de la maison très tôt le matin pour uriner (*L'énonciateur gestualise l'action d'uriner*), il aperçut de nombreux soldats : quarante [soldats] camerounais, encadrés par [cinq soldats] allemands (*L'énonciateur se penche brusquement en avant, le regard fixé vers moi*). [Puis, ils disparurent soudainement quelques temps après, et l'homme ne les vit plus]. [Surpris, il se demanda] : « Où sont les personnes que je viens d'apercevoir ? » (*L'énonciateur garde le torse immobile, et adopte un visage interrogateur*). Or, [ces soldats] allemands et camerounais se dissimulèrent dans la forêt, [attendant patiemment l'arrivée des troupes françaises à Mimbeng] (*L'énonciateur baisse le ton de la voix, ralentit le débit de la narration, se penche légèrement vers la droite en posant son bras droit sur la cuisse*).
2. Dès que les Français arrivèrent au village, juste au niveau de la montagne de Mimbeng (*L'énonciateur lève la main droite et tend l'index vers la droite pour indiquer la montagne de Mimbeng*), les Allemands et les Camerounais, dissimulés depuis peu dans la forêt, sortirent [pour les attaquer]. Ils tirèrent des coups de feu sur [les troupes françaises]<sup>1</sup> (*L'énonciateur mime le bruit des détonations, en claquant simultanément et successivement à trois reprises les doigts de ses mains*).
3. Le chef des troupes françaises, assis sur un cheval, reçut une balle mortelle. C'est depuis cet événement tragique qu'un proverbe fang dit : « On ne traverse pas l'espace qui sépare deux village sans avoir préalablement pris un repas, au risque de mourir comme le commandant français » (*L'énonciateur adopte une voix grave, le corps immobile, les bras posés sur les cuisses en position de repos*).
4. Le village perdit plusieurs de ses fils au cours de cette bataille. Les Français également perdirent plusieurs hommes (De ses deux mains, l'énonciateur fait deux fois un geste pour signifier le nombre important de morts d'abord côté villageois, puis côté français). Mais ce ne fut pas le cas des Allemands, car on ne retrouva aucun cadavre allemand (*L'énonciateur lève l'index de la main droite à la hauteur de sa tête pour indiquer que pas un seul cadavre allemand n'a été retrouvé au cours de cette bataille*).

---

<sup>1</sup> Littéralement « ils leur tirèrent les fusils au corps ».

5. Edéngábó náá éyòṅ àlúmán émànaṅ, biém àné bá casques, m̀̀ngé yè ndzé, éngám b̀̀ndzámán (L'énonciateur poursuit la narration d'un geste des deux mains qui indique qu'aucun matériel militaire des soldats allemands n'a été retrouvé après la bataille)<sup>1</sup>. V̀̀dè éngám bá F̀̀l̀̀s̀̀í, b̀̀ngáyén biém àné bá casques, m̀̀ mbim mí b̀̀t, b̀̀ munitions, b̀̀ matériaux (De ses deux mains, l'énonciateur mime la forme de chaque type d'objet cité). V̀̀dè b̀̀ndz̀̀í bià b̀̀ àlè éyòṅ bá ngáz̀̀ b̀̀ ̀̀ndz̀̀óṅ (L'énonciateur trace une ligne horizontale dans le vide pour indiquer la route de la Nationale).
6. Yáfé náá, é *rappor*t capitaine àṅgáníṅ, b̀̀t b̀̀ndz̀̀í ṅè yábbé, àmú àdzó été náá, b̀̀ndziki kómán álúmánété, édé b̀̀ngá yí'í b̀̀ dá (*Rires et murmures dans le public*). Adzó fá été ná, b̀̀ Ndzámán b̀̀ngáwú ábwín, àt̀̀'̀ ná b̀̀ndz̀̀í yén mbim Ndzámán mbóó (*L'énonciateur fait le même geste de lever l'index de sa main droite vers le haut pour indiquer que pas un seul soldat allemand n'a été retrouvé mort*). Kiéé ! Z̀̀mínéé ! (*Réaction d'un membre du public et murmure dans l'assistance*). Edé biésíli á dzé ná : « Biéwúndzé été ? » (*L'énonciateur mime une personne adressant une interrogation à Dieu, et le public réagit pour exprimer sa déception*). Vraiment ! (*Réaction du public*).
7. Amú kálár té àdzó fá véé náá, m̀̀t̀̀áṅ émié míngáwú étám, àt̀̀'̀ ná b̀̀ṅ b̀̀ yá dzéé bááfé b̀̀ngá bíréwú álúmánété. Mbié dzám ! (*Réaction du public*). Abwì b̀̀ṅ b̀̀sísá bá yádzéé báámán wú álúmán été bé ndz̀̀í b̀̀ recensés (*L'énonciateur fait un geste brusque de son index pour indiquer l'absence de recensement*). Báván tsié v̀̀dí ntsimésòṅ níin, àné b̀̀t bá t̀̀ étám éb́ b̀̀ngáwú (*L'énonciateur, après s'être adossé sur son fauteuil, observe une longue pause*). Abwi bá *tirailleurs* mié wú fáá, ẁ̀yén été : bá Moussa b̀̀ Efua Nkoghe b̀̀sísá b̀̀té.

---

<sup>1</sup> Ce geste de l'informateur veut dire rien à signaler. Selon l'énonciateur, on ne retrouva aucun équipement militaire, attestant de la mort d'un allemand, après la bataille de Mimbeng.

5. C'est pourquoi après les combats, les objets tels les casques, les armes à feu etc., du côté allemand (L'énonciateur poursuit la narration d'un geste des deux mains qui indique qu'aucun matériel militaire des soldats allemands n'a été retrouvé après la bataille)<sup>1</sup>. Or, du côté français, on retrouva plusieurs choses comme les casques, les cadavres [de soldats], les munitions, les matériaux (De ses deux mains, l'énonciateur mime la forme de chaque type d'objet cité). Cependant, [les autorités de l'administration coloniale française] ne les gardèrent pas lorsqu'ils tracèrent la route [de la Nationale (Libreville-Oyem)] (L'énonciateur trace une ligne horizontale dans le vide pour indiquer la route de la Nationale).
6. Par ailleurs, le rapport rédigé par le capitaine français survivant<sup>2</sup> [à cette bataille] ne trouva pas l'assentiment de tous, car, il dit dans ce rapport qu'ils (les Français) ne s'étaient pas [suffisamment] préparés pour cette bataille, c'est pourquoi ils l'avaient perdue (*Rires et murmures dans le public*). Il y ajoute que les Allemands étaient morts nombreux, alors qu'on n'avait retrouvé aucun cadavre allemand (*L'énonciateur fait le même geste de lever l'index de sa main droite vers le haut pour indiquer que pas un seul soldat allemand n'a été retrouvé mort*). Quel mensonge ! (*Réaction d'un membre du public et murmure dans l'assistance*). C'est pourquoi au village nous nous demandions toujours: « Qu'est-ce que nous avons à y voir dans ce conflit ?<sup>3</sup> » (*L'énonciateur mime une personne adressant une interrogation à Dieu, et le public réagit pour exprimer sa déception*). Vraiment ! (*Réaction du public*).
7. Parce que ce même rapport dit que seuls les Blancs avaient trouvé la mort, or de nombreux fils du village aussi avaient trouvé la mort. Une mauvaise chose ! (*Réaction d'un membre du public*). Plusieurs des enfants du village, retrouvés morts à cette bataille, n'avaient pas été recensés (*L'énonciateur fait un geste brusque de son index pour indiquer l'absence de recensement*). On ne parlait que des soldats qui reposent au cimetière du village<sup>4</sup>, comme si eux seuls avaient trouvés la mort lors de la bataille (*L'énonciateur, après s'être adossé sur son fauteuil, observe une longue pause*). Plusieurs tirailleurs aussi avaient trouvés la mort, tu pourras [sur les stèles du cimetière du village] trouver [des noms comme] : Moussa, Efa Nkoghe, etc.

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Il s'agit du capitaine Trouilh, l'un des rares rescapés français de la bataille de Mimbeng.

<sup>3</sup> Littéralement « on meurt quoi dedans ? ».

<sup>4</sup> Littéralement « on ne parle que du cimetière là-bas ».

8. Wàyèm náá, éyòn wáké ntsimésòṅ (L'énonciateur lève légèrement sa main gauche, la tend vers la gauche pour indiquer le cimetière), bə plaques<sup>1</sup> bádžəṅ bən. Eṅà àbó vé náá, émòt wé, áákáá ááwùlù dzéé ésiṅ véé (L'énonciateur hésite, cherche le nom du village qu'il évoque en se grattant légèrement la tête avec l'index et le majeur de sa main droite), étùn Minvoul,<sup>2</sup> àné àyén plaque tá éndé mòrèziṅ véé.
9. Ané mò'òr té àdzó ṅá náá : « Émò'òr wòm à mbé mwán bízimà à mbáá ébót bəṅgámànəwú *Mimbeng wén* ». « ṅàné mángáwók dá məná : ããã<sup>3</sup> ? (L'énonciateur se penche brusquement vers l'avant et écarquille les yeux pour exprimer l'étonnement). ṅíná : «Fááné wáwók ané (Les mains vers le haut, l'énonciateur lève les bras à la hauteur de la poitrine et tend les mains en direction de l'auditoire). Məṅgáké náá màkəyén ntsiməsòṅ (Les bras posés sur ses cuisses, l'énonciateur se penche vers ma direction en me fixant), àyádá'á áná, məṅgəyén plaque àt'ó éntsilà éwùlà éməwòm. Məná : heh ! Mákí mám éémá ! (De plusieurs gestes successifs, l'énonciateur mime la surprise de la personne qu'il évoque), àyábò nvéṅ, məbəm twá'á plaque. Ané fá'á màtwá'á plaque tə. Məzəl ṅéá en souvenir (L'énonciateur mime le geste de ramener la plaque)».
10. Plaque nfé ààdzəṅ bənə fé véé (L'énonciateur, d'un air interrogateur, pose l'index de sa main gauche sur la bouche). Soit un Malien ṅə̀ kì un Burkinabé àt'ò Akébé- Plaine,<sup>4</sup> bə̀bən mosquée, éṅá bábò teinture véé, áádzó mə véè náá : « Mə wáyén éwùlà ésiéwòm plaque ntsiməsòṅ Mimbeng. Ané màṅóṅ ṅá » (L'énonciateur, de la main droite, fait le geste de prendre la plaque).
11. At'ò t'ò vè náá, ébóṅ bé yádzéébéṅgáwú álumánté, wáyén été : bə porteurs báwùlù bəbá'á bé munitions, bəbá'á məṅgè, bəbá'á bwán bínóṅ (L'énonciateur, des deux mains, mime successivement la forme de chaque type d'objets cité). Məm məsísəməté məmbé məsílí bə porteurs ná bəbá'á mə (L'énonciateur mime l'action de soulever, en balançant les mains vers les épaules). Oyéná ná écolonne ábò bə kilomètres bəniín, ṅá bə́tán (L'énonciateur, pour indiquer chaque nombre de kilomètres, fait successivement deux gestes de la main droite), àmbé éwùlù ótəṅ, àmú ndzóṅ óómbə àné éyən dzi. Ambé yá mbwatrá, yə bə yə̀, yə bərə bílé ézízəṅ ndzóṅ, ásisəté (L'énonciateur mime successivement la forme de chacun des types de sol évoqué).

<sup>1</sup> Ce mot est utilisé en français par l'énonciateur pour désigner une stèle.

<sup>2</sup> Minvoul est une localité du Gabon, chef-lieu du département du Haut-Ntem, situé à l'extrême nord du Gabon dans la province du Woleu-Ntem.

<sup>3</sup> Interjection marquant l'étonnement.

<sup>4</sup> Quartier de la capitale Libreville.



8. Tu sais si tu vas au cimetière [du village] (*L'énonciateur lève légèrement sa main gauche, la tend vers la gauche pour indiquer le cimetière*), tu remarqueras qu'il y a des stèles qui manquent. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'un de nos parents se rendit dans un village (*L'énonciateur hésite, cherche le nom du village qu'il évoque en se grattant légèrement la tête avec l'index et le majeur de sa main droite*), non loin de Minvoul<sup>1</sup>, il retrouva, dans la maison d'un villageois, l'une des stèles manquantes du cimetière de Mimbeng.
9. Ce villageois lui raconta : « L'un des miens, qui avait été soldat, faisait partie de ceux qui était mort là-bas à Mimbeng ». Ce parent à nous raconta que grand fut son étonnement à l'écoute de ce propos. Ce villageois ajouta : « Comme tu l'entends<sup>2</sup>. J'allais visiter le cimetière. A ma grande surprise<sup>3</sup>, j'aperçu une stèle sur laquelle était marqué le nom d'un de mes parents. Je cria d'étonnement : heh ! Ça c'est un parent à moi<sup>4</sup> ! Il vaut mieux que je prenne cette stèle. C'est comme ça que je [la pris]. Je l'emportai [en guise] de souvenir ».
10. Une autre stèle aussi fait l'objet de recherche (*L'énonciateur, d'un air interrogateur, pose l'index de sa main gauche sur la bouche*). Un ressortissant de nationalité malienne ou de nationalité burkinabé, résidant le quartier Akébé-Plaine<sup>5</sup>, près de la mosquée, là où on fait la teinture, me dit un jour : « J'ai vu [inscrit], sur une stèle, [au cimetière] de Mimbeng, le nom de mon père. C'est comme ça que je la récupérai » (*L'énonciateur, de la main droite, fait le geste de prendre la stèle*).
11. Il faut aussi savoir que<sup>6</sup> parmi les jeunes du village morts au cours de cette bataille, il y avait des porteurs se déplaçant avec des munitions, des armes, et des petits lits portables (*L'énonciateur, des deux mains, mime successivement la forme de chaque type d'objets cités*). [Le transport de] tout cet arsenal de guerre nécessitait des porteurs (*L'énonciateur mime l'action de soulever, en balançant les mains vers les épaules*). Tu vois qu'une colonne effectuant quatre à cinq kilomètres (*L'énonciateur, pour indiquer chaque nombre de kilomètres, fait successivement deux gestes de la main droite*) ne pouvait que marcher lentement, car les routes n'étaient pas aussi praticables qu'aujourd'hui. Il y avait de la boue, des ravins, des gros morceaux de bois au milieu de la route, etc (*L'énonciateur mime successivement la forme de chacun des types de sol évoqué*).

---

<sup>1</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « comme tu entends comme ça ». Façon de confirmer l'authenticité des propos.

<sup>3</sup> Littéralement « voulant regarder comme ça ».

<sup>4</sup> Littéralement « ça c'est mon sang ».

<sup>5</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>6</sup> Littéralement « il est seulement assis que ».

12. Edámbádéébé ná bòt bámbá kì sigàn, àmú bòt bámbáyén àné miésó óyáááp (*L'énonciateur mime une personne voyant venir de très loin des étrangers*), bəŋgásùm wónán ná : « Bòt ébálé bəŋgàzuāŋ ! Bòt ébálé bá ŋgàzuāŋ ! ŋkómrán ! » (*L'énonciateur mime une personne qui alerte les villageois*). Bəŋàbòm kí ŋkúú ná bákàt bòt bá yá dzéé fuén. (*L'énonciateur fait le geste de taper le tam-tam*).
13. Edá dáábó náá, éyŋ àlúmán été dáásùm ésí míntánán, àné bé Ndzámán bákóró Oyem<sup>1</sup> ná bázù tábé *Mitzic*<sup>2</sup>, évúm nìè ómbá bá yèè bə Fùlasi. Eyóŋ báküá dzéé *Mimbeng*, àné bəŋgáyám náá bə Fùlasi bəŋgàzùan, àné bəŋgásób náá báyan bé.
14. Ndzi déŋgásóŋ àlúmán été ? Wàyè̀m ná bə Fùlasi bəŋgádzímlé àlúmán yè bə *Prusses*<sup>3</sup> en mille huit cent soixante-dix, àbətè bəndà'ádzímlé álúmánté. Ané bá Fùlasi bádzímlé *Alsace*<sup>4</sup> yè *la Lorraine*<sup>5</sup>, bə Ndzámán bəŋjóné.
15. Yóŋté nàné *Conférence de Berlin*<sup>6</sup> àŋgámán, àné bá Ndzámán bawók ábé náá bééndzí ŋŋ ábwí bífú bísí bəŋgákàbàn yè másí má v'ú en *Afrique*. Bé Ndzámán bəŋgàdàn kúm *l'entrée de la méditerranée*, amú vúm té ómbáá édidéé èbàn. Məsí míntánán másísá (*Des deux mains, l'énonciateur fait un geste pour désigner la totalité*) məŋgákúm bə̀lè éfúsi véé, dan dan étùn *Afrique*, évúm *benclaves espagnols* yèè bá Fùlasi bámbá, *au Maroc* víén (*L'énonciateur fait un geste de la main droite pour désigner le lieu qu'il évoque*), évúm bábò bə *sardines en boîte* bá, étùn *l'île de Ceuta*<sup>7</sup> (*L'énonciateur essaie de se souvenir du nom exact du lieu dont il parle*).

---

<sup>1</sup> Ville du Gabon, chef-lieu de la province du Woleu-Ntem et chef-lieu du département du Woleu.

<sup>2</sup> Ville du Gabon situé dans la province du Woleu-Ntem, chef-lieu du département de l'Okano.

<sup>3</sup> La Prusse est un Etat européen formé en 1701 et intégré en 1871 à l'Empire allemand. Il disparaît en 1918 lorsque l'Allemagne devient une république.

<sup>4</sup> Région de l'est de la France, annexée par l'Allemagne lors de la guerre franco-prussienne de 1870.

<sup>5</sup> Région du nord-est de la France, annexée par l'Allemagne lors de la guerre-franco prussienne de 1870.

<sup>6</sup> Conférence diplomatique (1884-1885) entre pays européens qui marqua l'organisation pour le partage de l'Afrique

<sup>7</sup> Ville autonome d'Espagne.

12. C'est pourquoi les villageois ne pouvaient être surpris [par une arrivée des étrangers], car ils pouvaient les voir venir de loin (*L'énonciateur mime une personne voyant venir de très loin des étrangers*), et commencer à crier : « Les gens sont en train d'arriver ! les gens sont en train d'arriver! préparons-nous [à les recevoir] ! » (*L'énonciateur mime une personne qui alerte les villageois*). Et [les lanceurs d'alerte]<sup>1</sup> pouvaient commencer à battre le tambour pour l'annoncer au village (*L'énonciateur fait le geste de taper le tam-tam*).
13. En fait, quand la Première Guerre Mondiale débuta en Europe<sup>2</sup>, les Allemands quittèrent Oyem<sup>3</sup> pour se positionner à Mitzic<sup>4</sup>, au niveau de la frontière avec les Français. Arrivés au village de Mimbeng, ils surent que les Français approchaient, alors ils se dissimulèrent [dans la forêt] pour les attendre.
14. [Mais] qu'est-ce qui fut à l'origine de cette bataille ? Tu sais que la France avait perdu la guerre contre la Prusse<sup>5</sup> en mille huit cent soixante-dix. C'est ainsi que les Français avaient perdu l'Alsace<sup>6</sup> et la Lorraine<sup>7</sup> au profit de l'Allemagne.
15. Après la Conférence de Berlin<sup>8</sup>, l'Allemagne avait été déçu de n'avoir pas pu obtenir plus de territoires que prévus en Afrique, [contrairement à la France]. Les Allemands avaient voulu surtout l'entrée de la méditerranée, car c'était une zone stratégique.<sup>9</sup> Tous les pays occidentaux<sup>10</sup> (*Des deux mains, l'énonciateur fait un geste pour désigner la totalité*) avaient souhaité avoir une portion de terre à cet endroit, surtout du côté de l'Afrique, au niveau où se trouvait les enclaves espagnoles et françaises, vers le Maroc là-bas (*L'énonciateur fait un geste de la main droite pour désigner le lieu qu'il évoque*), là où sont fabriquées les sardines en boîte, vers l'île de Ceuta<sup>11</sup> (*L'énonciateur essaie de se souvenir du nom exact du lieu dont il parle*).

---

<sup>1</sup> Il y avait par le passé dans la plupart des villages en Afrique des lanceurs d'alerte. Lorsque des étrangers arrivaient dans un village, ces derniers battaient le tambour d'une certaine façon pour l'annoncer au village. Ceci permettait aux villageois de se préparer à les (les étrangers) recevoir.

<sup>2</sup> Littéralement au pays des Blancs.

<sup>3</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>4</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>6</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>7</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>8</sup> Voir la note 6 du texte en fang.

<sup>9</sup> Littéralement « car c'était une zone très importante ».

<sup>10</sup> Littéralement « tous les pays des Blancs ».

<sup>11</sup> Voir la note 7 du texte en fang.

16. Ànà bá Ndzámán bàdzó ná bázù sùnnj sí vúmté, ànà básóú bà *bateaux de guerre* ná bázù dùrù bá Fùlàsì vúm té (*De la main droite, l'énonciateur fait le geste d'arracher*). Édè bà Fùlàsì bəngádzó náá : « Bà Ndzámán bá né fá bié bərá yít áná. Ayá bə mvén, bíbámán yəmə wórán yəè bá » (*Des deux mains, l'énonciateur fait le geste de rassembler*). Édè wàyén bá Fùlàsì bá bírè kò bà Ndzámán wónj, anvál wənj té, àmú bà Ndzámán bəngándòmlé bá. (*Rire du public*). Édè wàyén Mitterand<sup>1</sup> àngádzó náá bá bámán bə *alliance*, édè bəngàbò *Maastricht*.
17. Ànà bá Fùlàsì bálíg bá Ndzámán bəjənj nfáá Congo français<sup>2</sup> yəè nord Gabon. Jìè ómbə wé kóró Cocobeach<sup>3</sup>, yə ká kù á Mvadi<sup>4</sup> (L'énonciateur trace une ligne oblique imaginaire dans le vide à l'aide de l'index de sa main droite, pour indiquer la frontière). Kə̀rə ná ókù Mitzic, édzéé bálé ná Nkwala<sup>5</sup>, jìè tè ómbə wélòt bə kilomètres bətán ézáj Oyem yə Mitzic (Des deux mains, l'énonciateur fait un geste deux fois de suite pour indiquer le milieu) évúm bábò scierie báléé Minko Mimbè<sup>6</sup>, ósú véé ànà (L'énonciateur me regarde pour s'assurer que je reconnais le lieu dont il parle, avant de poursuivre la narration), éjə̀ niè bá Ndzámán yə̀ bə̀ Fùlàsì ómbə véé.
18. Édəngábó náá, bə̀ Ndzámán bákórə Oyem ná bázù évúm niè ómbə ná bázù móm bá Fùlàsì. Bə̀ Fùlàsì báá bákóró Mitzic ná bádzónáá bázù bə̀rá jə̀nj éfúsí débá Oyem (*L'énonciateur fait deux geste successifs pour mimer le déplacement de chaque troupe*). Ànà bázù túbán Mimbeng, f'ó və̀ tómtəm<sup>7</sup> (*L'énonciateur fait un geste culturellement populaire pour désigner un problème d'une forte gravité. Ce qui amuse l'auditoire*).

---

<sup>1</sup> Président de la République française du 21 mai 1981 au 17 mai 1995.

<sup>2</sup> Le Congo français était une colonie composée de l'actuel Gabon et de la République du Congo de 1882 à 1906, puis uniquement de l'actuel République du Congo. La capitale était Libreville jusqu'en 1904, puis Brazzaville.

<sup>3</sup> Ville du Gabon, chef-lieu du département de la Noya dans l'Estuaire.

<sup>4</sup> Village de la province de l'Ogooué-Ivindo.

<sup>5</sup> Village des environs de Mitzic.

<sup>6</sup> Ancienne bourgade proche de Mimbeng.

<sup>7</sup> Idéophone traduisant une rencontre soudaine entre deux personnes ou plusieurs groupes de personnes.

16. C'est ainsi que les Allemands avaient décidé de récupérer ce territoire [appartenant à la France] ; et avaient amené des bateaux de guerre pour arracher ce territoire à la France (*De la main droite, l'énonciateur fait le geste d'arracher*). [Au vu de cela], les Français avaient dit : « Les Allemands peuvent nous infliger à nouveau une défaite. Au risque de cela, signons avec eux un accord »<sup>1</sup> » (*Des deux mains, l'énonciateur fait le geste de rassembler*). C'est pourquoi tu remarques que les Français craignent beaucoup les Allemands, ils les craignent énormément,<sup>2</sup> car les Allemands avaient pris le dessus sur eux (*Rire du public*). C'est la raison pour laquelle Mitterrand avait dit qu'il vaut mieux faire [avec l'Allemagne] une alliance, c'est pourquoi [les pays occidentaux signèrent les accords de Maastricht]<sup>3</sup>.
17. C'est ainsi que les Français avaient laissé les Allemands récupérer les territoires d'une partie du Congo français<sup>4</sup> et du nord du Gabon. La ligne de démarcation allait de Cocobeach<sup>5</sup>, jusqu'à Mvadi<sup>6</sup> (*L'énonciateur trace une ligne oblique imaginaire dans le vide à l'aide de l'index de sa main droite, pour indiquer la frontière*). Avant d'arriver à Mitzi, au village appelé Nkwala<sup>7</sup>, [où se trouvait la ligne de démarcation qui dépassait les dix kilomètres] entre Oyem et Mitzi (*Des deux mains, l'énonciateur fait un geste deux fois de suite pour indiquer le milieu*), au niveau de la scierie de Minko Mimbè<sup>8</sup>, juste devant (*L'énonciateur me regarde pour s'assurer que je reconnais le lieu dont il parle, avant de poursuivre la narration*), c'est là que se trouvait la ligne de démarcation entre les Français et les Allemands.
18. C'est ainsi que les Allemands décidèrent de quitter Oyem pour la ligne de démarcation de Mitzi, dans le but d'épier les Français, [tandis que de l'autre côté], les Français quittèrent Mitzi, en vue de reconquérir leur territoire Oyem, [aux mains des Allemands] (*L'énonciateur fait deux geste successifs pour mimer le déplacement de chaque troupe*). Ainsi [les deux groupes] se croisèrent à Mimbeng (*L'énonciateur fait un geste culturellement populaire pour désigner un problème d'une forte gravité. Ce qui amuse l'audiotire*).

---

<sup>1</sup> Littéralement « ...de nous entendre avec eux ».

<sup>2</sup> Littéralement « comme cette peur-là ».

<sup>3</sup> Traité fondateur de l'Union européenne autour de trois piliers : les Communautés européennes, la politique étrangère et de la sécurité commune, et la coopération policière et judiciaire en matière pénale.

<sup>4</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>6</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>7</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>8</sup> Voir la note 6 du texte en fang.

19. Vèdé, bèn Ndzámán bá mbé ábwín álòt bá Fùlàsí, béélòt fá bá mǎngǎé, àmú àbáté bèn Fùlàsí bá béki bàlǎ mìtràyát<sup>1</sup>(*L'énonciateur mime la forme de la mitrailleuse*). Vè déé àbátè bèn Ndzámàn bá mbélǎ mìtràyát, édé bǎngádǎn dá àlúmàn té.
20. Rescapé nfé jǎá àdzó náá àngákíí nfáá Bissok<sup>2</sup>, amú Mimbeng yè Bissok bádárán (*L'énonciateur fait un geste des deux mains pour dire face à face*). Adzó náá àngáwók bí dúj mǎngǎé másó énfáá Mimbeng (*D'un geste de la main gauche, l'énonciateur indique le côté de Mimbeng*). Vèdé kǎrè yèm zǎn yè bǎnǎ tǔgán ná bázú vwál ébòbòvò, ànǎ báván kòwǎj ná bá Ndzámán bá zá bèn bìn.
21. Ànǎ éyǎj àlúman émánǎj, bèn Fùlàsí báá *taxer* bié dè *collabo*<sup>3</sup>, ná bí vákùt ñkúú nǎ bié kàt bèn Ndzámán náá bǎngàzuán, àt'ò ná ñkúú wáyílí ná bèyǎj bá ñgàzuán bié ódzéé (*L'énonciateur ralentit le débit de la narration et adopte un air triste*).

*Ádzím bǎngádzím jǎj,  
ábòm bíngábòm ñkúú<sup>4</sup>  
Ádzím bǎngádzím jǎj,  
ábòm bíngábòm ñkúú (L'énonciateur chante ce passage en esquissant un léger  
sourire, et le public acquiesce).*

22. Édǎngávǎ náá éyǎj àlúmán éngámán, bèn Fùlàsí bǎngǎtsìn bòt bá yé adzéé ná bá vábòm ñkú éngám bá Ndzámán. At'ò náá bèn Ndzámán báá bǎngáyém náá ñkúú wí éjǎ wá yílí ànǎ, àmú àbètè bá ntóy yé bèn *Fang* (*D'un air consterné, l'énonciateur baisse le ton de la voix et entrecoupe la narration de plusieurs pauses*).

---

<sup>1</sup> Mitrailleuse.

<sup>2</sup> Canton de la province du Woleu-Ntem.

<sup>3</sup> Individu qui, durant la Seconde Guerre mondiale a aidé les soldats allemands dans leurs actions. Le terme peut désigner toute personne s'associant avec une idée ou un individu jugé néfaste. En utilisant ce terme, l'énonciateur veut traduire l'idée que l'administration coloniale française, après la bataille de Mimbeng, considéra les habitants de Mimbeng comme des traîtres s'étant associés avec les Allemands.

<sup>4</sup> *Ádzím bá ñgá dzím jǎj, ábòm bí ñgá bòm ñkúú*, littéralement « le fait qu'ils aient mal interprétés notre battement du tambour... », est un refrain que les plus jeunes à Mimbeng chantent souvent lors de réjouissances, et qui s'est largement répandu en pays fang.

19. Cependant, les Allemands furent plus nombreux que les Français [dans la région] ; et de surcroît, ils détenaient plus d'armes qu'eux<sup>1</sup>, car les Français, [en ce temps-là], ne possédaient pas encore de mitrailleuse (*L'énonciateur mime la forme de la mitrailleuse*), contrairement aux Allemands qui la possédaient déjà, c'est d'ailleurs pourquoi ils ont remporté cette bataille.
20. Un autre rescapé [français de cette bataille], dit être passé du côté [du village] Bissok<sup>2</sup>, car Mimbeng et Bissok sont face à face<sup>3</sup>(*L'énonciateur fait un geste des deux mains pour dire face à face*). Il dit avoir entendu des coups de feu provenir du côté de Mimbeng (*D'un geste de la main gauche, l'énonciateur indique le côté de Mimbeng*). Mais [ses compagnons et lui] ne surent quel chemin emprunter pour venir en renfort [à leurs partenaires d'armes se trouvant à Mimbeng], de peur qu'ils ne se fassent arrêter par les Allemands, [ils rebroussèrent chemin].
21. Après la bataille, les autorités françaises nous taxèrent de collabo<sup>4</sup>, [car ils dirent] que nous avions battu le tam-tam pour signaler aux Allemands leur arrivée [dans le village], alors que le tam-tam avait été battu pour signaler l'arrivée des étrangers au village (*L'énonciateur ralentit le débit de la narration et adopte un air triste*).
- Le fait qu'ils aient mal interprété,  
Notre battement du tam-tam,  
Le fait qu'ils aient mal interprété,  
Notre battement du tam-tam (L'énonciateur chante ce passage en esquissant un léger sourire, et le public acquiesce).*
22. C'est ce qui fit qu'après la bataille, les Français conclurent que nous avions battu le tam-tam en faveur des Allemands<sup>5</sup>. Or les Allemands avaient su que ce battement du tam-tam annonce l'arrivée des étrangers, parce qu'ils vivaient [déjà depuis peu] avec les Fang [dans la région] (*D'un air consterné, l'énonciateur baisse le ton de la voix et entrecoupe la narration de plusieurs pauses*).

---

<sup>1</sup> Littéralement « Ils avaient plus de fusils qu'eux ».

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Littéralement « Bissok et Mimbeng » se regardent.

<sup>4</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>5</sup> Littéralement « du côté » des Allemands.

23. Édè dáábò náá ò nè àlúmán éngámán, ngómán éngàbó déé kóró *Oyem* ná dázù ádzéé ná bá sùrú bié. Bòt bá yá ádzéé bá kè'èr sóm mákón, kèrè sóm éfirì, ngé dzámáá dzám dálàràn àlúmán. Amú ngé bá vá'álé wó yén òbèlè ngéé, ngé mákón, ngé dzámáá dzám dálàràn àlúmán (*L'énonciateur mime un militaire colonial avertissant, et me met dans le rôle d'un autochtone de Mimbeng averti*), fó'ó vè póó<sup>1</sup> bá bíí wá, bá wéé wó mímbók.
24. Édè wàyén yè zù kü ábɔŋ dí, bè Fùlasi bàázòm bié (*L'énonciateur, à l'aide de la tête et de l'index de sa main droite, fait un geste pour indiquer à quel point les autorités françaises ne les aiment pas jusqu'à ce jour*), édzám sísé dálàràn Mimbeng, bávíní bávók (*Après ces mots, l'énonciateur fait une longue pause qui a l'air de gêner le public*).
25. Vèdé bísé túgáyèm émòt àngábòm ñkúú (*L'énonciateur fait à nouveau une longue pause, l'air de réfléchir à ce qu'il va dire à la suite de la narration*), àmú émòt étám ángánìŋ àlúmánəté àdzó náá bəngáwók ñkúú wábòm fá'á vè étùn méwàlà məwóm zambwéé, ànéfé məŋgè məŋgásím, édéngávə náá bát'ór mím̀bim yè ébót bəngádzúk (*L'énonciateur adopte une voix calme et posée*).
26. Àbèrà fá b̀ náá, bíngáb̀ yò mwán kálát vè, éyón bíngáb̀ centenaire yálúmán yã quatorze, mbòrà défilé bízímá àmbá á Paris<sup>2</sup> quatorze juillet. Àné f'ór bié màn tsílí ambassade yè á Fàlà kàlár<sup>3</sup> té, náá bòt bá yá bákúm zú yén quatorze juillet á Paris, báb̀ centenaire àlúmán yã quatorze. Àné for bié màn tsílí kálár té, àné ambassadeur àáyèm biè yàlàn.Ékálár àngálóm bié, báátsìlì kálár té éte náá : « *sont invités les soixante-dix pays bəngáb̀ guerre mondiale en mille-neuf-cent-quatre-vingt-quatorze* ». ñàné bíngáwók dá, bíngàvə náá bííkáb̀ fát á Paris, àné bíngámán fáákòmàn náá bíékə á Fàlá (*L'énonciateur, de la main droite, fait le geste de se déplacer*).

---

<sup>1</sup> Action d'arrêter quelqu'un ou quelque chose.

<sup>2</sup> Capitale politique de France.

<sup>3</sup> [r] est parfois une variante phonétique de /t/ final devant la consonne initiale /t/ du terme suivant.



23. C'est cela qui fit que quand la bataille prit fin, l'administration coloniale pris l'habitude de quitter le [le poste d'Oyem], pour venir nous infliger des punitions au village<sup>1</sup>. Les villageois étaient interdits, [par l'administration coloniale], d'acheter les armes, les munitions, ni rien de semblable. Car, s'il te surprenait avec un fusil, des munitions, ou quelque chose de semblable (*L'énonciateur mime un militaire colonial avertissant, et me met dans le rôle d'un autochtone de Mimbeng averti*), tu te faisais arrêter tout de suite, [et] on te jetait en prison.
24. C'est pourquoi jusqu'à ce jour encore, les Français ne nous apprécient pas (L'énonciateur, à l'aide de la tête et de l'index de sa main droite, fait un geste pour indiquer à quel point les autorités françaises ne les aiment pas jusqu'à ce jour), ils détestent parler de tout ce qui à trait à Mimbeng<sup>2</sup> (Après ces mots, l'énonciateur fait une longue pause qui à l'air de gêner le public).
25. Mais on ne peut connaître avec exactitude l'identité de celui qui battit le tam-tam (*L'énonciateur fait à nouveau une longue pause, l'air de réfléchir à ce qu'il va dire à la suite de la narration*), car, le seul qui survécut à cette bataille dit qu'ils avaient entendu le bruit du tam-tam seulement aux environs de dix-sept heures, puis les affrontements avaient cessé<sup>3</sup>, ce qui avait permis aux uns et autres de ramasser les cadavres et les blessés (*L'énonciateur adopte une voix calme et posée*).
26. Aussi<sup>4</sup>, nous avons adressé un jour une petite lettre [aux autorités françaises] lors du centenaire de la guerre de quatorze, alors qu'un grand défilé militaire était prévu à Paris<sup>5</sup> [à cet effet] le quatorze juillet. C'est comme ça que nous avons rédigé cette lettre [à l'ambassade de France au Gabon], pour leur faire part de ce que les habitants de Mimbeng souhaitent aller assister à la célébration du quatorze juillet à Paris, vu qu'on y célèbre le centenaire de la guerre de quatorze. C'est ainsi que nous l'avons rédigée, et l'ambassadeur nous a donné une réponse favorable. Dans la lettre qu'il nous a adressée, l'ambassadeur a écrit : « Sont invités, les soixante-dix pays ayant pris part à la guerre mondiale de mille-neuf-cent-quatre-vingt-quatorze ». Quand nous l'avons appris, nous avons commencé à nous réjouir de ce que nous irions à la célébration du centenaire de la Première Guerre mondiale à Paris, et nous avons commencé à nous préparer (*L'énonciateur, de la main droite, fait le geste de se déplacer*).

---

<sup>1</sup> L'énonciateur s'inclut dans la narration.

<sup>2</sup> Littéralement « tout ce qui est lié à Mimbeng, ils n'aiment pas entendre ».

<sup>3</sup> Littéralement « puis les fusils cessèrent ».

<sup>4</sup> Littéralement « il fait encore que ». Pour signifier un autre fait qui sera raconté dans le même récit.

<sup>5</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

27. Ané bingá tàrè yágán náá *éprouvée président àngádzó ná bá bójú musée, àné émót bəngákàè mwán ná àlòṅ musée, àvàn lóṅ ná məndé (L'énonciateur mime un homme surpris, et réactions multiples de dépit de la part du public)*. Fó'ó ná míné wók áná, fó'ó vənə mákán àná (*Les bras posés sur les cuisses, les épaules légèrement arrondies, l'énonciateur adopte un visage sérieux comme pour rassurer l'auditoire de la véracité de ses propos*). Mòté mbóó mbóó (*L'énonciateur lève l'index de la main droite pour désigner qu'il s'agit de la même personne*) éṅàṅgávə náá àyòm bójú bá yá dzéé bá tá'á kə yén *quatorze juillet* á Fálá. Asùm dábò bòt yé, àsùm dábò bòt ndzé ? (*Réaction d'un membre du public*).
28. Amú àngábó náá, ékálàt biéé màn tsilì (*L'énonciateur, de la main droite, fait le geste d'écrire*) ànəàyéṅ ná, yóṅté àvánkédzò ṅgómán náá : « Bójú bəyə Mimbeng bəvətsilì kàlàt náá, bádzó náá, báákúm kì və'à *quatorze juillet*, báákúm kì və'árlé wók wók dzám yé *centenaire* yə *quatorze juillet*, àmú bənə éṅgám bé Nzámán ». Kiéé, àtə̀rə̀zəm ! yə éṅə mbóó éné àná ? Asùm dāvəvé bòt ndzé ? (*Réaction d'un membre de l'assistance*). Səə wádzó dá véé àná fíaṅ (*Réaction d'un autre membre du public*). Emién wén ! (*Réaction d'un autre membre de l'assistance*). Fó'ó vənə míné wók áná ! fó'ó vənə mákán mínə àná ! (*L'énonciateur fait un geste de la tête et esquisse un sourire exprimant le dépit*). ṅàṅá míntəṅán míṅgəyìèn só bəṅgəwók dá, àné bəṅgádzó náá báá bə̀ràkífə só, éṅəfó'ó dzámte éṅgəwú ntúk néé, yə zú küü émúú.
29. Éṅə f'ór éyóṅ míntəṅán míṅgəsúgán só díín, éyóṅ bəsəṅ náá béezú yén míntsíməsòṅ bòt bá vá màn wú, mòté àṅgəvən wók òsuan, kááfə yəm ánvalvé àné bə náá ádzò míntəṅán náá ámáná dzí mwán (*L'énonciateur éclate de rire*). Osuan áá wí, òsuan. (*Réaction du public*). Abímté <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Littéralement « à ce niveau ». Cette expression chez les conteurs fang veut dire « c'est tout ce que je peux vous dire » ou « c'est tout ce que je sais ».

27. Cependant, nous avons commencé à remarquer d'abord que la promesse du président [de la république], selon laquelle on devait construire un musée à Mimbeng n'avait pas été réalisée, car celui à qui les fonds avaient été donnés pour la construction du musée, en avait profité pour construire ses propres maisons (*L'énonciateur mime un homme surpris, et réactions multiples de dépit de la part du public*). Comme vous l'entendez ! comme je vous raconte (*Les bras posés sur les cuisses, les épaules légèrement arrondies, l'énonciateur adopte un visage sérieux comme pour rassurer l'auditoire de la véracité de ses propos*)! C'est encore le même (*L'énonciateur lève l'index de la main droite pour désigner qu'il s'agit de la même personne*) qui a fait que les natifs du village ne puissent pas aller assister [à la célébration du quatorze juillet] en France. La méchanceté vous donne quoi ? la jalousie vous apporte quoi de bon ? (*Réactions d'un membre du public*).
28. Car ce qui s'est passé c'est qu'il avait vu la lettre que nous avions rédigée à l'ambassadeur de France au Gabon<sup>1</sup> (*L'énonciateur, de la main droite, fait le geste d'écrire*) ; il l'avait récupérée, et il était plutôt allé rapporter aux autorités :« Les ressortissants de Mimbeng ont écrit, dans cette lettre, qu'ils ne veulent pas célébrer le quatorze juillet ; il ne veulent rien entendre au sujet du centenaire du quatorze juillet et de la Première Guerre mondiale, car ils ont soutenu l'Allemagne ». Mon Dieu ! quelle sorcellerie !<sup>2</sup>les hommes trouvent quoi de bon dans la méchanceté ?<sup>3</sup> (*Réaction d'un membre de l'assistance*). Ce n'est pas ce que tu dis en blaguant<sup>4</sup>(*Réaction d'un autre membre du public*). Tant pis pour lui !<sup>5</sup>(*Réaction d'un autre membre de l'assistance*). Comme vous l'entendez ! comme je vous le raconte (*L'énonciateur fait un geste de la tête et esquisse un sourire exprimant le dépit*) ! Quand les Blancs (les Français) qui devaient se rendre au village ont entendu cela, ils ne sont plus arrivés ; c'est ainsi que cette affaire a définitivement pris fin, jusqu'à ce jour.
29. Lors de la dernière visite des Blancs (les Français), quand ils sont venus pour la visite du cimetière, cet homme a eu la honte de sa vie, car il ne savait plus comment dire aux Blancs qu'il avait dilapidé les fonds [destinés à la construction du musée] (*L'énonciateur éclate de rire*). Quelle honte !(*Réaction du public*)<sup>6</sup>. C'est tout ce que je peux te dire !<sup>7</sup>

---

<sup>1</sup> Littéralement « parce qu'il avait fait que la lettre qu'on finit d'écrire, il la vit ».

<sup>2</sup> Littéralement « la sorcellerie est-elle ainsi ? ».

<sup>3</sup> Littéralement « la méchanceté donne quoi aux hommes ? ».

<sup>4</sup> Expression courante pour corroborer les propos d'interlocuteur.

<sup>5</sup> Littéralement « lui-même là-bas ».

<sup>6</sup> Littéralement « voici la honte, la honte ».

<sup>7</sup> Littéralement « c'est tout ».

### Nláj bídíy mǎngèè ókáj par Ndong Allogho.

1. Aàbò náá, èkúná kíkírí, étún mǎwàlà mǎtán yè ómós, ñámòt Olam Ngomo èéká lárán ébó bén bábén : Bibang bi Olam yè Ella Owone, èsìkòlò Nkolabona (L'énonciateur débute la narration avec un ton solennel, doublé d'un débit lent).
2. Azú kù évúm ntsímásòñ ónǎ, bǎngǎwók mǎngéé mábán tuiñ tuiñ tuiñ (L'énonciateur gestualise le bruit des coups de feu, en claquant successivement à trois reprises les doigts de ses deux mains). ñànǎ bój bǎngǎwók mǎngéé mábám ókàñzán, bǎngǎdzéñ náá bátúp (L'énonciateur accélère le débit et mime une personne en situation de panique). Ánǎ ñámòt Olám ñgom àdzó bój náá : « Míñítà'átúp, míné kò ndzé wòñ ? dzàm dááyè míné bò, má Olam Ngomo mǎnǎ vǎ » (L'énonciateur mime l'ancien Olam Ngomo s'adressant aux enfants avec un ton et des gestes rassurants). Ndè àbǎtè áñgǎdzímýákówóñ (Rire de l'énonciateur et du public). Amvál wóñté. Angǎf'óàn kíkíkíkíkíkí<sup>1</sup> (L'énonciateur mime l'ancien Olam Ngomo frissonnant de peur, ce qui amuse l'auditoire). Vǎdǎé, kǎrè kúm yǎlǎré bój náá áñgǎkǎwóñ. Yè ñámòr àlǎré bój náá á ñgà kòyòñ ? (D'un air moqueur, l'énonciateur interroge le public). Kàà (répond le public). Ndzééfá ? míné dzóó fè yè ? kámíné yèm ná énáki ?
3. Àné bój bázú ñǎè kù órúú (*Des deux mains et d'un mouvement brusque du corps, l'énonciateur fait le geste d'embrasser*). ñámòt òlám ñgòmò á ñgá fúnán bǎñǎñèè. Anǎ àsílí náá : « Mǎngéé mábǎrǎ bám vá mǎkúlú vé àlúmán ébǎmǎmǎn ? » (*L'énonciateur pose la question en me regardant*). Mǎngéé má'á mǎtóó vǎ ábíí ná tuiñ, tuiñ, tuiñ, (*L'énonciateur mime une personne qui tire les coups de feu*) àyǎ béé nfáá máyóm tuiñ, tuiñ, tuiñ (*L'énonciateur en se penchant légèrement vers la droite mime le bruit des détonations en claquant les mains de la main droite*) àyǎ béé nfáá máyéé tuiñ, tuiñ, tuiñ (*Il fait le même geste cette fois-ci avec les doigts de la main gauche et en se penchant légèrement vers la gauche*). « Àkà édzàm dí dǎmǎn òdǎn ? » (*L'énonciateur mime l'expression du visage interrogateur de l'ancien Olam*).

---

<sup>1</sup> Idéophone indiquant le bruit du corps d'un homme qui tremble.

## La légende des crépitements d'armes par Ndong Allogho.

1. Ce qui se passa, c'est qu'un matin, aux environs de dix heures, l'ancien [du village] Olam Ngomo accompagna ses deux fils Bibang bi Ndong et Ella Owone, à l'école primaire de Nkolabona (*L'énonciateur débute la narration avec un ton solennel, doublé d'un débit lent*).
2. Arrivés au niveau du cimetière [du village], ils entendirent des coups de feu (*L'énonciateur gestualise le bruit des coups de feu, en claquant successivement à trois reprises les doigts de ses deux mains*). Quand les enfants entendirent les coups de feu, ils voulurent prendre la fuite (*L'énonciateur accélère le débit et mime une personne en situation de panique*). C'est ainsi que l'ancien Olam Ngomo dit aux enfants : « Ne fuyez pas, de quoi avez-vous peur ? rien [de mal] ne va vous arriver, moi Olame Ngomo je suis là » (*L'énonciateur mime l'ancien Olam Ngomo s'adressant aux enfants avec un ton et des gestes rassurants*). Or en réalité il le disait pour cacher sa peur (*Rire de l'énonciateur et du public*). Car lui-même fut pris de peur. D'ailleurs, il fut tellement pris de peur<sup>1</sup> que son corps se mit à trembler (*L'énonciateur mime l'ancien Olam Ngomo frissonnant de peur, ce qui amuse l'auditoire*). Mais il n'était pas question pour lui de l'exprimer en présence des enfants. Un adulte exprime-t-il sa peur en présence des enfants ? (*D'un air moqueur, l'énonciateur interroge le public*). Non (*répond le public*). Et alors <sup>2</sup>? Pourquoi vous moquez-vous de lui <sup>3</sup>? Vous savez bien [qu'il est interdit d'exprimer sa peur devant les enfants].
3. C'est ainsi que les enfants se réfugièrent sous ses bras<sup>4</sup> (*Des deux mains et d'un mouvement brusque du corps, l'énonciateur fait le geste d'embrasser*). Le corps d'Olam Ngomo [ne cessa] de trembler de peur. Puis il se demanda : « D'où peuvent encore bien provenir ses coups de feu, sachant qu'il y a longtemps de cela que la bataille [de Mimbeng] a pris fin ? » (*L'énonciateur pose la question en se regardant*). Pendant ce temps, les coups de feu continuèrent de retentir (*L'énonciateur mime une personne qui tire les coups de feu*), et il entendit le crépitements d'armes venant du côté gauche (*L'énonciateur en se penchant légèrement vers la droite mime le bruit des détonations en claquant les mains de la main droite*) et du côté droit (*Il fait le même geste cette fois-ci avec les doigts de la main gauche et en se penchant légèrement vers la gauche*) : « Cette histoire finit quand-est-ce ? », [se demanda-t-il] (*L'énonciateur mime l'expression du visage interrogateur de l'ancien Olam*).

---

<sup>1</sup> Littéralement « cette qualité de peur là ».

<sup>2</sup> Littéralement « quoi encore ? ».

<sup>3</sup> Littéralement « vous dites maintenant quoi ? ».

<sup>4</sup> Littéralement « les enfants vinrent tomber sur corps ».

4. ɲàné fó'ó mǎŋgǎé mǎŋgámàn bām, ɲámòt òlám èndzí bǎràyàn dzámǎdzám (*De l'index de la main droite, l'énonciateur fait un geste habituel dans la communication courante pour dire « non »*), àné áádzó bǎŋ náá :«ɲkǎn àvóó, àbǎŋ áfé déébá bǎrà bǎ » (*L'énonciation accélère le débit de sa voix et, des deux mains, fait le geste de fuir*). Ané àtsíní ósú yè bǎŋ (*L'énonciateur de la main droite, fait le geste de poursuivre la marche*).
5. Vǎdé, ávé dzámte ébó, éntó mímbú, yè zúkü émúú, bǎndzí dǎ bǎráwók (*L'énonciateur ralentit le débit et pose le ton de sa voix*). Ató'ó tó'ó vè náá, báákígán òkǎŋ étám ǎlú (*D'une voix posée, l'énonciateur s'adresse à moi*). Abím té.

4. Quand les coups-de feu cessèrent, l'ancien du village Olam Ngome ne perdit plus de temps<sup>1</sup>*(De l'index de la main droite, l'énonciateur fait un geste habituel dans la communication courante pour dire « non »)*, et dit aux enfants: « Dépêchons-nous de partir d'ci, avant que ne survienne un autre incident » *(L'énonciation accélère le débit de sa voix et, des deux mains, fait le geste de fuir)*. Puis, ils poursuivirent la route *(L'énonciateur de la main droite, fait le geste de poursuivre la marche)*.
5. Mais cet évènement remonte, [et] jusqu'à ce jour, on n'a plus jamais entendu [de tels coup de feu] *(L'énonciateur ralentit le débit et pose le ton de sa voix)*. Cependant, il est interdit de traverser seul la nuit, le chemin qui sépare deux villages *(D'une voix posée, l'énonciateur s'adresse à moi)*. C'est tout [ce que je peux dire].

---

<sup>1</sup> Littéralement « il n'a plus attendu rien à rien ».

## Nláj bordelles de campagne par Ndong Allogho François.

1. Nláj bordelles de campagne óné náá, éyónj roi Louis<sup>1</sup> ákáá náá àkè jònj Jérusalem,<sup>2</sup> aux mains des impies arabes, bádzó náá bə putes bəmbə nsámá wén été. Eɲà t'óú saint ètám. Aɲgábó dé náá àvəbə bízímà ènəm, náá bəyém ká lúmán (*Rire dans l'assistance*). Akà, jàné ótúgyá vé náá mbəmbà bə bíníngá bə tɔb mə nfəj, ndzíné məbrá bə náá mətá'á bélé nguù ná mákè lúmán ? (*Intervention d'un membre du public, et rire du reste de l'assistance*). Ngué éjə bət'óú bə béé bəbò néé, vè biè básísé bí jiyà bízímà bíkè lúmán (*Intervention d'un autre membre du public, et rire de l'assistance*).
2. Eɲá'ábó véé náá, éyónj bə Fùlasi bə káálúmán en Indochine<sup>3</sup>, nsámá wóbá été, báákéé cinq cent mille hommes. Àné bəmàn kəè bə putes nsámá wóbá été. Eɲàt'ò véé náá, bəwók bə jüü ó zən zən, bééwók mbəj náá bəkə lúmán (*Tout en souriant, l'énonciateur, d'un mouvement du corps, mime un acte sexuel*). Àlúmánté dáábò mímbú áwóm.
3. Eyónj bəkúāj Indochine, àmvál éwùlà bə náá bábə ébòbò v'óú bəjgənuāj məyók, àné bəmàn lóm bə putes bəté bídzíná bə communistes.<sup>4</sup>Nté bə maquisards<sup>5</sup> bəmbə béébò məlúk yə bə putes, bə Fùlasi báá bəjgəníí bídzíná, ámwán, mwán, mwán<sup>6</sup> (*D'une voix très basse, doublée d'un débit lent, l'énonciateur, à l'aide de ses deux mains, mime une personne marchant lentement*), fó'óvə tchúk<sup>7</sup> (*l'énonciateur gestualise l'acte de poignarder*). Bəjgəwí bə communistes yə bə baïlloettes.

---

<sup>1</sup> L'énonciateur fait peut-être référence à Louis le Pieux, roi de France de 814 à 840, fils de Charlemagne.

<sup>2</sup> Ville d'Israël tenant une place centrale dans les religions juives, chrétiennes, et musulmanes.

<sup>3</sup> Péninsule d'Asie du Sud-est situé entre la Chine et l'Inde.

<sup>4</sup> L'énonciateur fait référence ici aux soldats communistes ayant combattu en Indochine.

<sup>5</sup> Résistant. Personne qui s'est opposée à l'occupation allemande en France pendant la Seconde Guerre mondiale, entre 1940 et 1945. Par extension, le terme désigne un rebelle. Un combattant d'un groupe armé qui oppose une résistance à un envahisseur.

<sup>6</sup> Idéophone traduisant les pas d'une personne marchant lentement et sans bruit.

<sup>7</sup> Onomatopée qui traduit un objet que l'on enfonce dans le corps d'un homme.



### La légende des bordelles de campagne par Ndong Allogho.

1. Le récit des bordelles de campagne raconte que quand le roi Louis <sup>1</sup> alla reconquérir Jérusalem<sup>2</sup> aux mains des impies arabes, ses troupes étaient constituées de femmes de mauvaise vie. Il y était le seul saint. Il avait emmené ses femmes dans ses troupes pour que les soldats se détendent avec elles, et soient motivés à aller combattre (*Rire dans l'assistance*). Il est clair que si à mes côtés tu mets de belles femmes, qu'est-ce qui peut encore m'empêcher d'être motivé à aller combattre ? (*Intervention d'un membre du public, et rire du reste de l'assistance*). S'il pouvait en être ainsi tout le temps, on serait tous aller combattre dans l'armée<sup>3</sup> (*Intervention d'un autre membre du public, et rire de l'assistance*).
2. Ainsi, quand les Français allèrent faire la guerre en Indochine<sup>4</sup>, dans leur corps expéditionnaire, ils emmenèrent cinq cent mille hommes. En plus de ces hommes, des prostituées. Les soldats, le long du chemin [en direction d'Indochine], se faisaient plaisir avec ses prostituées<sup>5</sup> (*Tout en souriant, l'énonciateur, d'un mouvement du corps, mime un acte sexuel*), heureux d'aller combattre. [La guerre qu'ils allèrent mener dura plusieurs années].
3. Une fois, alors qu'ils étaient déjà en Indochine, et partageaient un verre avec d'autres soldats<sup>6</sup>, [les soldats français] envoyèrent les prostituées [de leur troupe] dans les dortoirs des soldats communistes<sup>7</sup>. Pendant que les maquisards<sup>8</sup> se faisaient plaisir avec les prostituées,<sup>9</sup> les soldats français profitèrent de l'occasion pour entrer discrètement dans leurs dortoirs (*D'une voix très basse, doublée d'un débit lent, l'énonciateur, à l'aide de ses deux mains, mime une personne marchant lentement*), et les éliminer [un à un] (*l'énonciateur gestualise l'acte de poignarder*). Ils les éliminèrent munis de baïonnettes.

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Littéralement « si eux être faire ils font font ainsi, mais nous tous on est entré dans l'armée, on va combattre »

<sup>4</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>5</sup> Littéralement « les soldats français écoutaient leur corps le long du chemin ».

<sup>6</sup> Littéralement « comme il se fait souvent avec les autres qu'ils sont en train de boire l'alcool ».

<sup>7</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>8</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>9</sup> Littéralement « pendant que les maquisards faisaient les mariages avec les putes ».

4. ɲàné báwí wó néé, bámán fè yèm tsi ásisá, mòt ǎ mòt (*L'énonciateur se frotte les mains pour indiquer l'idée que personne n'a été vu*) kǎkì yèm édzám éválót. Át'ú vènáá, òmós, éyɔŋ bəŋgàléé yá bízímà ná báýám ŋgá bəné véé (*De la main droite, l'énonciateur fait le geste d'appeler*), ndzùè bə *communistes* àmvóó náá : « àkà ! ébót báamáá vá bá, bəmáná kə vé ? Bòt bádzán, bákə vé ? » (*L'énonciateur mime l'air surpris du chef des communistes*). Ndè bə Fùlasi bəbəmáá bəmanéwí ókuá.
5. ɲàné *commandant en chef* bá Fùlasi à ŋgáyén náá ádzó bá *bordelles* dáwùlù, ɲíná : « Mìnéé, áyá bə nvɛŋ, mánànə s'ú má bá *putes* básísá bəné á *Paris*, ébá básə mínéyén, bianəbə, lómánəbə vá, bəné bié èbàn » (*L'énonciateur mime le commandant en chef, et met l'ensemble de l'assistance dans le rôle des soldats français*). Ébót bəné á *Paris*, bəŋgàlóm bá *putes Indochine*, bəŋgàlóm, bəŋgàlóm, bəŋgàlóm (*L'énonciateur, de sa main droite, fait à trois fois succesivement, le geste d'envoyer*).
6. Éyɔŋ b'Américains bəŋgáwók dé, àné báwók ábé, àné bádzó bá Fùlasi náá : « Sìmrán ! édzám mié bó véé álé déésíkì mbəŋ, àkà ! mínəyèm lóm bá *bordelles* yé bákə mínə vwál álúmán ? àkwò<sup>1</sup> ! yə mínéǎŋ wók ósuán ? » (*L'énonciateur mime une personne en colère faisant des remontrances, et met l'assistance dans le rôle des soldats français*). Bəfùlasi bəná : « Biébís ! » (*L'énonciateur mime une personne qui méprise les conseils de son interlocuteur*).

---

<sup>1</sup> Àkà ; àkwó sont deux interjections qui expriment le dépit, la déception. Les deux peuvent être utilisés successivement ou peuvent alterner dans un énoncé pour exprimer la même chose.

4. Après avoir éliminé un soldat, ils nettoyaient tout sur leur passage, sans laisser de traces (*L'énonciateur se frotte les mains pour indiquer l'idée que personne n'a été vu*). Le lendemain, au moment de faire l'appel pour s'assurer de la présence de tous (*De la main droite, l'énonciateur fait le geste d'appeler*), le chef des soldats communistes, [constatant l'absence de certains de ses soldats] s'étonnait: « Que se passe-t-il ? où sont les absents ? ou sont-ils partis ? » (*L'énonciateur mime l'air surpris du chef des communistes*). Or, les Français les avaient éliminés depuis longtemps.
5. Quand le commandant en chef des troupes françaises vit que cette stratégie était efficace, il dit : « Désormais<sup>1</sup>, faites venir ici [en Indochine] toutes les femmes de mauvaise vie qui réside à Paris ! toutes celles que vous verrez, attrapez-les, envoyez-les-moi ! elles nous sont utiles ! » (*L'énonciateur mime le commandant en chef, et met l'ensemble de l'assistance dans le rôle des soldats français*). L'armée présente à Paris fit embarquer [dans un avion] de nombreuses prostituées en direction de l'Indochine<sup>2</sup> (*L'énonciateur, de sa main droite, fait à trois fois successivement, le geste d'envoyer*).
6. Quand les Américains apprirent cela, ils s'indignèrent et dirent aux Français : « Arrêtez ! ce que vous faites n'est pas bien ! quand même ! comment pouvez-vous vous servir des prostituées pour aller combattre en Indochine ? n'avez-vous pas honte ? » (*L'énonciateur mime une personne en colère faisant des remontrances, et met l'assistance dans le rôle des soldats français*). Les Français leur rétorquèrent : « Cela nous est égal ! » (*L'énonciateur mime une personne qui méprise les conseils de son interlocuteur*).

---

<sup>1</sup> Littéralement « faux ».

<sup>2</sup> Littéralement « les gens qui étaient à Paris, envoyèrent les putes en Indochine, ils envoyèrent, ils envoyèrent, ils envoyèrent ».

7. Èṅṅbó vée náá, en soixante-quinze, éyóṅ b'Américains bákáá saṅlé bá Fùlàsí en Indochine, bə maquisards communistes bəṅgàndòmlé bá krí krí krí krí krí krí<sup>1</sup> (Des deux mains, l'énonciateur mime la domination d'un combattant sur un autre). Éyóṅ báyénáá náá bə maquisards bəṅgàbíríyé bəndaà'álé, àné bəṅgádzó náá : « ébòt Louis, éyóṅ bəṅgákè lúmán à Jérusalem, ṅàné bəṅgákèè bə putes, àné bəṅgádəṅ álúmán, Eéyóṅ bə Fùlàsí báátárá kè lúmán indochine ḡèè bié, báákéé bə putes, àné bádəṅ álúmán, àḡé bə nḡéṅ, bə communistes bənéfə bié yít áná, bíbámán kèè bə bordelles béeé Indochine » (Eclats de rire dans toute l'assistance). Àné bəṅgákéé bə bordelles bəbá Indochine.
8. Éyòṅ bə Fùlàsí báyén ná náá b'Américains bááfə bákáá bə *bordelles Indochine*, àné bádzó bá náá : « Àkà ! səmíné míṅgádzó bié vá náá édzám bíṅgábó désə mbəṅ, àmú bíṅgákèè bə *bordelles Indochine* ? Ātáyé bəṅgáyénáá mínévá ḡè bə *bordelles Indochine* ? » (L'énonciateur mime une personne surprise de l'attitude de ses interlocuteurs, et met le public dans le rôle des soldats américains). Àné b'Américains báḡàlàn bə Fùlàsí náá : « Édəṅ ? kóránè bié ómís ! (L'énonciateur mime une personne qui méprise les propos de son interlocuteur, et l'assistance éclate de rire).
9. Oyénáá vée náá mərəsísə ànè èbàn ésí ṅí. Endəndèè énábé, vədəéé éyóṅ áküa náá àlúmán éntó, bəndəndéé bəntó èbàn. Aàvèè.

---

<sup>1</sup> Idéophone pour la domination d'une armée sur une autre en période de conflit.

7. C'est ainsi qu'en soixante-quinze, quand les Américains remplacèrent les Français en Indochine, ils se firent malmener par les maquisards communistes. Quand [les Américains] sentirent que les maquisards leur posaient trop de problèmes (*Des deux mains, l'énonciateur mime la domination d'un combattant sur un autre*), ils dirent : « Les hommes de Louis, quand ils sont allés combattre à Jérusalem, ils ont emmené avec eux les prostituées, et ils ont gagné la guerre. Les Français, quand ils sont allés combattre en Indochine, ils ont emmené avec eux les prostituées, et ils ont aussi gagné la guerre. Au risque de perdre cette guerre contre les communistes, nous allons également adopter la même stratégie » (*Eclats de rire dans toute l'assistance*). C'est ainsi que les Américains firent venir en Indochine les femmes de mauvaise vie de leur pays.
8. Quand les Français constatèrent que les Américains font exactement comme eux, ils leur dirent: « Vraiment ! N'est-ce pas que vous nous faisiez le reproche [la dernière fois] que ce que nous avons fait, [à savoir emmener les prostituées en Indochine], n'était pas une bonne chose ? Pourquoi faites-vous alors la même chose ? » (*L'énonciateur mime une personne surprise de l'attitude de ses interlocuteurs, et met le public dans le rôle des soldats américains*). Les Américains leur répondirent : « Et alors ? foutez-nous la paix !<sup>1</sup> » (*L'énonciateur mime une personne qui méprise les propos de son interlocuteur, et l'assistance éclate de rire*).
9. Tu vois que tout le monde est important sur cette terre. La prostitution est une mauvaise chose, mais en tant de guerre<sup>2</sup>, les prostituées deviennent utiles. C'est tout<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Littéralement « quittez-nous aux yeux ».

<sup>2</sup> Littéralement « mais lorsqu'il est arrivé que la guerre est déjà ».

<sup>3</sup> Littéralement « à ce niveau ».

## Nláj SIDA<sup>1</sup> par Ndong Allogho.

1. Nláj SIDA wóóngábó éyòñ SIDA à ngábò ngùù *Mimbeng* vá, yè sí bá *Fang* sísí (*De ses deux mains, l'énonciateur fait un geste qui suggère l'ensemble ou la totalité*). Bè tàrè bəngááyəmrè náá Zám éjǎálóm ókwán té náá à sourou bòr bá yá sí àkál ébírán dábá.
2. Bè tár bákàñlé náá éyòñ mǐntánǎn mǐngákè á ngwán été (*L'énonciateur pointe l'index de sa main droite vers le haut pour désigner la lune*), àné bááyén dzómté wén. Báá bǎnè mǎfə̀k. Ané bəngáyám fáá jə̀ bìn (*L'énonciateur esquisse un léger sourire*), ané básòò jə̀ vá, bá kál jə̀á *labo*<sup>2</sup>. Ndè Zám éjǎǎáàngǎvǎ náá mǐntánǎn mí ká á ngwán été, bá kàyén édzóm émbá wén.
3. Éyòñ bəzùà wó vá, dzómté éngà ndà'álé bá *laboratoire* été wén : « Àkà ! Édzóm dí, bí bəñ dá yé vǎ ? zǎ dzám ébòà ésòbré ànà ? » (*L'énonciateur mime une personne agacée par un problème*). Anǎndá'álé bá wén grǐgrǐgrǐgrǐ<sup>3</sup> (*L'énonciateur mime une bagarre*). Ané àbwel bá *laboratoire* été wén (*L'énonciateur fait un geste qui suggère l'éclatement en claquant brusquement les doigts de ses deux mains*). Anǎfwìn, ángà fwìn, ángà fwìn (*De ses deux mains, l'énonciateur fait le geste de se multiplier*), yè ká kù ángámàn mǐnán *Etat-Unis*<sup>4</sup> sísí (*En écartant progressivement les mains à plat, l'énonciateur fait le geste de se répandre partout*).
4. Éyòñ bə scientifiques bəngáyén náá dzómté éngǎdzímýá bə ndǎglé wén, àné bálóm jə̀ en Afrique vá (*De sa main gauche, l'énonciateur fait le geste de balancer quelque chose pour s'en débarrasser définitivement*), édè wàyén bié bíngàwúá dá vá. Nèè.

---

<sup>1</sup> Le syndrome d'immunodéficience acquise, plus connu sous son acronyme sida, est un ensemble de symptômes consécutifs à la destruction de cellules du système immunitaire par le virus de l'immunodéficience humaine (VIH). Le sida est le dernier stade de l'infection du VIH, lorsque l'immunodépression est sévère. Il conduit à la mort par suite de maladies opportunistes auxquelles il donne lieu. La propagation de ce virus dans le monde a donné lieu à des légendes de toutes sortes dans plusieurs contrées, notamment en Afrique.

<sup>2</sup> Diminutif de laboratoire.

<sup>3</sup> Imitation du bruit d'une lutte ou d'un combat entre plusieurs personnes.

<sup>4</sup> Pays transcontinental dont la majorité du territoire se situe en Amérique du nord. Les Etats-unis ont la structure politique d'une république constitutionnelle et d'un Etat fédéral à régime présidentiel, composé de cinquante Etats.

## Le récit du SIDA<sup>1</sup> par Ndong Allogho

1. Le récit du SIDA commença [à se propager] du temps où le SIDA faisait encore ravage à Mimbeng ici et dans tout le pays fang (*De ses deux mains, l'énonciateur fait un geste qui suggère l'ensemble ou la totalité*). Nos pères disaient que c'est Dieu qui avait envoyé cette maladie [sur la terre] pour punir les hommes du désordre [qu'ils faisaient sur terre]<sup>2</sup>.
2. Nos pères racontaient que quand les Blancs allèrent dans la lune (*L'énonciateur pointe l'index de sa main droite vers le haut pour désigner la lune*), ils virent ce virus là-bas<sup>3</sup>. Rusés de leur état, les Blancs le neutralisèrent (*L'énonciateur esquisse un léger sourire*), l'amènèrent [sur terre] et l'entraînèrent dans un laboratoire. [Or], c'est Dieu qui avait fait en sorte que les Blancs aillent dans la lune, pour aller voir ce qu'il y avait.
3. Quand ils vinrent avec [ce virus sur terre], [celui-ci commença] à les embêter au laboratoire là-bas : « Vraiment ! que [faire de ce virus, se demandèrent-ils] ? comment une chose peut être aussi embêtante ? <sup>4</sup> » (*L'énonciateur mime une personne agacée par un problème*). Pendant un bon moment, ce virus leur posa pas mal de difficultés (*L'énonciateur mime une bagarre*). [Jusqu'à ce qu'un jour], il s'échappa du laboratoire<sup>5</sup> (*L'énonciateur fait un geste qui suggère l'éclatement en claquant brusquement les doigts de ses deux mains*). Il se propagea progressivement (*De ses deux mains, l'énonciateur fait le geste de se multiplier*), et se répandit dans tous les Etats-Unis<sup>6</sup> (*En écartant progressivement les mains à plat, l'énonciateur fait le geste de se répandre partout*).
4. Quand les scientifiques virent que [ce virus] troublait davantage leur quiétude [là-bas en Europe], ils l'envoyèrent ici [sur le continent africain] (*De sa main gauche, l'énonciateur fait le geste de balancer quelque chose pour s'en débarrasser définitivement*). Depuis, c'est nous qui en faisons les frais<sup>7</sup>. C'est cela [le récit du SIDA].

---

<sup>1</sup> Voir la note 100 du texte en fang.

<sup>2</sup> Il est question ici du désordre sexuel : débauche, proxénétisme, prostitution etc.

<sup>3</sup> L'énonciateur désigne ainsi le virus du SIDA.

<sup>4</sup> Littéralement « quelle chose a déjà fait démanger autant ? ».

<sup>5</sup> Littéralement « c'est comme ça qu'il se cassa d'eux laboratoire dedans là-bas ».

<sup>6</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>7</sup> Littéralement « c'est nous qui sommes en train d'en mourir ici ».

### Νιλήη ηκô γά *Mimbeng* par Eneme Ossa.

1. Edzám dálàràη ηκô γά Mimbeng dáénánáá, ésíkínáá bíηγάγέν, ηγáκίνα bíμβά, mà màκàn fá, amvál bátàr báá bíηγάκán bié (L'énonciateur se frotte les mains le visage baissé, l'air de chercher quelque chose avant de reprendre la narration).
2. Μίνέγàm náá, é *goudron* ní àndàksó vers les années soixante-dix. Εηά bíηγάsùm κά biékúl mís véé, bátàr bédzó bié náá ηκô γά *Mimbeng* ó ηè àbé. Εηàτ'ó véé náá, béébò ndzón *Oyem*- Βάγók<sup>1</sup>, έγóη μίνέγàm náá μίνέ γιèη κìì évúm bíηγάλúmán álé, μίνέγàn óμός. ηλànά dix-huit heures àκún, mòr áá mòr àbèrà κì κún, ηγá áκίγán vúmté. Εηά μίνέ *garer* véé, γè ébá bá *garer Nkut*.
3. Ambé náá, έγóη μίνέζúkίγán véé àηά ààlú, áηά òμός, fáávè ηκut ηκut (*Les membres de l'assistance acquiescent de la tête*). Abáné mòr à tél wò ósú à deux mètres, òmbákí ηέά γέν. Ambé náá báκèbáyén bísìηgàη biékè biéwùlù vúmté àlú àlú. Εγòη wáyìr bèbèn ηκóó, wàwók bòr báκèbáwónán μίηκòò été. Wáyèm náá vúmté óηè μìηκô γà bè γèè. Bíηgâwòk fávànά bóη báκèbáwónán γè áκéβákòb été étéwén, àmú μìnsìnsìm μίμβά ábwí véé. Edè wáyén èκì kàà lòt vúmté ààlú, ηγá mátwá kààdzobrè véé.

---

<sup>1</sup> Libreville en fang.



### Le récit de la montagne de Mimbeng par Eneme Ossa.

1. Au sujet du récit de la montagne de Mimbeng, il ne s'agit pas de ce que nous avons vu, ou à ce dont nous avons pris part, mais je raconte ici ce que nous racontaient autrefois nos aïeux (*L'énonciateur se frotte les mains le visage baissé, l'air de chercher quelque chose avant de reprendre la narration*).
2. Comme vous le savez, [on bituma la route de la Nationale] autour des années soixante-dix. C'est à cette période que nous commençons à prendre conscience [de certaines choses], [alors même que] nos parents nous enseignaient [déjà] que la montagne de Mimbeng est dangereuse. En ce temps-là, si vous saviez que vous devriez traverser [dans la nuit] la zone où se déroula la bataille [de Mimbeng], vous étiez obligé d'attendre le lendemain. Dix-huit heures arrivées, plus personne ne sortait, plus personne ne passait à cet endroit. Les véhicules garaient à Mimbeng ou au village de Nkut.
3. Quand vous arriviez [au niveau de la montagne de Mimbeng], de nuit comme de jour, [vous n'aperceviez que] la brume<sup>1</sup> (*Les membres de l'assistance acquiescent de la tête*). A tel point que même si quelqu'un se plaçait à deux mètres de distance de vous, vous ne le voyiez pas. [Par contre], à certaines heures de la nuit, on apercevait des fantômes. Quand tu te rapprochais de la montagne de Mimbeng, tu entendais des cris d'hommes dans la montagne. Tu sais [qu'à l'entrée de Mimbeng] il y a des montagnes et des ravins. A cet endroit, on entendait des gens crier et bavarder à l'intérieur de la montagne, car il y avait beaucoup de fantômes. C'est pourquoi il y était interdit de passer ou de garer son véhicule.

---

<sup>1</sup> Littéralement « c'était que lorsque vous venez traverser là, comme la journée, comme la nuit, seulement la brume la brume ».

### Νιάη κύνέρé par Eneme Ossa.

1. Eyòη àlùmán γέ *Mimbeng* éngábó, bòr bá γέ μέέ bá mbé bá bál κύνέρé. Κύνέρé ànè òηγúm ónuán. Onùan té óbélé ásigì ónó, vè àkób náá kòkòkòkòkòkòkò<sup>1</sup>. ηένé κύνερτέ ékóbýáη, bòr bémántúp mí mbíí, bήηgàkè mэфàn été, bééyèm náà bìzìmà bíηgàzuannη. Wàyèm náa mòr áásè évá kúm kè álúmán. Adzó bá Fùlàsí γέ bè Ndzámán bázùbá bì bòr ó μέέ dí, zá ηááné ná émwán áyèkèwù ? (*L'énonciateur écarquille les yeux en grimaçant, ce qui fait rire l'assistance*).
2. Eηάábó véέ náá éκύνέρè àmbé *Mimbeng*, bήηgámàn kòm γέ bìloá óηúú, γèè mèndzím, γè mèbìàn, ná éηάábó náá ààkál dzéé. Bήηgàkè ηé tál ézèn ηκίέη. Éηàηgáámòmèrè bè Ndzámán γέ bè Fùlàsí véέ. Eηààmbé véέ náá, ηàné báwók kòkòkòkò, báγèm náá àbé ékuà ókó, bìzìmà bìsìèñàγan, bòr vè mímbíí. Antó'ó náá, bìñìηgá bétúp ólü, bèfám báá bétúp ólü (*L'énonciateur étend les bras vers la droite, puis vers la gauche*). Mòrásísé vè mbíí ηó mэфàn été.
3. Eηààbónéέ náá éyòη bìzìmà bìé zùkü ódzéé, fó'ó vè miaaannηη<sup>2</sup>, dzéé dzéé, bòr bémànátúp mэфàn été kèrè fè γén móτ. Eyóη bábèràtsín ósú, évúm bábèrà ké küη, dzééτέ, κύνέρτέ éηgàbèràkób kókókókókókó, déékédáyélé (*L'énonciateur mime un oiseau au vol*). ηàné áákákü dzéé nfé, áηgàkààkób éékááyélé. Eηébémbé bééké bátél κύνέρé té néέ.

---

<sup>1</sup> Onomatopée traduisant le cris d'un perroquet.

<sup>2</sup> Idéophone qui traduit l'absence de personnes.

## Le récit du perroquet alerteur par Eneme Ossa.

1. Quand la bataille de Mimbeng se déroula, les habitants du village étaient en possession d'un perroquet. [Ce perroquet] était particulier. Il avait une crête à la tête, et il chantait kòkòkòkòkòkò<sup>1</sup>. A l'écoute de son cris, les villageois prenaient la fuite, car ils savaient que cela annonçait l'arrivée des armées [des Blancs dans le village].<sup>2</sup>Tu sais que tout le monde ne voulait pas aller combattre [dans les troupes militaires des Blancs]. Cette histoire que les Français et les Allemands recrutaient de force dans leurs armées jeunes ne trouvaient pas l'assentiment de tous, car, qui aurait accepté de laisser son fils aller mourir au front<sup>3</sup> (*L'énonciateur écarquille les yeux en grimaçant, ce qui fait rire l'assistance*).
2. C'est ainsi que le perroquet de Mimbeng avait été [mystiquement] préparé à l'aide des plantes sacrées, de l'eau, et des fétiches, pour qu'il assure la garde du village. On le plaça au sud [du village]. C'est de cet endroit qu'il épiait les [troupes françaises et allemandes]. Ainsi, quand [les villageois] entendaient son cris, ils savaient qu'ils étaient menacés par l'arrivée au village des soldats [français et allemands, [ et] tout le monde prenaient la fuite<sup>4</sup>. Les hommes et les femmes fuyaient chacun de leur côté (*L'énonciateur étend les bras vers la droite, puis vers la gauche*). Tous fuyaient en direction de la forêt<sup>5</sup>.
3. C'est ainsi que quand les soldats [français ou allemands] arrivaient au village, ils ne trouvaient personne,<sup>6</sup> [ car ] tout le monde avaient fui dans la brousse. Quand ils poursuivaient leur chemin [au village suivant], à leur arrivée, le perroquet de Mimbeng, au vol, alertait à nouveau [les habitants de ce village]. Ainsi, à chaque village [menacé par les troupes françaises ou allemandes], il alertait au vol (*L'énonciateur mime un oiseau au vol*). C'est de cette manière qu'il avait été préparé.

---

<sup>1</sup> Voir la note du 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « ils s'en vont dans la brousse en sachant que les militaires arrivent ».

<sup>3</sup> Littéralement « c'est l'enfant de qui qui ira mourir ? »

<sup>4</sup> Littéralement « les gens que les courses ».

<sup>5</sup> Littéralement « tout le monde que la course du serpent dans les forêts ».

<sup>6</sup> Littéralement « c'est ainsi que lorsque les soldats arrivaient au village, il n'y avait personne, le village le village ».

4. Emór nǎá àdzó náá : « Aàà ! ònuàn wááwázùwákób nǎé », báküè àtò'ò ábéé fáánè bá bííjé (*L'énonciateur mime l'arrestation d'un individu*), bámán nè bwaré bitó bízìmà, fá'ávè ngáá ómó, áké lúmán. Nànéfó'ó báküè mà áné métèl và áná, pòo, bá bíímá, fó'ó vákélúmán. Akéwú, ókéwú, ókèni, òyén fáámáá.

4. En revanche, le villageois qui, [assis au corps de garde], prenait à la légère le cris d'alerte du perroquet disant : « ah ! le chant de cet oiseau est banal », [les soldats français ou allemands] qui le trouvaient au corps de garde l'arrêtaient (*L'énonciateur mime l'arrestation d'un individu*), lui faisaient porter les vêtements de soldat, lui donnaient un fusil pour aller combattre. [Par exemple, comme je suis assis ici et maintenant chez moi, si les soldats français ou allemands me trouvaient ainsi, ils m'arrêteraient pour que j'aie à combattre [dans leurs rangs]. Si tu y trouvais la mort, c'était ta mal chance, mais si tu y revenais vivant c'était ta chance<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Littéralement « si tu vas mourir, tu vas mourir, si tu vas vivre, tu vas vivre ».

## Alúmán yá Mimbeng par Obaime Mengome.

1. Bítóó bóń, bètàré béékàn bié náá àlúmán yá *Mimbeng* émbé bé Ndzámán yè bè Fùlasi. ɲàné éńgábó nées, *Mimbeng* àmbé mòrà<sup>1</sup> dzée. Míńkòò *Mimbeng* àtòò náá éńí ókó, éńí ókó (*L'énonciateur étend sa main vers la gauche puis vers la droite*). Bè Fùlasi bátóó nfáá yá máyóm, bè Ndzámán báá nfáá yá máyéé (*L'énonciateur répète les mêmes gestes en tournant chaque main vers l'arrière*). Bè ńàbòrò bádzó náá àlúmánáté émbé ńgúú.
2. Eyón ɓàsùùm dá wén, ɓéńgàzùbásìgí méé, ɓéńgàzù básìgí méé, ɓéńgàzùbásìgí méé. Bè Ndzámán bátóó náá bázù básìgí bá kàkéé, ɓòr ɓámbábéékábáyén bá bá kàkéé. Ebá ɓámbá édídéé ábwín álòr bá Fùlasi, éðè wáyén bá *Fang* ɓáɓál ábwí bíyòlà bè Ndzámán. (*Les membres du public confirment en citant quelques noms et expressions fang d'origine allemande*).
3. Atóó fá náá ńkóó yá *Mimbeng* wébírée wí ɓòr véé, ná óbáré vúmté, ndzúk (*L'énonciateur s'adressant à moi*). Yàè fà náá, ébór ɓésá ɓéńgámànwú vè, àlúmán yá *Mimbeng*, ɓámbá ɓéńòń ɓòt véé (*L'énonciateur interrompt un moment la narration pour écouter le témoignage d'un membre du public qui confirme ses propos*). Yáá, ká ówógán? (*L'énonciateur s'adresse à moi*). Wàyè̀m náá évúm ɓór ɓéńávú nées, mìǹsìsim míwúlàńòń ɓot, à̀bwì ɓor dáádzán vúmté. Bízìmà bíńgádàn wú bí mbé éńgám bá Fùlasi.
4. Edzàm àfé máné dzó dálàrán àlúmán yá *Mimbeng*, éné náá, mbòrà éyen<sup>2</sup> émbé vúmté, mááyén dzó. Atò'ò náá éyòń wáká ɓáyók, wáyén étál, éyen té ét'ó óyàp yó. Mèsán məńgée məńgátùgàn dá kèrè kù. Mèsán məńgée másó ókó, émámásó ókó, mátúgàn dá étál kèrè kù (*L'énonciateur tend la main gauche puis la main droite en claquant les doigts de chaque main*). Amval élé té émbé tálá, ná mèsán məńgée mátúgàn dá kèrè kù, éðè bè *Fang* ɓéńgálúmán bá mbé kèrè náá məkòń mátúràn ɓé. Amúná bí mbé bí ɓál *byeri*<sup>3</sup> ókúá, édzə ńgáá vè náá bízìmà bítááwú mákóń.

---

<sup>1</sup> Variante de *mbòrà* « grand ».

<sup>2</sup> Grand arbre d'ésana, écorce rouge, bois dur jaune citron. Nom commercial : Movingui. Nom Galwa : ôgéminya (*Distémonanthus Benthamianus*). C'est un arbre sacré (comme l'òvèń) sous lequel demeurent les sorciers.

<sup>3</sup> Société secrète et initiatique masculine pratiquée par les Fang, Beti et Boulou. C'était assurément l'initiation la plus indispensable pour un jeune fang-beti-boulou.

## La bataille de Mimbeng par Obame Mengome.

1. [Alors] qu'on était [encore] enfants, [nos] pères nous racontaient que la bataille de Mimbeng opposa les Allemands aux Français. [Cette bataille] eut lieu du temps où Mimbeng était [encore] un immense village. Ses montagnes étaient encore situées de part et d'autre [du village] (*L'énonciateur étend sa main vers la gauche puis vers la droite*). Les Français arrivaient du côté droit [du village], tandis que les Allemands arrivaient du côté gauche (*L'énonciateur répète les mêmes gestes en tournant chaque main vers l'arrière*). Les Anciens racontaient que cette bataille fut rude.
2. Quand [la Première Guerre mondiale] débuta là-bas [en Europe], elle progressa [au fur et à mesure jusque] dans les villages [en Afrique]. [Entre temps, à Mimbeng, les soldats de l'administration coloniale allemande] se dissimulaient petit à petit dans les [plantations] de cacao. Les gens les apercevaient [souvent ici et là] dans les [plantations] de cacao. Ils étaient plus nombreux que les Français ; c'est la raison pour laquelle tu vois que les Fang disposent de plusieurs noms [d'origines] allemandes (*Les membres du public confirment en citant quelques noms et expressions fang d'origine allemande*).
3. Par ailleurs, la montagne de Mimbeng [en ce temps-là] causait la mort de beaucoup de personnes. La gravir n'était pas chose facile<sup>1</sup> (*L'énonciateur s'adressant à moi*). Voilà, tu as entendu ? Les esprits de ceux qui sont morts à la bataille de Mimbeng prenaient les gens à cet endroit (*L'énonciateur interrompt un moment la narration pour écouter le témoignage d'un membre du public qui confirme ses propos*). As-tu entendu ? (*L'énonciateur s'adresse à moi*). Tu sais que là où il y a eu des morts comme ça, les esprits prennent [souvent] les gens ; beaucoup de personnes furent ainsi portées disparues à cet endroit. Ce sont les soldats qui combattaient au côté des Français qui périrent le plus [au cours de cette bataille].
4. Ce que je peux encore te dire au sujet de la bataille de Mimbeng, c'est qu'il y avait [en ce temps-là] un arbre gigantesque qui surplombait le village, appelé éyen<sup>2</sup>. J'ai eu la chance de le voir. Quand tu te rendais à Libreville, tu pouvais l'apercevoir [au loin]. Cet arbre était très élevé. [Pendant la bataille], les projectiles des armes à feu le traversaient sans qu'il ne tombe (*L'énonciateur tend la main gauche puis la main droite en claquant les doigts de chaque main*). Les projectiles venant de tous les côtés le traversaient sans que celui-ci ne tombe. Ainsi, de la même manière que les projectiles traversaient l'arbre éyen sans que celui-ci ne tombe, c'est de la même manière que les guerriers fang étaient invulnérables face aux projectiles des armes à feu. Car jadis, on avait le byeri,<sup>3</sup> qui protégeait les guerriers contre tout projectile d'arme à feu.

---

<sup>1</sup> Littéralement « pour monter à cet endroit, difficile ».

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

5. Abáá ná náá òrání ólòrá *byeri*, àkòṅ ṅgèé kàà wònàm (*Les membres du public acquiescent de la tête*). òrání bábíí wò ṅgèé, àsén ṅgèé dákù ósí. Eṅá bá mbé bé bò dá òyàp mífàn été, ná mòr à mòr àta'ayén. Vèdèé òrání bá *missionnaires* bḗṅgámàn sù, àné fḗ màmáté mḗṅgásím, àmú bḗ *missionnaires* bḗṅgáké báṅṅṅ màmáté.



5. Autrefois, l'initiation au byeri immunisait contre les projectiles d'arme à feu. Dès qu'on te tirait dessus, la balle ricochait simplement sur ton corps et tombait au sol. Cette initiation se déroulait dans la forêt profonde, loin des regards [des villageois]. Mais à l'arrivée des missionnaires, ces pratiques cessèrent, car les missionnaires confisquèrent [les reliques de tous ces cultes des ancêtres].

## Nláj éminíngá ambé bèrè éyen óyó par Obama Mengome

1. Mínsámá bé *colons* bəngàsò *en Europe*, àbwi bìnìngá bémbé été. Ebé bəngàbòg bìsén yè ávól bízìmà. Eṅàngàbò véé náá, éyòṅ àlúmán *Mimbeng* ésùma, ngèngéé mìnìngá ambé ensámá bízìmà bé Ndzámán. Angăyám bídzí. Eyóṅ ábàanaa àlúmán éngàta'ayán bé Ndzámán, bé Fùlàsí bəngàndomléyâbé, bæ Ndzámán bəngàdzəṅ ébór bənə bèvól. Bəngááṅṅòṅ bòr bəyá ádzéé. Bé kèrè kúm yé ṅòṅ ébíníngá bəngáákúm yé ké álúmán : « Bié bòò bìnìngá ndzè ? Bəvásó náá bàzù yám bídzí. Ndzí ná náá bìnìngá bèké lumán ? Bié bò màmətə ».
2. Eṅabò véé náá, òyóm mónè mìnìngá ézìṅ ambé ensámá bé Ndzámán été. Angâmóm bízìmà. Ané âman bwâr bító bízìmà. Eyòṅ ábàanaa bízìmà bingakəlúmán, ané báyém ṅé. Bənə : « Ndzí wabò vā ? ». ṅínə : « Màkəlúmán .– Yè ódè òsò ? – Mayəm ná síkí édè məsó. Vədéé măyətòb na màyám bídzí. Makúm ké vól ébór bálúmán.– Za mìnìngá àbà ngèngéé ana ? ». Ngèngéé fáálé (*Réaction d'un membre du public*). « Kəṅ fălúman ». Forvakəlúman (*Réaction d'un autre membre du public*).
3. Eyòṅ àlúmán ésùma *Mimbeng*, bæ Ndzámán bəngàndomlé bæ Fùlàsí. Bə Fùlàsí bâbətóó váyəm. Bə Ndzámán kèrə fə yəm amvál vé bənə bò. Bé ngavandzəṅ ná bəṭup. Vədé, ébé bé mbé ábwín álòr bé Fùlàsí. Bízìmà bingakəlúmán kèrə fə yəm amvāl bənə vwál ébòbòvòò.
4. ṅanə òyóm mónè mìnìngá té angayén náá bæ Fùlàsí bəngàbíríyènda'arlé bæ Ndzámán, ané akè bér éyen óyó. Eṅàngàwi bé Fùlàsí óyó wén. Engăwok zèn. Mèkóṅ kèrəki ṅəmàn. ṅanə ótúgùyà bér éyen óyó, ndzínə wò bèrə nda'arlé ? Kèrə dzóm (*Réaction d'un membre du public*). Eṅàtò'ò véé náá, ṅanə ayén Fùlàsí álòr éyèn té ásí, tuiṅ,tuiṅ, tuiṅ<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Idéophone traduisant le bruit des détonations d'armes à feu.

## La légende de la femme perchée sur l'arbre éyen par Obame Mengome

1. Parmi les colons qui arrivaient d'Europe, il y avait des femmes. Ce sont elles qui faisaient les travaux et aidaient les soldats. Au début de la bataille de Mimbeng, il y avait dans les troupes allemandes une femme courageuse. Elle était cuisinière. Quand les combats commencèrent à épuiser les troupes allemandes, et que les Français commencèrent à prendre le dessus sur elles, les Allemands cherchèrent qui pouvait leur venir en renfort. Ils se tournèrent [alors] vers les villageois. Ne voulant pas recruter les femmes dans leurs troupes, ils dirent : « Qu'allons-nous faire avec les femmes dans nos troupes ?<sup>1</sup> Elles sont ici pour faire la cuisine. Que vaut l'apport des femmes au front ? Nous ne permettrons pas cela ».
2. Or, il y avait une jeune femme parmi les Allemands. Elle épiait les soldats. C'est ainsi qu'elle se vêtit d'une tenue de soldat. Au moment où les troupes françaises s'apprêtèrent à aller au combat, on la reconnut. On lui posa la question : « Que fais-tu ici ? ». Elle répondit : « Je vais combattre.—Est-ce pour cette raison que tu es venue ?—Je sais que ce n'est pas pour cette raison que je suis venue. Cependant, je ne veux pas passer le temps à faire à manger. Je veux aller aider ceux qui vont combattre.— Quelle femme courageuse ! ». Elle est vraiment courageuse (*Réaction d'un membre du public*). « Va alors combattre » lui dit-on. Et elle alla combattre (*Réaction d'un autre membre du public*).
3. Quand la bataille débuta à Mimbeng, les Allemands prirent le dessus sur les Français. Mais ces derniers opposèrent une résistance. Les Allemands ne surent plus à quel saint se vouer. Ils cherchèrent plutôt à fuir. Ce sont eux qui étaient plus nombreux que les Français. Les soldats [allemands au front] ne savaient plus comment venir en aide [à ceux qui étaient en difficultés].
4. Quand cette jeune femme vit que les troupes françaises mettaient de plus en plus en difficulté les troupes allemandes, elle alla monter sur l'arbre Eyén. C'est du haut de cet arbre qu'elle tuait les soldats français. Elle n'éprouvait plus la faim. Et ses munitions ne terminaient pas. Quand on réussit à monter sur l'arbre éyen, quel problème peut-on encore avoir ? Aucun (*Réaction d'un membre du public*). Ainsi, dès qu'elle apercevait un soldat allemand passer en-dessous de l'arbre Eyén, elle tirait des coups de feu.

---

<sup>1</sup> Littéralement « C'est quoi c'est que les femmes iront combattre ? ».

5. Bə Fùlàsí bə mvoò :« Akà ! Zádzám dí ? Ndzí dábónáá ònàé biézùkù évúm éyén éñə, bòt bəngaman bié ? (*L'énonciateur mime une personne s'interrogeant*). Ayé bò nvén, nkâná yén bə Kùin. Ebá bəné túgáyəm édzam dí ». Ané bə Kùin badzò bə naa : « Mìnìngà áná éyén áyó. Eɲàwi ébòt bənán bəsésə bálót éyén ásí va. – Bínè bò yé náá bi fám òé áyó wén ? Amu bié kò éyén té wòɲ. Bísá dè yí'ir bébén ». Ané bə kùin bálóm bə sígí *Eyen* áyó bəkəman bò ésén. òanə mìnìngá ángayén náá bə sígí bəngàbərəyaɲ élé áyó, anə àdzígàyó élé áyó, avéé òùù.

5. Les Français s'interrogèrent : « C'est quelle histoire ! Qu'est-ce qui peut bien expliquer que chaque fois que nous passons en-dessous de l'arbre éyén, nous perdons des membres de nos troupes ? (*L'énonciateur mime une personne s'interrogeant*). Mieux, rapprochons-nous des pygmées [pour en savoir plus]. Ce sont eux qui sont à même de bien nous expliquer cette situation ». C'est ainsi que les pygmées leur dirent : « Il y a une femme soldat perchée sur l'arbre Eyén. C'est elle qui élimine tous vos soldats qui passent en-dessous de l'arbre.— Comment faire pour l'enlever de là-bas ?[ demandèrent les soldats français]. Car nous craignons cet arbre. Nous ne pouvons l'approcher ». C'est ainsi que les pygmées envoyèrent les fourmis magnans sur l'arbre Eyén régler les comptes à la jeune femme soldat. Quand la jeune femme vit les les fourmis magnans monter sur l'arbre, elle sauta rapidement du haut de l'arbre, puis elle s'enfuit.

## Nláj álúmán yá *Mimbeng* par Mba Allogho.

1. Mènè *Sampérode Mba Allogho*, mènè mwán yéngü<sup>1</sup> yè *Anguia*<sup>2</sup>, nvòg *Abá'a Tome*, mèt'ó mòngwàn *nkodjene*<sup>3</sup> yè *Akoakam*,<sup>4</sup> mènúmámfè *nkodjen y'Odzip*<sup>5</sup> véé. Eyón bié tsié dzàm yá *Mimbeng*, bié yién táré yèm náá, amvál álúmánté dǎbó fá *Cocobeach*<sup>6</sup> yè *Minkébé*<sup>7</sup>, àbò vè náá, álúmán yá *Mimbeng* édè dǎdaŋwúm àkál émam mǎngǎlòrán véé.
2. Eǵáábó véé náá bè Fùlási yè bè Ndzámán báátúbán *Mimbeng, Première Guerre mondiale*. Eyónté *Woleu-Ntem* sísis àt'ó sí bé Ndzámán. Bè Fùlási bǎ bǎt'ó Báyók ná bázù bèrá òŋŋ éfúsí dǎbá bǎngákàè bè Ndzámán *Agadir*<sup>8</sup>, àné bázútúbán *Mimbeng*.
3. Wàyèm náá, bè Ndzámán ébǎ bǎtǎrzútòb *nord Gabon* yè *Cameroun*. Eyón bézuátòb *nord Gabon* yè *sud Cameroun*, àné bǎbò bè *comptoirs*. Eyón bǎbóŋ bǎ *comptoirs* bǎté, àné àkú yè ? àné àkú náá, bè Ndzámán bǎkóró ná bǎkǎ ó *Cameroun*, bè Fùlási báá bǎkóró ná bǎkǎ *Oyem*. Fórvè tòm tòm<sup>9</sup>, *Mimbeng (L'énonciateur tape les mains à une reprise)*. Bè Fùlási bǎ ngǎdzùè fórvè vúmté, bǎngǎdzùè fáávó *Woleu-Ntem*.
4. Ané àzùkú yè ? àné àzùkú náá, *en mille-neuf-cent-onze*, àné bǎ Fùlási yè bè Ndzámán bǎbèl ètòm éfúsí bǎlèè *Agadir*<sup>10</sup> ó *Maroc*. Ané bǎ Ndzámán bǎdzó bǎ Fùlási náá : « *Comme mǎnǎŋŋŋ éfúsí bǎlèè Agadir, áyǎ bò mbéŋ, kèègán bié éfúsí dǎdáyìèn bié* ». Ané bǎ Fùlási bǎdzó náá : « *Dzàm ésé, bíwóŋŋ. Bímínè kèè éfúsí éné nord Gabon. Mímámfè òŋŋ vúmté sísis yè kǎ kú Cameroun yè Oubangui-Charie bǎngǎléyàn áwàladí Centrafrique* ». Bébérá bǎ kǎkèè *nord Congo*. Bífú bísí bí sísis bíté, bémán bièkǎé bǎ Ndzámán, àné àzùkú *Néo-Cameroun*<sup>11</sup>. *Néo-Cameroun* té ásisé àmbé Ndzámán.

---

<sup>1</sup> Tribu fang. Le nom yéngü vient du fang *yə*, préfixe pluriel des noms de tribu, et de *ngü* variante de *ngwin* « le cochon ». Le nom yéngü signifie ainsi la tribu des cochons.

<sup>2</sup> Village du canton Kyé dans la province du Woleu-Ntem dans le nord du Gabon. Le nom Anguia vient du fang *anguiá*, variante de *anguié* « l'igname ».

<sup>3</sup> Tribu fang. Le nom nkodjène vient du fang *ŋkǎ* « la colline » et de *odzén* « variété de gazelle ». Les Nkodjène se définissent ainsi comme les gazelles des collines. Selon la légende, les Nkodjène ont initié le peuplement de la ville d'Oyem, en s'installant d'abord sur les collines du Mont Miyele, quartier d'Oyem, pour exploiter l'arachide, comme ils le faisaient sur les collines de Yaoundé.

<sup>4</sup> Quartier de la ville d'Oyem, chef-lieu de la province du Woleu-Ntem dans le nord du Gabon.

<sup>5</sup> Tribu fang. Le nom odzip vient du fang [o], préfixe du singulier des noms de la 6<sup>ème</sup> classe, et de *ádzib* « fermer ». L'énonciateur s'est trompé en parlant de la tribu d'Odzip comme d'un village ou d'une région.

<sup>6</sup> Ville du Gabon. Chef-lieu du département de la Noya dans la province de l'Estuaire.

<sup>7</sup> Village du Gabon à cheval entre la province du Woleu-Ntem et l'Ogooué-Ivindo.

<sup>8</sup> Ville situé sur la côte atlantique sud du Maroc.

<sup>9</sup> Idéophone qui traduit une rencontre ou un croisement soudain et brusque entre deux personnes.

<sup>10</sup> Ville du sud ouest marocain, situé sur la côte sud-ouest marocain, située sur la côte atlantique, dans la région du Souss, chef-lieu de la région administrative Sous-Massa et de la préfecture d'Agadir Ida-Outanane.

<sup>11</sup> Neukamerun (Nouveau-Cameroun ou Néo-Cameroun en français) est le nom donné à des territoires africains cédés par la France à l'Allemagne en 1911.

## Le récit de la bataille de Mimbeng par Mba Allogho.

1. Je suis Sampérode Mba Allogho, je suis [de la tribu] yéngü<sup>1</sup> d'Anguia<sup>2</sup> de la lignée Aba'a Tome, je suis [du côté maternel de la tribu] nkodjène<sup>3</sup> d'Akoakam<sup>4</sup>, et j'ai aussi des liens de parenté avec les Nkodjène [du village] Odzip<sup>5</sup>. Quand nous parlons de la bataille de Mimbeng, nous devons préciser qu'une bataille similaire eut lieu à Cocobeach<sup>6</sup> et à Minkébé<sup>7</sup> ; à la seule différence que celle de Mimbeng est la plus connue, du fait de nombreuses histoires qui en découlent.
2. Les Français et les Allemands se rencontrèrent à Mimbeng lors de la Première Guerre mondiale. En ce temps-là, tout le territoire du Woleu-Ntem était encore une colonie allemande. Les Français, installés à Libreville, décidèrent de récupérer les territoires cédés à l'Allemagne à Agadir<sup>8</sup>, c'est ainsi qu'ils croisèrent [les Allemands sur leur chemin] à Mimbeng.
3. Ce sont les Allemands qui vinrent d'abord habiter au nord du Gabon et au Cameroun. Quand ils s'installèrent au nord Gabon et au Cameroun, ils construisirent des comptoirs. Après cela, les Allemands décidèrent de rejoindre le Cameroun, tandis que les Français, [eux], prirent la direction d'Oyem<sup>9</sup>. Ainsi [Les deux troupes se croisèrent] à Mimbeng (*L'énonciateur tape les mains à une reprise*). Les Français ne dirigeaient que cette région, ils ne dirigeaient que le Woleu-Ntem.
4. C'est ainsi qu'en mille-neuf-cent-onze, les Français et les Allemands eurent un malentendu au sujet [ de l'occupation] du territoire appelé Agadir<sup>10</sup> au Maroc. Les Allemands dirent aux Français : « Etant donné que vous êtes déjà en possession du territoire d'Agadir, donnez-nous le lieu de terre qui nous revient de droit ». C'est ainsi que les Français dirent : « il n'y a pas de problème, nous avons compris. Nous allons vous donner le territoire qui est au nord du Gabon. Vous allez prendre aussi toute cette région [qui va] du Cameroun jusqu'à l'Oubangui-Chari, que l'on appelle aujourd'hui la Centrafrique ». Ils cédèrent encore aux [Allemands] le nord du Congo. Tous ces territoires, ils les cédèrent aux Allemands, [et c'est cet ensemble qui] forma le Néo-Cameroun<sup>11</sup>. Tout ce territoire du Néo-Cameroun était devenu [une colonie allemande].

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>4</sup> Voir la note 4 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 5 du texte en fang.

<sup>6</sup> Voir la note 6 du texte en fang.

<sup>7</sup> Voir la note 7 du texte en fang.

<sup>8</sup> Voir la note 8 du texte en fang.

<sup>9</sup> Littéralement « quand ils avaient fait ces comptoirs, c'est ainsi qu'il arriva comment ? c'est ainsi qu'il arriva que les Allemands quittèrent pour aller au Cameroun, les Français, eux, quittèrent pour aller à Oyem ».

<sup>10</sup> Littéralement « au morceau de terre qu'on appelle Agadir au Maroc ».

<sup>11</sup> Voir la note 11 du texte en fang.

5. Ané bé Ndzámán bádzó náá, biétàm zú sén bifú bísí bíté bí sísisé náá ábò mbèmbàà vúm yátòb. Ané báwógán náá bázù bò sí té minfáá míbén : « *Nord Gabon* àyè bié bòn *colonie agricole*. Eñá bíí bèn bá kèkéé zàñ sísisé té. Akóró yá *Oyem* yè zú kú *Makokou*<sup>1</sup>, yè *Oven*<sup>2</sup>, ényàtòb *colonie agricole*. *Ouest* yè *Centrafrique*, yè *nord du Congo*, àyè biétòb *colonie industrielle* ». Eñè bèn Ndzámán bəngámànlám néé.
6. Alúmán dǎdázùsùm yé véé ? Eýòñ bèn Ndzámán yáé bèn Fùlāsí bésùmǎ álúmán *en Europe*, àné álúmán té dázù kú *en Afrique*. Ané bé Ndzámán yè bé Fùlāsí bənə *Afrique* bádzoná : « Aküá fáá ábé vá, antó vè náá mòrásísé àkàm édzómdén ». Ané ààbónáá, bèn Fùlāsí bǎbət'ó Báyók, bǎbəló *régiment militaire à Ndjolé*<sup>3</sup>, àné bádzonáá : « *Comme* àlúmán éküáñ, antó vè náá émbòrà éfúsí dákóró *Cocobeach* yèkə kü *ouest yé république centrafricaine* bíbérá dè ñòñ, àné édzómdéé ». Anè bàmàn ñòñ bé *miliciens sénégalais*, ané bátéé Báyók, bázùkú á *Ndjolé*. Ané bádzonáá bábéré. Wàyèñ náá éyóñ ntǎ *Ndjolé*, yèmré fè náá ntóó fá *Mitzic* véé.
7. Bázùsùm táré túbán bé Ndzámán véé *Mitzic*, bəngàlúmán, bəngàyírán, bəngàlúmán, bəngàyírán, bəngàlúmán, bəngàyírán.<sup>4</sup>Ané bálór fáá, bèn Ndzámán bémántúp, bèn Fùlāsí bəngà béré (*L'énonciateur gestualise une bagarre*). Ané bázù kú *Nkolabona* yè ké kú *Ezam* báléé áwàlàdí náá *Mbounaneville*. Eýóñ bézǎ kú *Mimbeng*, ndè àbèté bèn Ndzámán bəngàyàn yá bə, àné áákú ábé. Bé náá : « Kàà, évá, èsíki náá bié dúgán mvús ». Ané báýém, bəngàlúmán, bəngàyírán, bəngàlúmán, bəngàyírán. Ané bé Ndzámán bá *réussir* náá bátsín bèn Fùlāsí ná bédúgán mvús, bəntóó fáá wén mǎlú mǎlú mǎbén.

<sup>1</sup> Ville du Gabon, chef-lieu de la province de l'Ogooué-Ivindo et du département d'Ivindo.

<sup>2</sup> Ville du Gabon située dans la province de l'Ogooué-Ivindo.

<sup>3</sup> Ville du Gabon situé dans la province du Moyen-Ogooué.

<sup>4</sup> Ces répétitions traduisent l'intensité et la violence du combat.



5. C'est ainsi que les Allemands se dirent : « Nous allons développer ces territoires pour y améliorer les conditions de vie ». Ils divisèrent ainsi ce territoire en deux et dirent : « Le nord Gabon sera notre colonie agricole. C'est là que nous allons planter notre cacao. D'Oyem, à Makokou<sup>1</sup>, en passant par Oven<sup>2</sup>, [toute cette zone] sera notre colonie agricole. De l'ouest de la Centrafrique jusqu'au nord du Congo, [toute cette région sera notre colonie industrielle ». C'est ainsi que les autorités allemandes repartirent leur territoire<sup>3</sup>.
6. [Concernant la bataille de Mimbeng], comment va-t-elle commencer ? En fait, le début de la guerre entre les Allemands et les Français en Europe va se répercuter en Afrique. C'est ainsi que les Allemands et les Français qui sont en Afrique se dirent : « Compte tenu du fait que nos rapports sont devenus conflictuels, que chacun défende ses intérêts ». <sup>4</sup>Les Français, depuis Libreville, installèrent un régiment militaire à Ndjolé<sup>5</sup> et dirent : « Compte tenu du début des affrontements en Europe entre notre pays et l'Allemagne, nous allons chercher à récupérer tout l'immense territoire qui va de Cocobeach jusqu'à l'ouest de la république centrafricaine. [Désormais], il nous appartient à nouveau ». C'est ainsi qu'ils prirent avec eux les miliciens sénégalais, et quittèrent Libreville pour Ndjolé. La troupe décida [de poursuivre la route en direction de Mitzic]. Car, quand tu es à Ndjolé, cela signifie que tu n'es plus loin de Mitzic.
7. Et c'est [dans les environs de Mitzic] que la troupe croisa d'abord les Allemands, et que les combats—âpres et violents— débutèrent entre les deux troupes. <sup>6</sup> Les Français réussirent à passer [ces environs], les Allemands prirent la fuite [et] les Français poursuivirent leur route<sup>7</sup> (*L'énonciateur gesticule une bagarre*). Ainsi ils passèrent par [le village] Nkolabona jusqu'à Ezam qu'on appelle aujourd'hui Mbounaneville. Mais quand ils arrivèrent à Mimbeng, les Allemands les y attendaient déjà [et] la situation tourna au désastre [pour les Français]. Malgré cela, ils dirent : « Non, il n'est pas question que l'on recule face aux Allemands ». Les combats reprirent et redoublèrent d'intensité entre les deux troupes. <sup>8</sup>C'est ainsi que les Allemands réussirent à faire reculer les Français [dans la forêt de Mimbeng], et ils y restèrent pendant deux jours. <sup>9</sup>

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>3</sup> Littéralement « c'est comme ça que les Allemands finirent de piéger comme ça ».

<sup>4</sup> C'est ainsi que les Allemands et les Français dirent « c'est arrivé vraiment le danger ici, c'est maintenant que chacun va défendre sa chose ».

<sup>5</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>6</sup> Littéralement « ils guerroyèrent, ils se battirent, ils guerroyèrent, ils se battirent, ils guerroyèrent, ils se battirent ».

<sup>7</sup> Littéralement « les Français montèrent ».

<sup>8</sup> Littéralement « Ils devinrent durs, ils guerroyèrent, ils se battirent, ils guerroyèrent, ils se battirent ».

<sup>9</sup> Littéralement « ils restèrent là-bas pendant deux nuits ». L'énonciateur veut signifier que les troupes françaises se réfugièrent dans la forêt deux jours durant, après que les Allemands aient pris le dessus sur eux.

8. Ané bá Fùlàsí bádzó náá : « Akà, édzám dí dábò yè ànà ? Yè éjé bîsúgú vâ ? ». Ané *milicien* mbóó yété àdzó náá : « Dzàm ésé bò àná, bí ná vá bènǵín. Ebór báγəm mǵàn máγé vá ànè fǵvè bòr báγé édzéé dí. Bǵbàm dzéη náá bíkè ηòη bóóη báγé *Mimbeng*. Bǵjónη bá, bázúbíé vwál álúmán bá Ndzámán ». Ané fáá bákè ηòη bóóη bá γé *Mimbeng* véé yè *Nkut*, àné básô bá, ébé bǵηǵâyəm mǵàn. Ebó bǵηǵâyəm náá éγòη ònuàn wálónη àná, ámváldí, dáγílí náá bòr bǵné vúmsí, vúmkéé, ηǵákí náá éγóη tsír ézìη dàkèdátúp, mínéγəm véé náá bòr bǵndàklòt váá.
9. Edó bǵηǵákè ηòη dǵ bóóη báγé *Mimbeng*, ná bálǵp bè Fùlàsí náá mítéé vá, bè Ndzámán bǵ ndàklòt váá ; ηǵákí náá bè Ndzámán bǵtél vúmsí vúm ókéé, àkál ónuàn ó vá lónη à ná ósí à ná ókéé, ànà ààbó néé mǵlú mǵlú mábén.
10. Eyóη ábòà néé, àné bóóη báγé *Nkut* yè *Mimbeng* bánǵ àlúmán té. Ané álúmán dánèmàn amvál ηǵùù éné náá, bòr bǵηǵábírèwú ábwín *Mimbeng* véé, àtô náá àlúmán éηǵábó fé *Nkolabona*, *Mintzic* yè *Ndjolé*. Vèdéé *Mimbeng* éηè àlúmán éηǵánèmàn ηǵùù ámvál fé éηǵábó á *Cocobeach en septembre mille-neuf-cent-quatorze*. Amvál bá *miliciens* bǵηǵábírèwú *Mimbeng*, édǵfá bǵηǵábírèwú á *Cocobeach*. Abím máγəm àdzó yé *Mimbeng*, édálé.

8. Après cela, les Français se demandèrent : « Est-ce normal de nous retrouver dans une telle situation ? Est-ce ici que nous allons arrêter notre progression ? ». C'est ainsi qu'un milicien répondit : « Nous sommes des étrangers dans ce village. [Pour éviter la défaite], rapprochons-nous des autochtones qui maîtrisent les forêts d'ici, afin qu'ils nous aident à combattre les Allemands ». Ainsi Les Français ajoutèrent dans leurs rangs quelques jeunes [du village] de Mimbeng et de Nkut, qui maîtrisaient la forêt. Ce sont eux qui savaient que lorsqu'un oiseau chante de telle ou telle manière, cela signifie qu'il y a des gens à tel ou tel endroit ; ou encore que lorsque tel animal prend la fuite en brousse, cela signifie que des personnes viennent de passer à cet endroit.
9. C'est la raison pour laquelle les Français ajoutèrent quelques autochtones dans leurs rangs. Pour que ces derniers les renseignent sur les mouvements des Allemands ; ou encore pour qu'ils leur indiquent à quel endroit précis se trouve les soldats allemands, parce que l'oiseau a chanté de telle ou telle façon. Ils réfléchirent sur cette stratégie pendant deux jours.
10. C'est ainsi que les jeunes de Mimbeng et Nkut prirent part à ces hostilités. La bataille fut tellement rude qu'elle fit beaucoup de victimes dans les environs de Mimbeng, tant bien même, dans le même temps, il eut aussi des affrontements à Nkolabona, à Mitzic et à Ndjolé. Mais c'est à Mimbeng que la bataille fut la plus intense [à l'image de la bataille] de Cocobeach en septembre mille-neuf-cent-quatorze. Car, de la même manière que la bataille de Mimbeng fit de nombreuses victimes parmi les miliciens [africains], c'est de la même manière que la bataille de Cocobeach fit également de nombreuses victimes parmi ces soldats. Voilà tout ce que je sais sur la bataille de Mimbeng.

## Nláng dzál yè *Mimbeng* par Abia Angué

1. Okuá, *Mimbeng* àmbá mbòrà dzéé. Āmbə amval éyòŋ dzí. Bòr báýá *Mimbeng* bá ngáálùman yè bəngwán. Edá bá ngààlèè dzèè náá *Bengone*. Ambá dzéé bá ngààlùu bìkièn àkál mínlúlúmá. Bòr báýá *Mimbeng* bámbá mínlúlúmá. Zàambə ězòm bá òkùà ? Mòrá mòr èngăzòm bá. Eyòŋ ábòanáá bòr báýá *Mimbeng* bá ngàbíriyè álúmán yè mímbəŋ, àná báýò dzéé náá *Mimbeng*.
2. Ebór bá ngààlùu bìkièn bámbá bébò mákəã. Ebá bəngăkòm mínlúlúmá. Edə wàyén síkí ngəl mòr édémháá détòb *Bengone* ókúá. Akal amval mam mángălòràn vèè. Eyòŋ ábòaná mìntángán míśóã véé, bəngàýén anvál mám. Məndé mákə mádzán, bídùŋ mángèè kààýəm évúm másó. Báké báwók mákíŋ mábór kààýəm évúm bór báté bəné. Aná báýò dzéé náá *Bermude*. Akál náá éyòŋ wákə étùn *Bermude*, évúm *triangle* àná, bíəm bié kə bié dzán kərə ntsié kərə étòm.
3. Eŋàbò véé náá, mbòrà élán bá Fùlasi, bəngălèè ná *Rosalie*, ómbá wékə à *La Havane*<sup>1</sup>. Eyòŋ ábòà náá ázâkü évúm *triangle des Bermudes* àná, kərə fə yén dzóm. Eŋáfə é *Marie-Celeste*<sup>2</sup> *commandant Briggs*<sup>3</sup> bâ ngéé yè émón yóbá à ngádzán néé vúmté yè zúkú émúú. Bá ndzí ŋé bəràýén. Eŋə fə *Mimbeng* ambá néé ómbá màn mbú kərə náá dzàm dábò. Edə mìtángán míngá yò də dzèè ná *Bermude*.

---

<sup>1</sup> Capitale et centre économique de Cuba.

<sup>2</sup> « La Marie-Céleste » est une brigantine de 282 tonneaux, qu'on repéra le 4 décembre 1872, zigzaguant entre le Portugal et les Açores.

<sup>3</sup> Commandant de la brigantine la Marie-Céleste.

## La légende du village de Mimbeng par Abia Angué

1. Autrefois, Mimbeng était un immense village. Il était loin de ressembler à ce que nous voyons actuellement. Les habitants de Mimbeng guerroyaient avec des gourdins. C'est pourquoi on appela ce village Bengone. C'était un village dans lequel on travaillait le fer pour les guerriers. Les habitants de Mimbeng étaient des guerriers. Qui leur tenait tête jadis ?<sup>1</sup> Personne ne leur tenait tête. Quand les habitants de Mimbeng commencèrent à guerroyer avec les massues, on nomma le village Mimbeng.
2. Les forgerons [y] pratiquaient la magie. Ce sont eux qui avaient la charge de protéger mystiquement les guerriers. C'est la raison pour laquelle ce n'était pas n'importe qui qui habitait Bengone autrefois. Car il s'y déroulait des choses étranges. Quand les Blancs arrivèrent, ils remarquèrent des choses étranges [s'y produire]. Les disparitions soudaines de certaines habitations, les détonations des armes à feu dont on ignorait la provenance. Ils entendaient des voix de personnes dont ils ignoraient d'où elles parlaient. Ainsi ils baptisèrent le village Bermudes. Car quand tu te diriges aux environs des Bermudes, à l'endroit où se trouve le triangle, des objets disparaissent sans raison.<sup>2</sup>
3. C'est ainsi qu'un jour, un important vaisseau français, du nom de la Rosalie, s'était dirigé vers La Havane<sup>3</sup>. Quand il était arrivé à l'endroit où se situe le triangle des Bermudes, on ne l'avait plus vu. De même, la Marie-Céleste<sup>4</sup> du commandant Briggs<sup>5</sup>, avec à bord son épouse et leur enfant, avait disparu dans les mêmes conditions jusqu'à ce jour. On ne l'avait plus retrouvé. Ainsi était le village de Mimbeng. On ne pouvait y terminer une année sans qu'un événement étrange ne se produise.<sup>6</sup> C'est pourquoi les Blancs baptisèrent le village Bermudes.

---

<sup>1</sup> Littéralement « qui supportait eux autrefois ».

<sup>2</sup> Littéralement « sans palabre, sans problème ».

<sup>3</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>4</sup> Voir la note 2 du texte en fang.

<sup>5</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>6</sup> Littéralement « sans que quelque chose ne se passe ».

4. Bændén ébór bǎngásó bábò màkèṅǎ éyóṅ bíngásó *Odzamboga*<sup>1</sup>, ébá báádzó náá : « Bièzù tǔb *Bengone*. Akal éṅá dzóp éyóó biè *Bengone* vá. Eṅá bíná túgáyàm kób yè bá mvám bèè bákaṅ ésí áyát vá ». Aná báté dzéé *Bengone*. Vǎdǎé, kèrè náá bátárə zù tǔb *Bengone*, àná bátar zù tǔb élik *Messam*. Eṅə bətar bǎngásúm náá bálóṅ yè mǎsəm vúmté. Eṅá fə bìnìngá bǎngasùm yág àná bǎdzəm yè mǎsəm véé. Aná bákóró élik *Messam*, bézútǔb *Akaassi*. E mborà élé émbá tǎl vèè, édə éngǎba'arlé bətar. Edə éngǎkəm bá. Edə bòt bǎmbá béé bírè zù tǔb dèə *Akaassi*. Eṅəfə bətar bə ngǎkè mǎdzó vèè. Aná básúgán zù tǔb *Bengone*.

---

<sup>1</sup> Village légendaire dans la mythologie fang.

4. Ce sont les descendants des ancêtres-magiciens venus d'Odzamboga<sup>1</sup> qui dirent : « On vient habiter à Bengone. Car c'est à *Bengone* que le ciel est ouvert. C'est ici que nous pouvons mieux communiquer avec nos ancêtres partis de l'autre côté du monde ». Ils créèrent ainsi le village de Bengone. Mais avant, ils habitèrent d'abord le village de Messam. C'est à cet endroit que nos pères commençaient à construire à l'aide des raphias. C'est également à cet endroit que les femmes commençaient à apprendre à danser avec les raphias. Puis ils quittèrent le village de Messam pour venir habiter à Akaassi. C'est cet arbre gigantesque qui gardait nos pères. C'est cet arbre qui les protégeait. C'est pourquoi les membres de la communauté aimaient venir passer du temps sous cet arbre. C'est également à cet endroit qu'ils venaient régler leurs différends. Enfin, ils vinrent habiter à Bengone.

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

### Nláj álùmán yá Mimbeng par Abia Angué.

1. Eṅáábó véé náá, éyǫnté *Mimbeng* àtǫ́ *Bengone*, àkál bǫṅgáálùù bikièṅ vúmte (*A l'aide de ses deux mains, l'énonciateur fait le geste d'éplucher*), ébór bǫṅgáábòr dá bǫtǫ́ *Nkolabona*, ébǫ̀ *Zeng Ebome*.<sup>1</sup>Eṅàábó véé náá (*L'énonciateur se racle la gorge*), amvál bǫtǫ́ár bǫṅgáákàṅlé bié, wayəm náá dzàmté dáábò ésié wóm àbǫ́lǫ́ mímbú mínínǫ (*L'énonciateur, avec sa main droite, fait le signe quatre*), kǫ̀rǫ́ náá éniáwòm ábiál. Eṅàtǫ́ò véé náá, ṅlǫ́nté, ómbǫ́ éki, édè mésíki wòmánkaṅlé ásǫ́, àmú bìṅgáákàṅlé dá (*Le buste vers l'avant, l'énonciateur s'adresse à moi en écarquillant les yeux*).
2. Eṅáábó véé náá, yǫ́nté *Woleu-Ntem* àtǫ́ò sí bá Ndzámán, àtǫ́ó *Cameroun allemand*. Ané bé Ndzámán yè bè Fùlǫ́sí bátúbán *Bengone* véé (*L'énonciateur joint ses deux mains*). Eyǫ́ bǫtúbánǫ́ṅ véé, bè Ndzámán bǫtǫ́rǫ́sòb (*L'énonciateur fait le geste de se cacher*), bémán envahir dzéé (*De ses deux mains, l'énonciateur fait le geste d'envahir*). Yǫ́nté bǫṅgádzó bór bǫ́yádzéé náá : « Eyǫ́ bè Fùlǫ́sí béésó ádzéé éte vá, mínǫ́ kùrù ṅkúú ná bíyǫ́m ná bǫ́ntǫ́ véé » (*D'une voix faible, l'énonciateur mime une personne qui parle*) . Ané fó'ó mòr áákùr<sup>2</sup> ṅkúú.
3. Vǫ́dǫ́é, mòr áá mòr ǫ́yǫ́m émòr àṅgákùr ṅkúú. Eṅè bè Ndzámán bǫṅgámánwí bá Fùlǫ́sí véé. Zǫ́ṅgákùr ṅkúú Mimbeng ? (*L'énonciateur répond à la question par le geste des mains levées vers le ciel pour indiquer que personne n'a la réponse à cette question*). Emá mǫ́nǫ́vá mǫ́yǫ́m, ábǫ́n mǫ́yǫ́m, mésǫ́ wódǫ́é dzó, mésǫ́ wó ṅǫ́é tú éyòlǫ́ ámón (*L'énonciateur, l'air de réfléchir, marque une pause importante*), ámú éné bié àchè ṅkǫ́á, mòr à mòr àyìèṅ dáǫ́yǫ́m, mésíki wòtú éyòlǫ́ mòté. Kǫ́à dzóm ! (*Réaction du public*).

---

<sup>1</sup> Artiste gabonais de tradition fang, mort le 19 mai à Paris.

<sup>2</sup> [r] est parfois une variante phonétique de /t/ final devant la consonne initiale/ṅ/ du terme suivant.



## La légende de la bataille de Mimbeng par Abia Angué.

1. Il fut un temps où Mimbeng était encore Bengone, car on y travaillait du fer (*A l'aide de ses deux mains, l'énonciateur fait le geste d'éplucher*); et ceux qui faisaient ce travail habitaient Nkolabona, chez Zeng Ebome<sup>1</sup>. C'est ainsi que (*L'énonciateur se racle la gorge*), comme nous le racontaient les parents, cela se déroula lorsque mon père avait quatre ans (*L'énonciateur, avec sa main droite, fait le signe quatre*), avant la naissance de ma mère. Ce récit était interdit, c'est pourquoi je ne peux tout te raconter, car on ne le racontait pas (*Le buste vers l'avant, l'énonciateur s'adresse à moi en écarquillant les yeux*).
2. En ce temps-là, le Woleu-Ntem était une terre allemande, c'était [encore] le Cameroun allemand. C'est comme ça que les Allemands et les Français se rencontrèrent à Bengone (*L'énonciateur joint ses deux mains*). Avant qu'ils ne se croisent, les Allemands se cachèrent d'abord (*L'énonciateur fait le geste de se cacher*), et ils envahirent le village (*De ses deux mains, l'énonciateur fait le geste d'envahir*). Puis, ils dirent aux gens du village: « Lorsque les Français viendront ici dans le village, battez le tambour pour que l'on sache qu'ils sont déjà là » (*D'une voix faible, l'énonciateur mime une personne qui parle*). C'est comme ça que quelqu'un battit le tambour.
3. Mais personne ne sait celui qui battit le tambour. C'est là que les Allemands tuèrent les Français. Qui a battu le tambour de Mimbeng ? (*L'énonciateur répond à la question par le geste des mains levées vers le ciel pour indiquer que personne n'a la réponse à cette question*). Même moi qui suis ici je ne sais pas, et même si je sais, je ne peux te le dire, je ne peux te donner son nom mon enfant (*L'énonciateur, l'air de réfléchir, marque une pause importante*), car c'est notre secret qui nous tient le plus à coeur<sup>2</sup>, personne ne doit le savoir, je ne peux te dire le nom de cet homme. Jamais ! (Réaction du public).

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Littéralement « c'est notre secret de l'iguane.

4. ɲàné f'ó'ó bá Ndzámán báámàn lám bá Fùlàsí, àné mòt àṅgákùt ṅkúú. Eɲé bə Ndzámán bəṅgásúm ná báwí bá Fùlàsí véé, bǎwí bə édidéé ábwín. Edá éné ṅgá wàkə báyá bəné ádzéé ásí (*L'énonciation, de la main droite, fait un geste qui désigne un creux profond*), wéyén wén àbwí mǎṅgéeé yə məsən mǎṅgéeé (*L'énonciateur, de ses deux mains, fait un geste répétitif, qui traduit l'idée d'un grand nombre*). Dá'á fá éné èkì, bǎsìgìwén (*L'énonciateur, à l'aide de son index fait un geste pour traduire l'interdit*), mòr â mòr áyìèn tálá ábò wén, dzàm ézá wòbò (*L'assistance approuve de la tête*). Edə wàyén, mòr â mòr ésá wódáé kàṅlè. Bòr bákə bátúp àmú báyəm náá éné èkì.
5. Eɲáábó véé náá, éyén embá tálá évúm ábéé éné (*L'énonciateur de la main droite fait un geste qui indique le village*), éndàk kúkú, éyóṅ embá tálá, òmbáyén évúm mǎsən mǎṅgéeé mǎvákígán má (*L'énonciateur fait un geste pour montrer comment l'arbre était transpercé par les balles de fusil*). Eɲé un soldat allemand àṅgábət wén (*L'énonciateur gestualise l'action de grimper*) ná ààwí bá Fùlàsí bə mbé béélòt éyén ásí (*L'énonciateur fait le geste de tirer un fusil*).
6. ɲàné élété éṅgákú, éyóṅ ábòanáá bìnìṅgá bákə bábén òwòn (A l'aide de sa main droite, l'énonciateur fait le geste de planter), bá mbé béwók və pwó, pwó, pwó<sup>1</sup>(*L'énonciateur, à trois reprises, claque les doigts de sa main droite*). Mǎṅgéeé mǎṅgámàn níí ásíté émálé mǎmbé méélàà. Abwì bínìṅgá éṅgáwú véé, amú mǎṅgéeé mǎṅgáábìbàn étám vúmté. Wàyén mínìṅgá àbén òwòn àná, ndə bombe éṅálé, f'ó'ónólàà (*L'énonciateur gestualise l'explosion*). Eɲádzéé ambé néé.

---

<sup>1</sup> Onomatopée qui traduit le bruit d'une explosion.

4. Dès que les Allemands finirent de poser leur piège aux Français, quelqu'un battit le tambour. C'est à ce moment que les Allemands commencèrent à massacrer les Français, et ils en tuèrent un grand nombre. C'est pourquoi si tu vas dans les ravins qui sont au village (*L'énonciation, de la main droite, fait un geste qui désigne un creux profond*), tu y trouveras plusieurs armes et cartouches de fusil (*L'énonciateur, de ses deux mains, fait un geste répétitif, qui traduit l'idée d'un grand nombre*). [Ces lieux] sont aussi interdits d'accès, on n'y descend pas (*L'énonciateur, à l'aide de son index fait un geste pour traduire l'interdit*), personne ne doit y mettre le pied, de peur qu'un incident ne t'arrive (*L'assistance approuve de la tête*). C'est pourquoi tu vois que personne ne peut te raconter [cette histoire]. Les gens refusent de te raconter cela parce qu'ils savent que c'est interdit.
5. C'est ainsi que [l'arbre] éyen qui se trouvait où se situe le corps de garde (*L'énonciateur de la main droite fait un geste qui indique le village*), et qui vient récemment de tomber, quand il était encore debout, tu pouvais apercevoir sur l'arbre les endroits où les balles l'ont traversé (*L'énonciateur fait un geste pour montrer comment l'arbre était transpercé par les balles de fusil*). C'est sur cet arbre qu'un soldat allemand monta (*L'énonciateur gestualise l'action de grimper*) pour tirer sur les Français qui passaient en-dessous de l'arbre (*L'énonciateur fait le geste de tirer un fusil*).
6. Après que cet arbre soit tombé, quand les femmes [se dirigeaient] dans les plantations d'arachide (*A l'aide de sa main droite, l'énonciateur fait le geste de planter*), [on pouvait] entendre des détonations (*L'énonciateur, à trois reprises, claque les doigts de sa main droite*). Ce sont les armes qui étaient enfouies sous terre qui déclenchaient des coups de feu. Plusieurs femmes trouvèrent la mort à cet endroit, car les fusils, seuls, déclenchaient des coups de feu. Quand une femme plantait l'arachide [au champ], elle ne pouvait imaginer qu'il y a un explosif dans le champ, et cela se terminait par une explosion (*L'énonciateur gestualise l'explosion*). C'était comme ça au village.

### Nláj ndé éngádzík par Abia Angué.

1. Dáyílí náá, *la sœur aînée de ma mère, Andeme Mintsa*,<sup>1</sup> aṅgáwú véé àbétè mántó'ó ntó'ó fá vá. Ané bávéejé *hopital*, éjé mbim òṅgákóró vá náwákè adzée. Mbim òṅgákóró éndé ní ná wákè ádzée, àné bákéé mbim ádzée, métúáwòm, báté mṅgán mébálé 4x4.
2. Ané fó'ó bié émón wén, *Nang Allogo*, bíṅgáké f'ó'ó ádzée métúa, wúru wùru wùru wùru wùru wùru<sup>2</sup>, àné bíṅgákü ádzée *Mimbeng*. Ané bié niè mbim édziná. Bòr bámanzútòb ãvál bátütòbèrè éyṅ àwú éné, mà mèt'ò ná mṅgádzóbónáá màkèdzòbèrè *Oyem*.
3. Mṅgàvèàṅ *carburant* métúa àné, námàdzònáá mṅgákáá *Oyem*, yòṅté émwánṅwòm éssissène ànémé ósú, *mon grand frère Nang Allogho*, wàṅm náá àyṅ té énéfá *Nko Melen*<sup>3</sup>, dáyílí náá bívúmán éssissène, bívúmán fè *mbegne*, nié éṅambé ntó'ó bé nán mòòm, bé mbé *Bekuène*.
4. Mṅgàfùrá *carburant* métúa, éṅáábwaá *lampe-à-gaz* ndé véé. Ané fáá mádzó ṅé véé náá : « A *Nang*, bèn dz'ò'ò *lampe-à-gaz* », dzámte éṅgábò àbété àlú éntó. Ané mádzó ṅé véé náá : « Dzòògá *lampe-à-gaz*, bèn mèzú vwál vá, mṅgàkàà *Oyem* ». Mṅgábéé vánh záláṅ ná túiṅ<sup>4</sup> ! « Akà ! Ndzí ébòṅ ? ». Eyṅ bṅgátúgàdá'á dzámte àné, àné bṅgáyén ná *gaz* álààyaṅ. Abwi dááwú été. Esòṅ énié wòm dáádzík véé. Amú bàdzèp ṅé áféé véé, àné f'ó'ó dàmàndzík. Bòr bàmanádzík été ábwín (*L'énonciateur devint triste et fit une longue pause avant de reprendre la narration*).

---

<sup>1</sup> Maîtresse-initiatrice bwiti.

<sup>2</sup> Onomatopée qui traduit le bruit du moteur d'une voiture en circulation.

<sup>3</sup> Village fang dans le nord du Gabon. À ne pas confondre avec le village Melen-Dakar du canton Kyé.

<sup>4</sup> Onomatopée qui traduit une détonation.

### La légende de la maison qui prit feu par Abia Angué.

1. Quand Andeme Mintsas<sup>1</sup>, la sœur aînée de ma mère, mourut, je résidais déjà [le quartier]<sup>2</sup>. Après la sortie de son cadavre de l'hôpital, c'est d'ici que la dépouille partit en direction du village. C'est de cette maison, à bord de mon véhicule, que la dépouille prit la direction du village, du temps où j'avais encore mon véhicule de marque 4x4.
2. C'est ainsi qu'avec son fils Nang Allogo, [à bord de mon véhicule], on se mit en route, jusqu'à notre arrivée au village de Mimbeng. A notre arrivée, on mit le cadavre [d'Andeme Mintsas] dans une pièce [de sa maison]. Les gens vinrent s'asseoir [dans la maison de deuil] comme il est de coutume lorsqu'il y a un malheur ; [mais] moi je leur avais prévenu que j'irai dormir à Oyem.
3. Au moment de mettre le carburant dans mon véhicule, alors que je m'apprêtais à aller à Oyem, mon frère aîné [de la tribu] éssissène, Nang Allogo, tu sais que ce clan se trouve aussi au [village] Nko Melen<sup>3</sup>, cela veut dire que nous sommes parents avec les Essissène, nous sommes aussi parents avec les Mbwegne<sup>4</sup> ; c'est sa mère qui était l'aînée de [nos] huit mamans [du clan] bekuène.<sup>5</sup>
4. [Au moment où] je mis le carburant dans mon véhicule, c'est là qu'il alluma la lampe-à-gaz de la maison. Je lui dis : « Nang, laisse un tant soit peu la lampe-à-gaz », cela se passa alors qu'il faisait déjà nuit. Alors je lui dis : « Laisse la lampe-à-gaz ! viens plutôt m'aider [à mettre le carburant dans le véhicule], je m'apprête déjà aller à Oyem ». [Peu de temps après], j'ai [soudainement] entendu une détonation semblable au bruit du tonnerre. « Que se passe-t-il ? », [demandé-je]. Quand les gens allèrent vérifier [de plus près] ce qui se passait, ils constatèrent que c'est la bouteille de gaz qui avait explosé. [Cette explosion] fit plusieurs victimes. <sup>6</sup>La tombe de ma mère se consuma [lors de cet incendie]. Car on l'avait enterrée juste derrière la maison [qui prit feu], sa tombe aussi fut touchée [par l'explosion]. On enregistra plusieurs victimes<sup>7</sup> (*L'énonciateur devint triste et fit une longue pause avant de reprendre la narration*).

---

<sup>1</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>2</sup> Quartier PK 11, à Libreville au Gabon ».

<sup>3</sup> Voir la note 3 du texte en fang.

<sup>4</sup> Tribu du nord du Gabon.

<sup>5</sup> L'énonciateur fait une digression pour expliquer son lien de parenté avec Nang Allogho.

<sup>6</sup> Littéralement « plusieurs périr dedans ».

<sup>7</sup> Littéralement « plusieurs personnes se sont brûlés ».

5. Emòr àmbémé ósú à ngábóa gaz, Nang, nááwál fá (L'énonciateur essuie les quelques gouttes de larmes qui perlent sur son visage devant un public qui baisse la tête, quelque peu gêné). Ngá mábó à ndé été, mə váyáfèwú. Mâyén màà náá màmbé tál ndzóη. Atò'ò náá éyóη bingásó, bíngáyè̀m zúbiéwùlù ózén ózén, nvuá nvuá, kè̀rè panne éziη. Ʒané f'ó bingázùkù ádzéé, é̀nèdzàmté dáábò̀véé (Après une petite pause, l'air de réfléchir, l'énonciateur reprend).
6. Mè̀ngásúgánè̀wók náá, nán *Andeme Mintsá*, á̀líg náá, ngé àwú, bátá'ár kè̀rè Ʒé ádzéé. Vè̀dèé éyóη bó̀ngábò̀ bìsò̀à bité ndé véé, *Nang* kè̀rè màdzó nàà é̀rè nán à̀líg à̀nósí à̀nókè̀è, mò̀ráámò̀r kè̀rè dzó dzámáádzàm yété. Ngómè̀ngáyém dá, vè̀ m̀ngátúrá késílí nán kè̀rè ná àwú náá : « Wàyì náá bìbò̀yé ? ». Màmè̀né nt'ó ndé bò̀t. Endé bò̀t dzéé bínè̀ bè̀ fám bá ben, bì̀nìngámò̀̀m, é̀niéwò̀m ambé mwàn léé, *Allogo Mintsá* ambé mwán àwóm.
7. EƷábó véé náá é̀míníngá wòm, *Victorine*, à̀lígí vá, Ʒané à̀ngáwók náá *Nang Allogo* áwuan, à̀né à̀à̀rò̀η mètúá à̀lú, ná : « *Abia* bàà mwà̀nƷáη béváké, ngé *Nang* áwuáη, *Abia* Ʒáayièn yááé fè̀ wú ». Eyóη à̀ngázùkù à̀ dzéé ò̀mos, m̀ngásìgàn vè̀ à̀tál mè̀ ósú : « à̀táyé ?–Akà, ò̀nè̀ m̀dè́áyémé sílìyè̀ ? Mínè *Nang Allogo* mívásó, Ʒané̀ m̀vávók náá *Nang* áwuan, kà̀né̀ m̀vákwan náá wò̀wuá fá ». AƷáván yi.

5. Mon aîné qui alluma [la lampe-à-gaz], Nang, trouva aussi la mort (L'énonciateur essuie les quelques gouttes de larmes qui perlent sur son visage devant un public qui baisse la tête, quelque peu gêné). Si je me trouvais également à l'intérieur de la pièce, je serais aussi mort. J'eus la chance [qu'à ce moment], je me trouvais en bordure de route. Et dire que tout au long de notre arrivée au village, nous voyagions en toute quiétude<sup>1</sup>, sans panne de véhicule. [Mais] c'est à notre arrivée au village, que les ennuies débutèrent (Après une petite pause, l'air de réfléchir, l'énonciateur reprend).
6. Cependant, [ juste peu de temps après ce drame], j'appris que notre mère Andeme Mintsa<sup>2</sup> avait donné [comme consigne avant sa mort] de ne pas aller l'enterrer au village. Mais lorsque ce conciliabule avait eu lieu chez moi, Nang ne m'avait rien dit, [et] personne ne m'en avait en parlé.<sup>3</sup> Si je l'avais su, je serais allé demander à maman : « Comment veux-tu que l'on t'inhume après ta mort ?<sup>4</sup> ». Car c'est moi l'aîné de la famille. Dans notre famille, nous sommes deux garçons, [et] huit femmes, ma mère était la troisième, Allogo Mintsa était le huitième [enfant].
7. C'est ainsi que ma femme, Victorine, restée ici, dès qu'elle entendit que Nang Allogo est mort, prit la voiture tard dans la nuit, car se dit-elle : « Abia et son frère sont allés [ensemble au village], si Nang est mort, Abia aussi a dû mourir ». Quand elle arriva le matin au village, je fus surpris de la voir devant moi : « Que se passe-t-il ? [lui demandé-je].– Comment peux-tu me le demander ? tu es revenu [du village] avec *Nang Allogho*, dès que j'ai appris que Nang est mort, je me suis dit que c'était aussi le cas pour toi ». Elle se mit à pleurer.

---

<sup>1</sup> Littéralement « Alors que lorsque nous arrivâmes, nous sûmes venu marcher, sur le chemin le chemin, tranquille, tranquille ».

<sup>2</sup> Matriarche de la religion bwiti dans le nord du Gabon.

<sup>3</sup> Littéralement « personne de personne ».

<sup>4</sup> Littéralement « tu veux qu'on fasse comment ? ».

## Nláj éminíngá ambé bərə̀ éyén áyó par Abia Angué

1. Eyòṅ bè Ndzámán bé ṅ'áṅ *Woleu-Ntem*, àné bálóm bízìmà bízì móm vèè. Amú bè Fùlàsí bé ngàdzèṅ anvál vé b́áné zú bərə̀ṅṅò éfúsí té. Eṅàṅgàbò véé náá, éyòṅ àlúmán ésùma *Mimbeng*, mìnìngá ambé ensámá bé Ndzámán. Embé ézìmà. ṅ̀àngásó náá àzù yám bídzí. Vèdèé ambé ngèngéé. Bə̀ Ndzámán bé kərə̀ kúm náá bìnìngá bé lúmán. ṅ̀àngǎkùm lúmán. Bǎbéédzó ṅ́é náá : « Wésálúmán. Ònè mìnìngá ».
2. Eṅabò véé náá éyòṅ bè *tensions* básùmà *en Europe*, àné bé Ndzámán báýén náá ébót b́áné ké lúmán bè Fùlàsí bé síkí àbouin. Ané bé ngádzónáá báṅṅòṅ bə̀ *civils* bákúm yé álúmán. Atəm təm, mìnìngá éṅakúlú nin (*L'énonciateur imite une personne qui surgit de nulle part*): « Antòyèé ? – M̀kùm yákálúmán ! – Kíéé<sup>1</sup> ! Zámíníngá ab́a máló ànà ! *Vraiment* ! Bédzóa wónáá bìnìngá bǎlúmán vá. Osó náá wazù yám bídzí. M̀n m̀n. Alúmán ébó wò yè ? Kə̀ṅ fáálúman. Wayi náá bí bərə̀ wò dzò yé ? ». Ané fo'or àníí ensámá bízìmà été.
3. Eyóṅ áb̀anaa àlúmán éngàfibaṅ, bé Ndzámán kərə̀ fə̀ yəm amv́ál bənè ndomlé bè Fùlàsí. Bé ngavandzə̀ṅ ná b́atup. Ané mìníngá àyén éyèṅ étəl òyap yó (*L'énonciateur imite une personne apercevant un arbre au loin*). Ané adzó ébor b́én náá : « Miníta'atúp. Mébər éyén oyó. Bə̀ Fùlàsí bǎyè məyén ». Ané ébór b́én bayalan ṅ́é náá : « Kə̀ṅ étam ! Eyòṅ ótéé, òtéé fáá náá onè b́ər éyén dí ngà ? ». Ané bálìṅnè étám.

---

<sup>1</sup> Interjection exprimant l'étonnement.



## La légende de la femme soldat perchée sur l'arbre par Abia Angué

1. Quand les Allemands occupèrent le Woleu-Ntem, Ils envoyèrent leurs soldats surveiller [les frontières de cette région]. Car les Français cherchaient par quels moyens ils pouvaient récupérer ce lieu de terre. C'est ainsi que lorsque la bataille débuta à Mimbeng, il y avait une femme dans les troupes allemandes. Elle n'était pas soldat [à la base]. Mais cuisinière.<sup>1</sup> Elle était brave. [Cependant], les Allemands ne voulaient pas que les femmes combattent. Mais elle souhaitait combattre. On lui rétorquait : « Tu ne peux combattre. Tu es une femme ».
2. Ainsi, quand les tensions commencèrent en Europe [entre puissances colonisatrices], les Allemands constatèrent qu'il n'y avait pas suffisamment de soldats disponibles pour [affronter les troupes françaises à Mimbeng]. C'est ainsi qu'ils décidèrent de prendre tous les civils volontaires pour aller au front. Soudain, [au milieu des volontaires], une jeune femme apparut (*L'énonciateur imite une personne qui surgit de nulle part*): « Que se passe-t-il ? [Lui demanda-t-on].— Je veux aller combattre, [répondit-elle].— Kiéé<sup>2</sup> ! Comment une femme peut-être aussi têtue ! Vraiment ! On t'a déjà dit que les femmes ne combattent pas ici. Tu es venue ici pour faire la cuisine. C'est tout. Pourquoi veux-tu absolument combattre ?<sup>3</sup> [ C'est comme tu veux], va combattre. Que veux-tu que l'on te dise de plus ? ». C'est ainsi qu'elle intégra la troupe [allemande].
3. Quand la bataille devint intense, les Allemands ne surent plus comment prendre le dessus sur les Français. A défaut, ils cherchèrent la fuite. C'est ainsi que cette femme soldat aperçut au loin le gigantesque arbre Eyén (*L'énonciateur imite une personne apercevant un arbre au loin*). Elle dit à ses coéquipiers : « Ne fuyez pas. Je vais monter sur l'arbre Eyén. Les Allemands ne me verront pas ». Ses coéquipiers lui répondirent : « Vas- y seule ! Penses-tu vraiment être capable de monter cet arbre ? ». C'est ainsi qu'ils l'abandonnèrent.

---

<sup>1</sup> Littéralement « elle était venue pour préparer à manger ».

<sup>2</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>3</sup> Littéralement « la bataille t'a fait quoi ? ».

4. Eyóŋ àb̀̀anáá b̀̀ F̀̀l̀̀àsí b̀̀ngazwá ñá osú, ané ádzóg ñúú ósí, á ngàb̀̀ ò à ná émót áwuan (*L'énonciateur mime un corps inerte*). Ané ensámá b̀̀ F̀̀l̀̀àsí wálór ñá. Avéé, à ngàvéé vèé, ané akè b̀̀t éyén óyó. Eyén déétóónáá ñà ná ótùgùyá d̀̀b̀̀b̀̀t, mòrà̀̀mò̀̀r à̀̀b̀̀r̀̀à wòyén, màk̀̀óŋ k̀̀è̀r̀̀è wòm̀̀àn.
5. Ñ̀̀è̀n`á á ngátúgá d̀̀b̀̀b̀̀t, à̀̀n`á á ngákùlù é ngéé dzén. Eñàngàwi bá F̀̀l̀̀àsí vèé. Eñàtò'ò vèé náá, ñ̀̀àn`á bá F̀̀l̀̀àsí bázùkù éyèn té ásí, màk̀̀òŋ m̀̀óŋgàkub bá óñúú. B̀̀è F̀̀l̀̀àsí b̀̀ngàyén náá áwàlà sísé bázùkù évúm éyén é̀̀nə, b̀̀òr bádzáng bá : « Akà<sup>1</sup> ! Zádzám dáb̀̀b̀̀òg à̀̀n`à ? Ndzi dáb̀̀b̀̀n`áá ñ̀̀àn`á biézùkù évúm éyén é̀̀nə, b̀̀òt bádzaŋ bié. Anákívèé éduŋ ngéé biéwók di, d̀̀àk̀̀ùl̀̀ùk̀̀ùl̀̀ù vé ? ».
6. Ñ̀̀è̀n`á b̀̀ngáyén náá dzómté é ngàt`à`à yá bá, à̀̀n`á báléé b̀̀è Kuin bá mbé b̀̀t`ó vèé. Ané basíí bá náá : « Ndzídáné náá éyóŋ sísé éb̀̀òt b̀̀éé básó éyèn ásí vá, bádzáŋ bílua éte ? E ngéé k̀̀ì biè wók éduŋ dí, d̀̀à̀b̀̀àm é̀̀t̀̀ùn vé ? ». Ané bá Kuin bádzó bá F̀̀l̀̀àsí náá : « Mí́nítéé va, m̀̀ì̀ǹì̀ngà á̀̀b̀̀è̀r̀̀è éyén áyó. Eñàbíí mínéé ngéé à̀̀t̀̀ò̀ò éyén áyó wén .–Edeŋ, bí̀̀n`è̀̀ b̀̀ò yé náá bi fám ñá áyó wén ? –Dzàm ésé biéy`ǎ̀n`è lóm bá sígí, b̀̀áké ñè dzígí ». Ané bá Kuin bàm̀̀àn kup bá sígí éyèn ásí. B̀̀è sígí bá ngà̀̀b̀̀è̀è̀è̀è̀è̀t (*L'énonciateur gestualise l'action de monter*) yè ké kù éyén áyó. Ñ̀̀àn`á míníngá à ngáyén bá sígí bá ngà̀̀b̀̀è̀raŋ éyèn áyó, à̀̀yóó á̀̀ngà̀̀yóó èyèn áyó wén, ané azùbíbán ósí ávèp<sup>2</sup>(*L'énonciateur gestualise l'action de tomber*). Vèdé béndzí ñè yén mbim.

---

<sup>1</sup> Interjection traduisant l'étonnement.

<sup>2</sup> Idéophone traduisant le bruit d'une personne ou d'un objet qui tombe brutalement.

4. Quand elle aperçut [la troupe française] venir vers sa direction, elle se jeta au sol.<sup>1</sup> Elle joua la morte (*L'énonciateur mime un corps inerte*). La troupe passa. Puis elle se leva et alla monter sur le grand arbre éyén. Or, la particularité de cet arbre résidait dans le fait qu'une fois tu étais parvenu à le monter, plus personne ne te voyait, et les munitions de ton arme ne pouvaient plus finir. Ainsi, dès qu'elle parvint à monter sur l'arbre, elle sortit son arme à feu.
5. Une fois à cet endroit précis, elle se mit à tuer [tous les soldats français qui passaient]. Dès que les soldats français se retrouvaient en-dessous de l'arbre éyén, ils essuyaient des tirs.<sup>2</sup> Chaque fois qu'ils arrivaient à proximité de l'arbre, leurs hommes disparaissaient. [Jusqu'à ce qu'un jour], Ils se demandèrent : « Aka<sup>3</sup> ! Que se passe-t-il ?<sup>4</sup> Qu'est-ce qui fait que lorsqu'on arrive à proximité de l'arbre Eyén, nos hommes disparaissent ? D'ailleurs, d'où proviennent les bruits de détonation que nous entendons ? ».
6. Quand ils virent que cette situation perdurait, ils recoururent aux pygmées qui habitaient les environs [du village de Mimbeng]. Ils leur demandèrent : « Qu'est-ce qui explique qu'à chaque fois que nos hommes [de troupe] arrivent sous l'arbre Eyén, ils disparaissent dans les herbes. En plus, d'où proviennent les détonations d'arme à feu que nous entendons ? ». Les pygmées leur répondirent : « Voyez-vous, il y a une femme perchée sur l'arbre Eyén. C'est de cet endroit qu'elle tire sur vous.—Alors comment faire pour l'enlever de là-bas ?, demandèrent-ils aux pygmées. —Ne vous inquiétez pas. Nous enverrons sur l'arbre des fourmis magnans pour la piquer ». Ainsi, les pygmées déversèrent les fourmis magnans au pied de l'arbre Eyén. Les fourmis magnans montèrent (*L'énonciateur gestualise l'action de monter*) jusqu'à la cime de l'arbre. Quand la femme vit que les fourmis magnans avaient atteint la cime de l'arbre, elle sauta [du haut de l'arbre], et atterrit brutalement au sol (*L'énonciateur gestualise l'action de tomber*). Cependant, on ne vit pas son cadavre.

---

<sup>1</sup> Littéralement « elle jeta le corps au sol ».

<sup>2</sup> Littéralement « les munitions se versaient sur eux ».

<sup>3</sup> Voir la note 1 du texte en fang.

<sup>4</sup> Littéralement « quelle chose qui fait même comme ça ? ».



# Institut National des Langues et Civilisations Orientales

## Kévin-Colbert Mba Mbegha Étude des légendes en fang de Mimbeng dans le Nord du Gabon

La thèse comprend deux volumes, Volume 1 "Analyse" et Volume 2 "Corpus". Elle porte sur l'oralité fang et notamment sur les légendes. En prenant comme critère définitoire la performance, elle explore le champ littéraire fang et plus particulièrement les légendes en fang de Mimbeng dans le Nord du Gabon qui n'ont que très rarement été étudiées. Le Volume 1 présente dans sa première partie le peuple et la culture des Fang du Gabon. La deuxième partie intitulée « Performance des légendes » présente dans son premier chapitre les différents contextes de production des Légendes, et dans la seconde la performance des énonciateurs, la narration et surtout le style oral des légendes. Enfin, la dernière partie est intitulée « Les enjeux de la légende ». Il s'organise en deux chapitres. Le premier aborde la définition du concept de légende. Pour ce qui est du dernier chapitre, il montre comment le genre peut se constituer en matériau au service de l'histoire. Le corpus réuni dans le Volume 2 est collecté par l'auteur de la thèse. Il est constitué de onze versions de référence dont certaines ont plusieurs variantes. Les textes sont transcrits en fang et traduits en français.

**Mots clés:** Légende-fang-Mimbeng-Performance-Oralité-Littérature orale-Gestes narratifs Bataille

## Kévin-Colbert Mba Mbegha Study of the Fang legends of Mimbeng in northern Gabon

This thesis includes two volumes, Volume 1 for "Analysis" and Volume 2 for "Corpus". It is focused on Fang orality and particularly on legends. Taking as a defining criterion the performance, it explores the Fang literary field and more particularly the legends in fang of Mimbeng in northern Gabon which have very rarely been studied. Volume 1 presents in its first part the people and culture of the Fang of Gabon. The second part entitled "Performance of legends" presents in its first chapter the different contexts of production of the Legends, and in the second chapter, the performance of enunciators, narration and especially the oral style of the legends. Finally, the last part is entitled "The challenges of the legend". It is organized into two chapters. The first addresses the definition of the concept of legend. Concerning the last chapter, it shows how the genre can be constituted as material in the service of history. The corpus gathered in the Volume 2 have been collected by the author of the thesis. It is made up of eleven references of versions, including some with several variations. The texts are transcribed into Fang and translated into French.

**Keywords:** Legend-fang-Mimbeng-Performance-Orality-Oral literature-Narrative gestures-Battle